

RESI - PALLI

LA



BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI

III. SALA

7

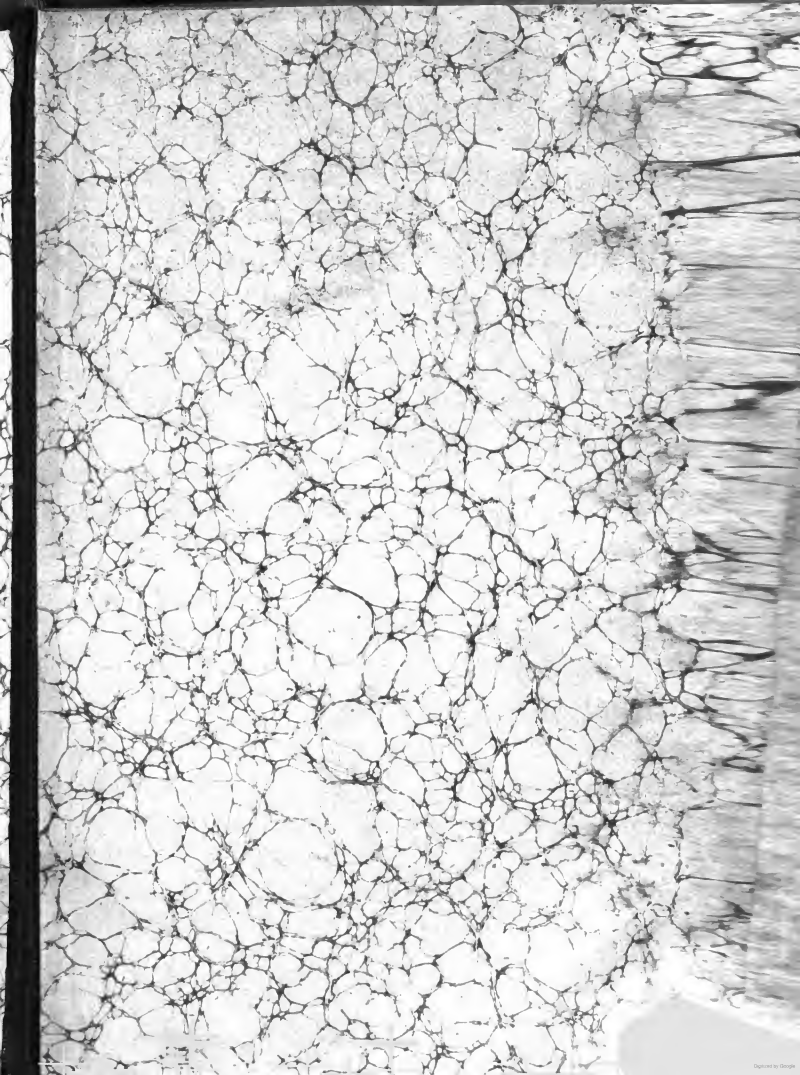
III

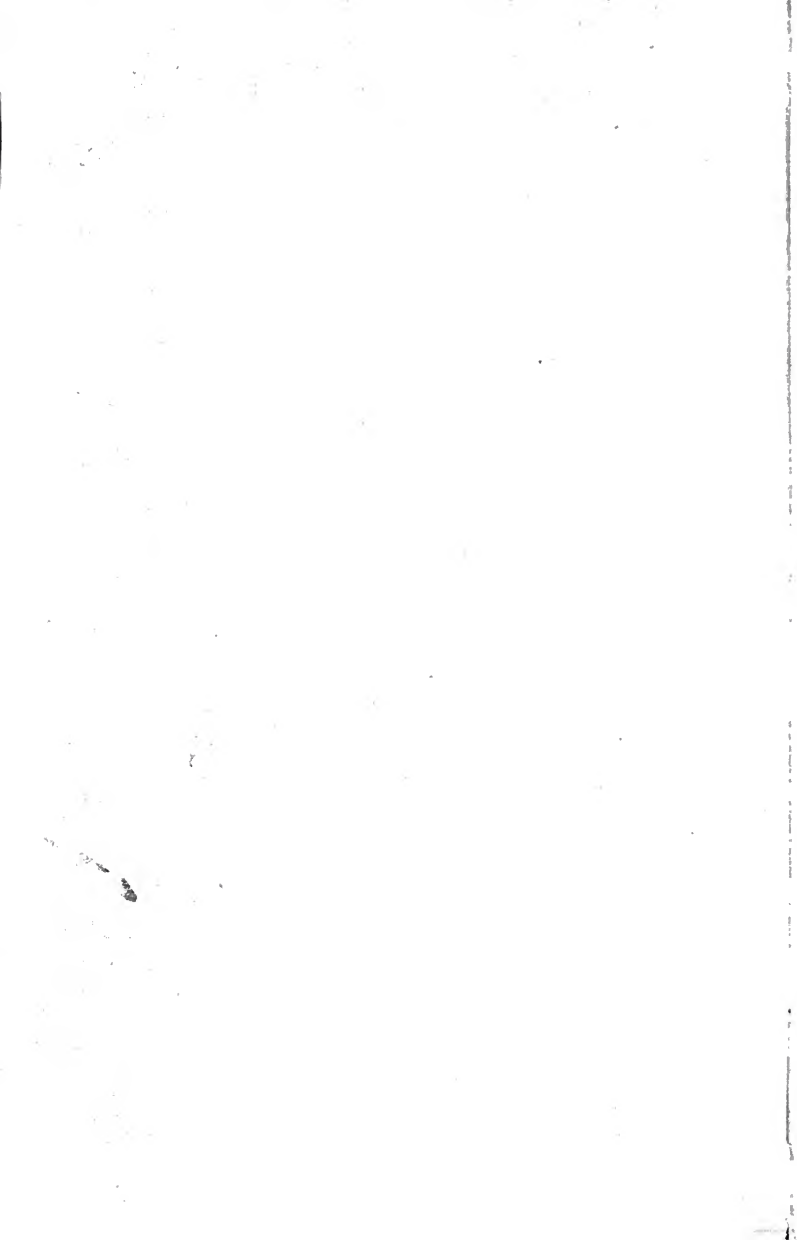
15



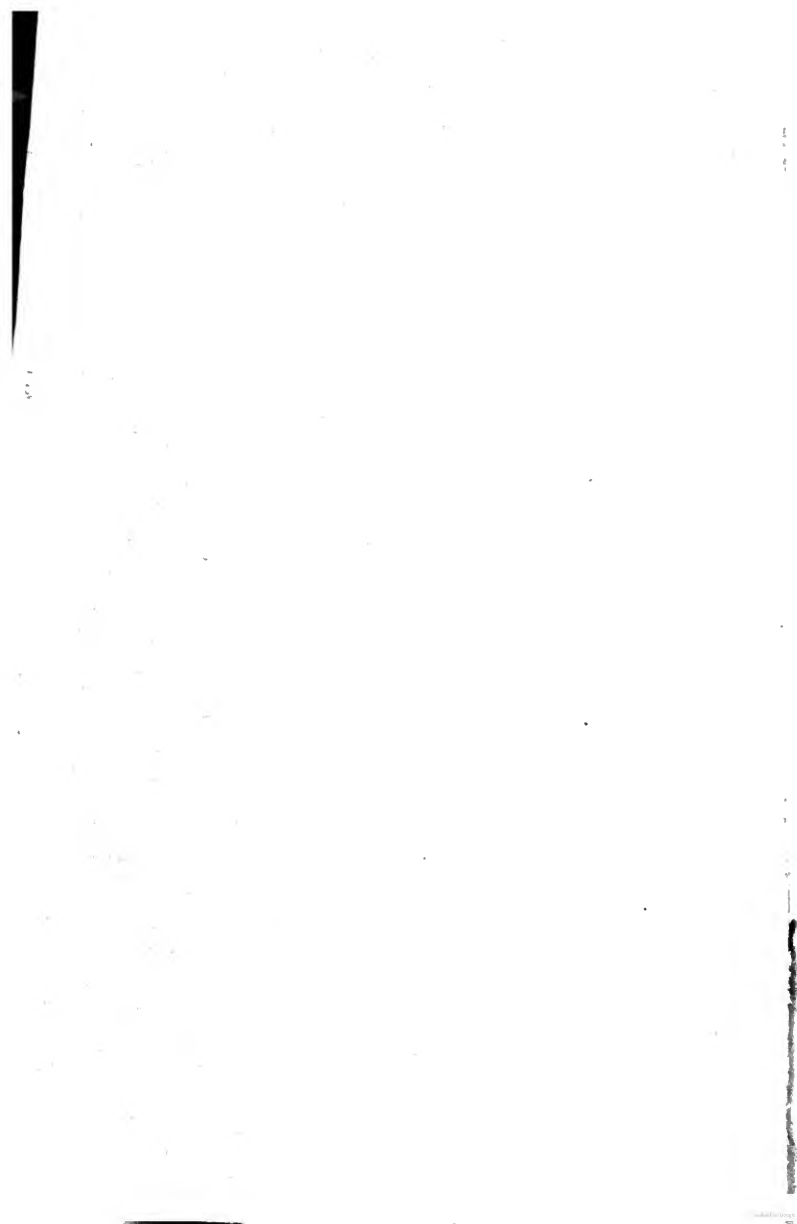
Grande Sala OS

7-III-15





III 7 III 15.



FLEURANGE

I

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

13309

M^{ME} AUGUSTUS CRAVEN

FLEURANGE

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME PREMIER

TREIZIÈME ÉDITION



PARIS

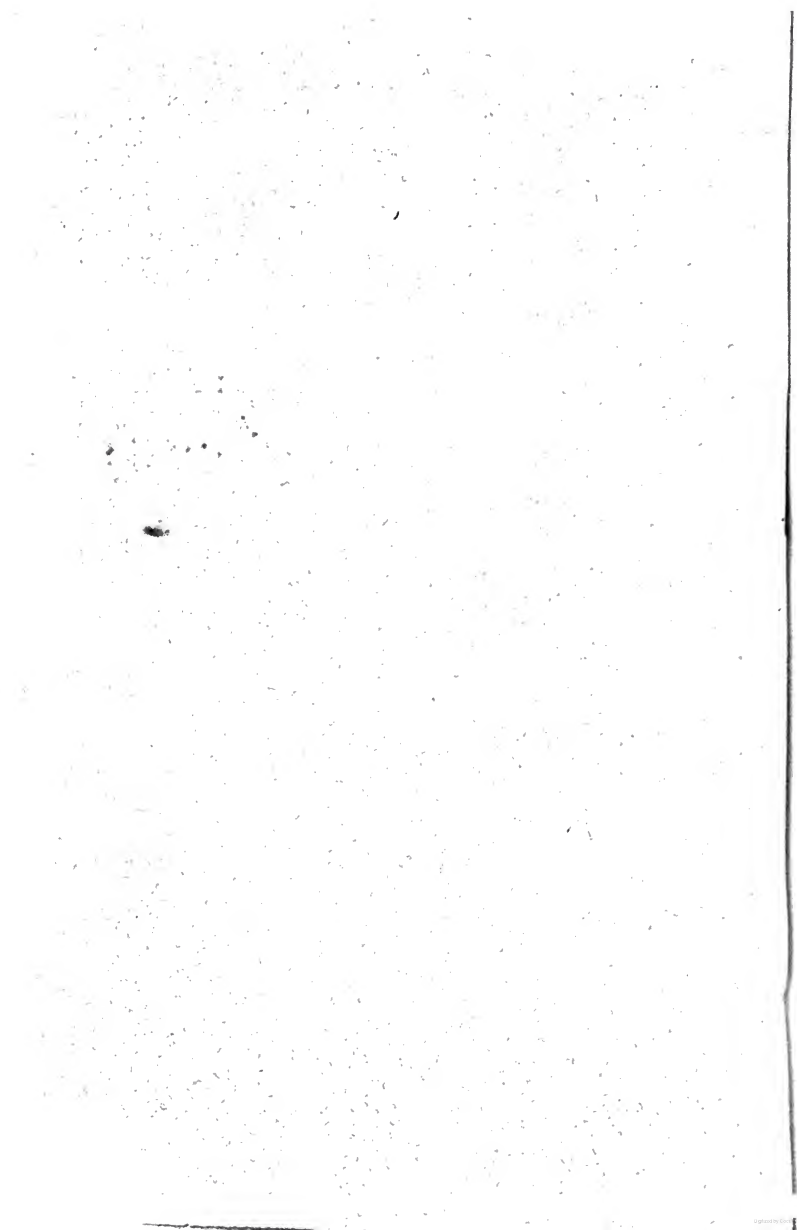
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET C^{IE}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1874

Tous droits réservés



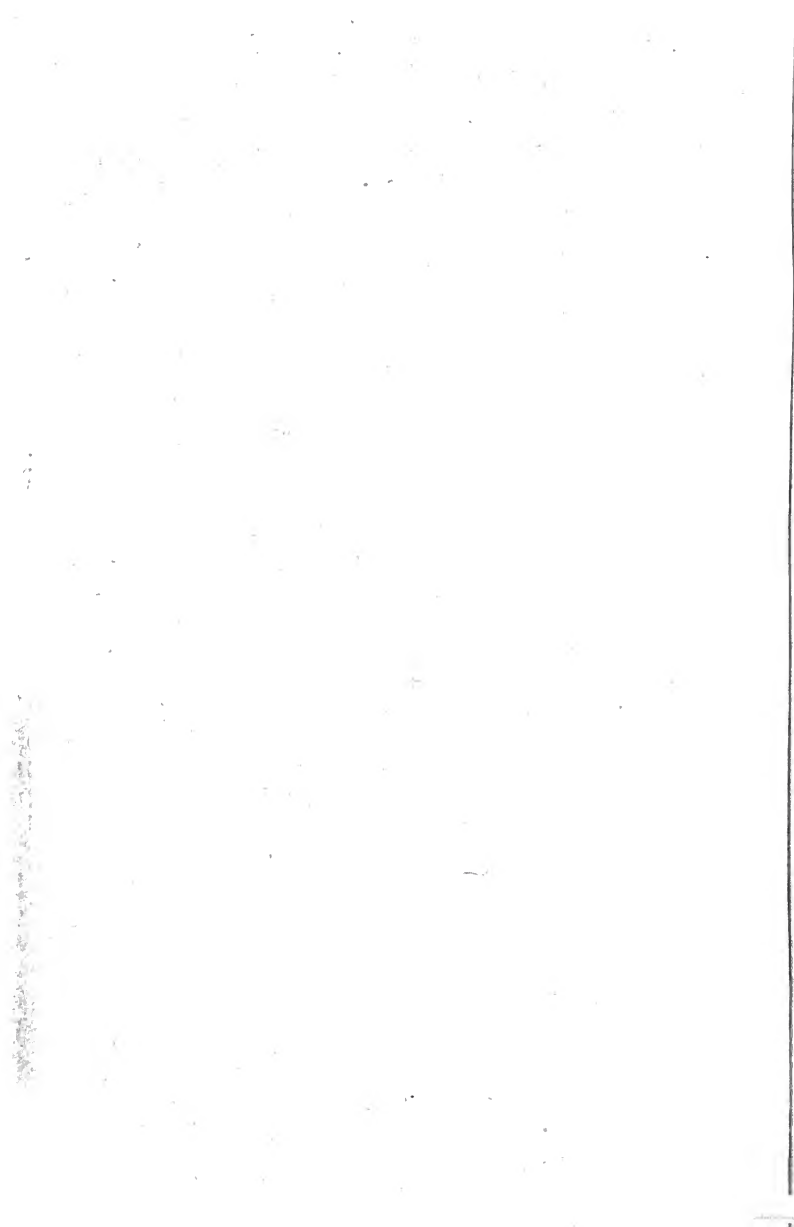
A S. A. G. - D.

M A D A M E

LA PRINCESSE MARIE DE BADE

DUCHESSE D'HAMILTON

Acceptez ces pages achevées près de vous : elles vous rappelleront de sombres et mémorables jours, dont votre amitié seule allégea la tristesse. Qu'elles vous rappellent aussi l'affection reconnaissante et fidèle de celle qui vous les dédie.



FLEURANGE

LA VIEILLE MAISON

A la brebis tondue Dieu mesure le vent

I

— Belle, jeune, pauvre, seule à Paris, que va-t-elle devenir ?

C'était la troisième fois que le docteur Leblanc répétait ces mots en présence de sa sœur, mademoiselle Joséphine, que l'on aurait pu croire sourde tant elle était muette, si le mouvement irrégulier de ses aiguilles à tricoter, ainsi que deux ou trois interruptions dans son travail, accompagnées d'exclamations indistinctes, n'eussent témoigné d'une préoccupation au moins égale à celle de son frère.

Celui-ci avait d'abord manifesté la sienne en

arpenant à grands pas le salon où ils se trouvaient, et maintenant qu'il était venu occuper en face de sa sœur sa place accoutumée au coin du feu, il ouvrait et fermait avec bruit sa tabatière, y puisant avec une inutile profusion des prises qu'il oubliait ensuite de conduire à leur destination, et frappant du pied le plancher d'une façon qui exprimait une vive agitation ou une grande perplexité.

Mademoiselle Joséphine tricotait sans répondre et semblait non moins absorbée que son frère ; elle dit enfin :

— Si au moins, en effet, elle n'était pas si jeune et si belle !

— Et si pauvre ? et si seule ? n'est-ce pas ? la belle remarque, ma sœur ! Il est évident que si elle était vieille, laide, riche et bien entourée, la situation serait tout autre. Je vous remercie de la découverte, Joséphine.

— Mon frère, ne vous impatientez pas, je ne fais que répéter ce que vous venez de dire ; je poursuis, si elle avait une autre fournure...

— Allons ! finissez !

— Et un autre nom !

— Un autre nom ? A quel propos cela, maintenant ? et que fait son nom à l'affaire ?

— Un nom qui ne fût pas ridicule...

— Ridicule? le nom de son père? c'était un nom fort honnête, et même noble, à ce que je crois, que celui de ce pauvre Gérard d'Yves. Il avait fait mille folies, il s'était ruiné, et ensuite il s'était fait peintre; mais, s'il eût été sage, il avait assez de talent pour relever sa fortune; d'ailleurs il était bien né et son nom...

— Je ne parle pas de son nom, je parle de celui de sa fille.

— Eh bien?

— Eh bien, mon frère, trouvez-vous que le nom de cette jeune fille ressemble à un nom chrétien?

— Fleurange?... Je conviens que c'est peut-être bien un singulier nom, mais son père aimait les choses singulières, et il avait entendu ce nom en Italie : *Fior Angela*, et il l'avait traduit.

— Sa mère aurait dû avoir plus de sens.

— Sa pauvre mère était morte en la mettant au monde; ainsi elle n'avait rien eu à y voir.

— Ne m'avez-vous pas dit que cette mère avait un frère? un professeur dans quelque ville d'Allemagne?

— Oui, à Leipzig; mais où le retrouver? Toute sa famille avait désapprouvé ce mariage, qui avait

fini par se faire sans le consentement du père de la pauvre Marguerite. Elle ne vécut pas plus d'un an après ce jour, et Gérard, devenu veuf, ne voulut conserver aucune relation avec les parents de sa femme. Il resta de longues années en Italie, et plaça sa fille dans je ne sais quel couvent, près de Pérouse, dès qu'elle eut cinq ans ; il venait seulement de la reprendre, lorsqu'il y a deux mois, il arriva ici, déjà malade, pour y languir et y mourir il y a trois jours, dans les bras de cette pauvre enfant, la laissant absolument seule au monde.

— Mais séparer ainsi la petite de tous les parents de sa mère n'était-ce pas, dans son intérêt, fort mal trouvé ? le pauvre Gérard n'ayant apparemment, de son côté, personne qui pût être utile à son enfant, dans un cas tel que celui qui se présente, où elle aurait besoin de protection.

— Il le comprit lui-même, mais trop tard ; déjà malade, sentant son mal s'aggraver chaque jour, il fit quelques démarches pour découvrir ce qu'était devenu ce même Ludwig Dornthal, dont nous venons de parler, et qui avait été le frère favori et toujours affectueux de Marguerite. Mais il ne put rien apprendre. Ludwig Dornthal s'était marié et il avait quitté depuis longtemps Leipzig pour aller s'établir dans une autre

partie de l'Allemagne, on ne put lui dire laquelle, et cette infructueuse tentative ne fut pas un des moindres tourments de ses derniers jours. Il se reprochait, et non à tort, l'abandon effrayant où sa fille allait rester. Le pauvre malheureux expia durement l'acte violent et irréfléchi qui l'avait porté à rompre avec ceux dont il aurait mieux fait d'implorer le pardon, ou tout au moins de l'accepter. Mais c'était là son caractère : affectueux, enthousiaste, séduisant, je pense, lorsqu'il était jeune, mais faible, violent et irréfléchi ; il n'était né, ni pour être heureux, ni pour faire le bonheur de personne, et sa fille eût été à plaindre, s'il eût vécu, presque autant qu'elle l'est aujourd'hui.

— Pauvre enfant ! dit mademoiselle Joséphine, en levant ses petits yeux noirs, dont l'expression fit passer comme un rayon du ciel sur son visage pâle et ridé. Puis après un silence, elle ajouta : « A la brebis tondue Dieu mesure le vent ! » Vous verrez, mon frère, qu'il lui surviendra quelque bonne fortune, ou bien, nous aurons quelque bonne inspiration.

— Eh bien, ma sœur, le plus tôt sera le mieux, car je n'en ai aucune. J'admire en vérité votre confiance.

— J'ai confiance en Dieu, dit simplement mademoiselle Joséphine.

— Parbleu ! et moi aussi, dit le docteur. Certes, je crois en sa bonté, j'espère en sa miséricorde ; mais... dans ce cas-ci...

— Vous aimeriez mieux que la chose fût entre vos mains ?

— Voyons ! voyons ! Joséphine, pour aujourd'hui, allons au plus pressé. Il est huit heures, il faut absolument aller chercher cette pauvre enfant ; elle est plus seule que jamais aujourd'hui, car la sœur garde-malade, qui était demeurée près d'elle pendant ces derniers jours, l'a quittée ce matin. Elle ne peut pas, après ce triste jour, passer cette première nuit là-haut toute seule.

— Je le pense comme vous, dit mademoiselle Joséphine.

— Voilà quinze jours, poursuit le docteur, qu'elle n'a quitté cette petite chambre au quatrième, si ce n'est ce matin pour suivre le convoi de son père, et depuis qu'elle est rentrée, savez-vous à quoi elle a passé son temps ? Tenez, regardez.

Mademoiselle Joséphine prit le papier que lui présentait son frère et elle le parcourut. C'était la liste des dettes du pauvre artiste.

— Le tout se monte à 500 fr. que voici. Elle m'a demandé de payer ces comptes et de lui en obtenir des reçus.

— Je vois que, selon son calcul, le quart de cette somme est destiné au médecin qui a soigné son père, dit mademoiselle Joséphine lentement.

— Lequel, en pareil cas, n'accepte pas, c'est entendu.

— C'est entendu, répéta mademoiselle Joséphine; sur cette somme il y a donc 125 fr. à lui rendre.

— Oui, ma sœur, et ce sera toute sa fortune.

— A l'heure où nous parlons, il ne lui reste donc absolument rien?

— Rien.

L'entretien du frère et de la sœur en était là, lorsqu'ils entendirent frapper un léger coup à la porte, et presque aussitôt celle dont ils parlaient, Fleurance d'Yves, parut devant eux.

La jeune fille fit un pas, puis elle s'arrêta et s'appuya contre le mur. Le docteur s'élança.

— La pauvre petite! s'écria-t-il, pendant que nous bavardons, la voilà qui s'évanouit de fatigue et de faiblesse.

Elle était, en effet, tombée sur une chaise.

placée près du mur et semblait défaillante.

En un clin d'œil, mademoiselle Joséphine avait soulevé sa tête renversée et baigné d'eau froide son front pâle et ses joues froides et décolorées. Tous les mouvements de la vieille sœur du docteur étaient devenus prompts et surs. Un signe de son frère la fit disparaître un instant. Elle revint presque sur-le-champ, tenant à la main une fiole et un verre d'eau.

— C'est cela, dit le docteur.

Il versa quelques gouttes dans le verre et l'ap procha des lèvres de la jeune fille. Elle avala deux ou trois gorgées et sembla se ranimer.

— Pardon, dit-elle, en soulevant la tête et s'efforçant de se lever, pardon, monsieur, pardon, mademoiselle, je ne me croyais pas si faible, et ce n'est pas pour vous importuner ainsi que j'étais venue vous trouver.

— Ne parlez pas en ce moment, buvez ce que je vous donne.

Fleurange porta encore une fois le verre à ses lèvres, mais elle le rendit au docteur sans avoir bu.

— Je ne le puis, dit-elle, la tête me tourne, je ne sais pas ce que j'ai... peut-être est-ce une surprise que je viens d'avoir. Tenez, monsieur, lisez,

c'est pour vous montrer cette lettre que j'étais descendue.

Le docteur prit la lettre, mais avant de la lire, il ramena Fleurange près du feu, tandis que l'active Joséphine devinait les injonctions de son frère et plaçait déjà sur la table une écuelle remplie de soupe, du pain et du vin.

Fleurange prit la main de mademoiselle Joséphine entre les siennes :

— Merci, dit-elle à voix basse, oui, je crois que c'était cela, je suis pourtant forte d'ordinaire, mais.... mais....

— Je gage que vous n'avez pas mangé depuis hier?

— Non, et j'ai faim.

Le docteur essuya vivement ses lunettes et rouvrit avec bruit sa tabatière, tandis que la jeune fille faisait à la hâte le léger repas qui ramenait sur son visage un coloris vif et inaccoutumé. Ce visage était d'ordinaire très-pâle. De grands yeux graves et doux, plutôt gris que bleus, ombragés de cils noirs comme ses cheveux, lui donnaient une expression singulière et frappante. Toutefois, en dépit de cette singularité, en dépit de sa pâleur, de la finesse délicate de ses traits et de la souplesse d'une taille qui se pliait comme un jonc à

chaque mouvement, s'il avait fallu caractériser en deux mots l'impression générale produite par l'aspect de Fleurange d'Yves, on aurait dit ceux-ci : Simplicité et force. — Sans doute le docteur Leblanc avait eu raison de penser que cette jeunesse, cette beauté et ce dénûment ne pouvaient se passer de protection, mais il suffisait pourtant de la regarder pour comprendre que, mieux que personne, elle saurait se protéger elle-même.

Le docteur tenait toujours à la main la lettre qu'elle lui avait donnée ; il l'ouvrit alors.

Elle était datée de Francfort.

« Ma chère nièce,

« C'est hier seulement, et par le hasard le plus imprévu que nous avons enfin appris la situation de votre père et le lieu qu'il habite : aucun de nous ne l'a revu depuis son mariage avec ma pauvre sœur Marguerite, il y a de cela vingt ans. Vous savez qu'à cette époque-là, il y avait dans notre pays une haine terrible contre la France, et jamais mon père ne voulut consentir à accepter un Français pour gendre. Alors ma pauvre sœur (que Dieu le lui pardonne!)

quitta le toit paternel pour épouser celui qu'elle avait choisi. Mon père fut bien malheureux, bien courroucé, et d'abord implacable; cependant avant sa mort il lui avait pardonné, mais elle ne put le savoir. Depuis lors nous avons perdu toute trace de votre père; nous sûmes seulement qu'il avait quitté Pise avec son enfant, et depuis longtemps nous avons renoncé à l'espérance de le revoir ou de jamais connaître la fille de ma pauvre sœur lorsque hier un étranger qui traversait notre ville me fit voir par hasard un tableau qu'il venait d'acheter à Paris et qui était, me dit-il, l'ouvrage d'un peintre mourant. Ce tableau représentait Cordélia à genoux près de son père, et le nom de Gérard d'Yves était inscrit sur cette toile. L'adresse du peintre nous fut donnée par celui qui était l'acquéreur du tableau, et je me hâte d'en profiter pour vous dire, ma chère enfant, que les parents de votre mère n'ont pas oublié les liens qui les unissent à vous. Si jamais vous avez besoin d'un abri, vous le trouverez sous notre toit. Ma femme et mes enfants aiment déjà la fille de ma pauvre Marguerite; ils pensent à elle depuis leur enfance, comme à une sœur absente dont ils attendent le retour. Si Dieu rend la santé à

votre père, ramenez-le parmi nous. S'il en dispose autrement, venez vous-même, ma chère enfant. L'étranger qui nous a remis sur vos traces nous a dit que la fille du peintre avait servi de modèle à son père, pour peindre sa Cordélia. Si la ressemblance est exacte, elle n'est pas faite pour nous ôter l'envie de vous voir. Venez donc bientôt, ma chère nièce ; en tous cas répondez promptement à cette lettre et recevez l'assurance des sentiments affectueux de votre oncle.

« LUDWIG DORNTHAL. »

— Joséphine ! Joséphine ! s'écria le docteur ; tenez, ma sœur, lisez ; mais auparavant embrassez-moi. Oui, vous aviez raison ! votre confiance valait mieux que ma sagesse. Oui ! oui ! *à la brebis tondue Dieu mesure le vent*. Pauvre petite ! embrassez-moi aussi.

Fleurange se leva : — Oh ! bien volontiers ! dit-elle ; et elle se jeta en sanglotant dans les bras du docteur. La fatigue, la douleur, l'émotion causée par l'offre imprévue et inespérée d'un refuge à l'heure de son abandon le plus extrême, tout s'était réuni pour agiter son âme, ébranler ses nerfs et épuiser ses forces. Elle avait le cœur gros de larmes qu'il

lui fallait répandre, et sans qu'elle pût les arrêter elles s'échappaient maintenant de ses yeux, inondant son visage et tombant comme la pluie sur ses mains jointes et glacées, tandis qu'un mouvement convulsif soulevait sa poitrine et que de ses lèvres tremblantes s'échappaient de faibles cris.

Le docteur la laissa longtemps pleurer en silence, n'ajoutant pas une parole qui pût accroître son attendrissement, n'en disant aucune non plus pour le réprimer. Enfin ce paroxysme se calma, et Fleurange se leva confuse.

— Encore une fois, pardonnez-moi, dit-elle, je vous afflige, au lieu de vous remercier comme je le devrais; ce n'est pas ma faute, mais je crois pouvoir dire que cela ne m'arrivera plus; ordinairement je ne pleure pas.

Elle dit ces mots d'une voix raffermie, essuyant ses yeux et relevant des deux mains ses cheveux, qu'elle rejeta en arrière, comme pour rafraîchir son front, puis elle se leva.

— Où allez-vous, de grâce? lui dit mademoiselle Joséphine, avec une sorte de brusque autorité.

— Mais, balbutia Fleurange, je remonte, je....

— Vous prétendez peut-être aller passer la nuit toute seule dans ce cabinet voisin de la chambre de.... de la chambre...?

Elle s'arrêta ; Fleurange pâlit et ses lèvres redevinrent tremblantes :

— Que puis-je faire ? dit-elle. C'est triste, c'est douloureux, je le sais bien, mais il le faut ; au resté, je n'ai pas peur, je me sens sous votre toit.

— Eh bien, pour le moment vous allez de plus rester sous notre clef, dit la bonne Joséphine. Et, s'emparant de Fleurange, elle l'emmena dans une chambrette contiguë à la sienne, où un petit lit, entouré de rideaux blancs, était préparé pour la jeune fille. Cette petite chambre, tapissée d'un papier bleu et éclairée par un bon feu, avait l'aspect le plus réjouissant.

— Voici, ma petite, votre chambre et votre lit, dit-elle. Bien, bien, pas de remerciements, surtout pas d'attendrissement ! Couchez-vous à l'instant, sans vous donner le temps de penser, encore bien moins celui de dire un mot. Vous croyez que vous ne dormirez pas, mais vous vous trompez. Vous voilà à genoux ? à la bonne heure ! cela, je le veux bien, mais que ce soit une très courte prière. C'est bien, tenez-vous tranquille, pendant que je relève vos grands cheveux. Et maintenant, votre tête est-elle bien sur cet oreiller ? Oui ? allons, tant mieux ! Que Dieu et ses bons anges veillent sur vous !

Laissez-moi embrasser votre front. Maintenant bonsoir !

Mademoiselle Joséphine baissa les rideaux du lit, et elle quitta doucement la chambre, tandis que la pauvre orpheline perdait en effet tout souvenir des peines et des joies de la journée dans un profond et bienfaisant sommeil.

La chambre où mademoiselle Joséphine venait de l'introduire appartenait de droit à une nièce du docteur, pensionnaire dans un des couvents de Paris, qui venait l'occuper à l'époque des vacances. Mais cette chambre était loin d'être habituellement vacante pendant le reste de l'année. Mademoiselle Leblanc était un de ces êtres voués à la recherche et au soulagement du malheur. En ce cas, qui cherche trouve, et trouve sans peine ; aussi était-il rare que plus d'une semaine s'écoulât sans amener une bonne raison d'ouvrir la chambre bleue, pour y donner un abri de quelques jours, soit à une pauvre fille, sans travail et sans refuge, soit à un petit enfant abandonné, soit à une convalescente, trop faible encore pour se remettre à l'ouvrage. Le docteur trouvait tout cela bon. Il aurait voulu pouvoir ajouter à sa demeure une véritable succursale, à l'usage de ses malades pauvres, et s'il n'était pas encore assez riche pour cela, bien que ses soins

l'eussent payés ce que coûtent et valent le talent et la célébrité, c'était en partie parce qu'il donnait d'une main ce qu'il recevait de l'autre, avec une profusion qui n'était pas toujours conforme à la prudence. Lorsqu'il s'agissait de donner, le frère et la sœur ne comptaient pas plus l'un que l'autre. Ils avaient inventé un proverbe digne de l'Evangile et s'en servaient pour répondre aux remontrances de leurs amis. « Qui fait l'aumône s'enrichit, » disaient-ils, et ils continuaient à poursuivre la fortune par cette voie, en se livrant tous deux à de nobles excès de charité. La fortune, par le fait, ne leur avait pas fait défaut et jamais encore ne s'étaient accomplies les sinistres prophéties de ceux qui ont pour devise un tout autre proverbe sur la charité, un peu trop connu et trop souvent mis en action par le monde. Le docteur Leblanc et la sœur ignoraient, il est vrai, le luxe des quartiers élégants et des beaux équipages. Ils habitaient encore dans une rue du quartier latin la demeure où ils étaient nés ; une vieille servante aidait seule leur cuisinière, et mademoiselle Joséphine continuait à maintenir de ses mains l'ordre et la propreté autour d'elle. Mais en toute occasion ils étaient magnifiques à leur manière, et les artistes encouragés, les écoliers défrayés, les malades

gratuitement soignés et généreusement secourus, ajoutaient à la renommée du grand médecin et jetaient sur son nom un éclat qu'il n'avait point cherché. Simple et savant, guérissant les corps et respectant les âmes, il aimait son art comme une mission reçue d'en haut, et l'exerçait comme un ministère sacré, avec respect et avec amour.

II

Lorsque Fleurange ouvrit les yeux le lendemain matin, il était tard, car il faisait grand jour et on était au mois de décembre. Il fallait aussi que son sommeil eût été bien profond, car elle n'avait pas entendu allumer le feu qui flambait déjà dans la cheminée. Ce sommeil en effet avait été celui qui, dans la jeunesse, succède aux longues fatigues ou aux efforts longtemps soutenus pour supporter en silence l'inquiétude et la douleur. L'accès de larmes de la veille, le long repos de la nuit avaient apporté le double soulagement qu'appelaient les forces

épuisées de la jeune fille, et sa première sensation fut celle d'un doux bien-être.

Mais bientôt tous ses souvenirs se retrouvèrent distinctement, et l'angoisse du premier réveil qui suit l'accomplissement d'un grand malheur lui étreignit le cœur.

Elle avait, il est vrai, peu connu son père ; le couvent où elle avait été élevée n'était pas même dans la ville qu'il habitait, et elle ne l'avait vu que rarement pendant son enfance ; mais les jours où il apparaissait au couvent étaient pour l'un et pour l'autre des jours de fête. Il était même difficile de comprendre qu'un père si heureux de voir son enfant eût pu volontairement la laisser grandir loin de lui. Mais l'époque de leur réunion vint enfin, et, pendant quelques semaines, le père et la fille parcoururent ensemble l'Italie. En dévoilant toutes ces merveilles à un esprit naturellement capable de les comprendre, l'artiste sentit se raviver l'enthousiasme de sa jeunesse. Mais c'était une flamme qui ne se ranimait que pour s'éteindre. Bientôt survint l'envahissement de la maladie, le triste retour à Paris, les fluctuations d'un mal qui affaiblissait l'âme en même temps que le corps et qui séparait l'enfant de son père, tandis qu'il vivait encore et qu'elle était nuit et

jour à son chevet. Ce regard, qui ne répondait plus au sien, ces paroles murmurées près de lui sans pouvoir se faire comprendre, c'était déjà l'avoir perdu avant la séparation de la mort, qui vint bientôt.

« O père ! père à peine connu et si vite perdu ! » tel était le cri de Fleurange, et peut-être un reproche involontaire mêlait-il son accent à celui de la douleur. Elle ne devinait pas que c'était un instinct paternel et sublime qui avait guidé le pauvre artiste lorsqu'il s'était séparé de son enfant. Il voulait qu'elle fût forte ; il voulait qu'elle fût pure ; il voulait qu'elle fût pieuse ; il voulait que sa belle et rare intelligence ne se développât que lorsque l'ordre, un ordre immuable et divin, aurait été établi dans son âme ; il voulait enfin qu'elle fût tout ce qu'il n'avait pas été lui-même, et Dieu bénit ce désir.

Dans un beau site, voisin de Pérouse, il rencontra à la tête d'une simple école de charité une de ces femmes que le monde lui-même saurait honorer et vénérer si elles lui étaient révélées. Par le *monde*, j'entends la masse des gens railleurs et légers, hostiles à tous les sentiments qu'ils ne partagent pas, et, plus qu'à tout autre, au sentiment religieux. Ce monde-là, cependant, est, en

somme, plutôt soupçonneux qu'injuste, et incrédule plutôt que menteur ; s'il voit l'apparence du mal, il en suppose sur-le-champ la réalité ; s'il voit l'apparence du bien, il s' imagine promptement que cette apparence est trompeuse ; mais lorsque la vertu se montre évidente, irrécusable dans sa simplicité et sa vérité et parvient à se faire regarder telle qu'elle est, le monde, même ce monde-là, d'ordinaire s'incline. La chose est rare, il est vrai, plus qu'elle ne devrait l'être, parce que les âmes parfaites cherchent, non pas à se produire, mais à se cacher, et que le monde dont je parle cherche, non pas à les découvrir, mais à les nier.

La mère Madeleine était une de ces grandes âmes cachées. Personne ne parla jamais d'elle, ni de son petit monastère, destiné à l'éducation d'enfants pauvres, mais où étaient admises en petit nombre quelques jeunes filles d'une classe plus élevée.

Comme tant d'autres monastères en Italie, celui-ci était dans une situation poétique et charmante ; il n'était point cependant de ceux que l'on aperçoit de loin sur les hautes cimes dominant l'un de ces aspects qui ravissent le regard et transportent l'âme ; de ces aspects qui suggèrent aux plus indifférents le désir de s'agenouiller, et qui

ont inspiré aux chrétiens la pensée d'y fixer la prière dans de permanents sanctuaires.

Le couvent de Santa Maria al Prato était situé, au contraire, dans une vallée profonde et entourée d'un paysage semblable à ceux où Péruugin et Raphaël ont placé leurs figures divines ou leurs scènes sacrées. Au loin, des montagnes, dont le contour, nettement arrêté, décrit à l'horizon des lignes harmonieuses et douces, un ruisseau serpentant à travers des bois d'oliviers et côtoyant de loin en loin de rustiques habitations, où se révèle la main d'un peuple instinctivement inspiré pour les arts ; la verdure sombre de quelques pins et de quelques cyprès se détachant çà et là sur l'azur matinal du ciel ou le soir sur ses teintes pourprées : tel est le caractère de ce genre de paysage, dont la beauté apaise et repose, comme celle des sommets sublimes transporte et exalte, et qui semble fait pour la méditation et le travail, comme les autres pour la contemplation et l'extase.

Ce fut dans cette retraite que la Providence conduisit le père de Fleurange, guidé peut-être par l'inspiration protectrice qu'il est doux d'attribuer aux mères ravies à leurs enfants. Ce fut entre les mains de la mère Madeleine qu'il la laissa lors-

qu'elle eut cinq ans, et jusqu'au jour où elle en eut dix-huit, il ne la revit que deux fois par an ; mais d'année en année, il se sentait plus certain d'avoir atteint pour elle le but qu'il se proposait. Fleurange n'avait cependant aucune preuve à lui donner de ses progrès, sous la forme de prix obtenus ou de couronnes recueillies. Les solennités, où ces trophées se distribuent, étaient inconnues à Santa Maria al Prato, ainsi que ces examens au sujet desquels la mémoire se remplit pour un jour de faits qui souvent n'y demeurent que ce jour-là. En réalité, on n'avait nullement cherché à lui donner une instruction variée, mais on lui avait enseigné à savoir apprendre, on lui avait donné le goût de l'étude, du travail et du silence.

Elle était naturellement vraie et courageuse ; elle devint de plus adroite et active. La mère Madeleine semblait avoir pressenti que cette jeunesse, si abritée à son début, serait un jour plus exposée qu'une autre au rude souffle de la vie. Sans doute elle ne prévoyait pas que Fleurange dût sitôt demeurer seule, mais ce qu'elle avait pénétré du caractère de son père, ce qu'elle savait de son histoire, lui avait fait comprendre qu'une sagesse, et, en quelque sorte une expérience prématurée, devait servir de sauvegarde à sa fille. Ce qui eût

été vrai si son père eût vécu, ne l'était pas moins maintenant que sa mort la laissait uniquement livrée à elle-même.

Fleurange résista à la tentation de rester dans son lit, absorbée dans ses tristes pensées. Elle se leva à la hâte, et elle était prête lorsque mademoiselle Joséphine entra dans sa chambre pour la troisième fois. Un sourire anima les traits de la vieille fille, lorsqu'elle reconnut l'effet d'une bonne nuit sur le visage de sa protégée. Celle-ci, émue et reconnaissante, et conservant encore les habitudes italiennes de son enfance, s'inclina pour baiser la main de sa bienfaitrice.

— Laissez donc ma vieille main, dit mademoiselle Joséphine, et embrassez-moi, s'il vous plaît ; maintenant ne faisons pas attendre mon frère. Voilà neuf heures, c'est l'heure de notre déjeuner, qui ne varie jamais.

Fleurange suivit son hôtesse dans la salle à manger, voisine du salon. L'ameublement de ces deux pièces n'avait pas été renouvelé depuis plus de cinquante ans ; rien néanmoins n'y semblait délabré, grâce à l'exquise propreté qui régnait partout.

Le docteur était déjà à table. Mademoiselle Joséphine se mit en face de lui, plaçant Fleurange entre eux deux.

— Vous voilà rétablie, dit le docteur, en tendant la main à la jeune fille ; j'en suis bien aise, mais de peur de rechute, vous allez rester sous mes yeux pendant quelques jours encore ; je vous en préviens, tout cela est arrangé, et, d'ici à votre départ, vous ne remonterez plus à votre quatrième étage.

— Monsieur, que puis-je vous dire?... vous êtes si bons tous deux, et je vous aime tant, que j'accepte l'aumône de votre main, sans honte, et presque sans peine.

— Je vous défends de vous servir de ce vilain mot-là, dit mademoiselle Joséphine.

— C'est pourtant bien l'aumône, dit Fleurange, d'une voix triste et ferme, puisque je n'ai plus rien, et qu'aujourd'hui, pour acheter un morceau de pain, il m'aurait fallu tendre la main.

Fleurange n'avait pas encore ouvert son coffret à ouvrage, que mademoiselle Joséphine avait fait descendre avec tous les autres effets, et dans lequel elle avait remplacé les cent vingt-cinq francs.

— Allons ! allons ! vous n'en étiez pas là encore, Dieu merci ! mais laissons cela, et parlons de choses plus importantes. Il vous faut répondre sans délai à votre oncle.

— Oui ! je le pense bien ! dit Fleurange, et après

un silence, elle ajouta : — Je vais lui demander la faveur de me recevoir pour un mois.

— Mais, d'après sa lettre, il me semble disposé à vous offrir une hospitalité beaucoup plus complète que celle-là.

— Peut-être ! mais je ne veux l'accepter que jusqu'à ce que j'aie trouvé un moyen de vivre sans lui être à charge.

— Quelle intention avez-vous donc ?

— Je ne sais pas, dit Fleurange, mais il y a bien des moyens de gagner sa vie, n'est-ce pas ? eh bien, je tâcherai d'en trouver un qui ne soit pas au-dessus de mes forces.

Le docteur la regarda, puis il dit :

— Il ya bien des choses qui sont à la portée de vos forces et qui cependant vous seraient impossibles.

— Pourquoi ? dit Fleurange.

— Impossibles pour vous à votre âge et telle que vous êtes.

— Pourquoi ? répéta Fleurange.

— Je vous l'expliquerai, quand vous m'aurez dit ce que vous comptez faire.

— Allons donc, dit mademoiselle Joséphine avec impatience, il n'y a pas tant de façons à faire pour lui dire que, lorsqu'on est jeune et jolie, il faut prendre garde à ce qu'on fait. Si elle ne sait pas

encore cela, cette petite, le plus vite on l'en prévient, le mieux cela vaudra.

— Jeune et jolie, répéta tranquillement Fleurange, sans que le plus léger embarras fit rougir son visage : oui, je sais bien que cela va me gêner beaucoup, dans ma position ; il vaudrait bien mieux être laide et avoir dix ans de plus, j'avais déjà pensé à cela. C'est bien malheureux, mais que faire ?

Le docteur sourit ; jamais il n'avait entendu de femme admettre sa propre beauté avec aussi peu de vanité. La simplicité de Fleurange, la candeur enfantine de ses grands yeux, dont l'expression était cependant grave et réfléchie, le frappèrent, et il sentit croître l'intérêt qui, jusqu'à ce moment, s'était plutôt adressé à la position délaissée de la jeune fille qu'à elle-même.

Il reprit en souriant :

— Quant à ce malheur-là, il faut vous y résigner, pour au moins vingt ans encore.

Mais voyant que Fleurange ne souriait point en retour et devenait au contraire de plus en plus sérieuse :

— Du reste, rassurez-vous, dit-il, si jamais vous en venez là, nous trouverons moyen de surmonter cette difficulté.

Le visage de Fleurange s'épanouit.

— Oh ! merci, monsieur ; je me sens tant de courage, si vous saviez ? Et puis, ajouta-t-elle, je vous assure qu'il y a beaucoup de choses que je sais faire.

— Voyons un peu, dit le docteur.

— D'abord, pour instruire les enfants, je crois que j'ai de l'aptitude ; je les aime, ils m'aiment aussi, et m'obéissent très-volontiers.

— Ensuite ?

— Je sais l'italien et l'allemand (car j'ai tenu à bien parler la langue de ma mère) ; mon père trouverait aussi que je lisais bien tout haut. Il avait beaucoup entendu lire et déclamer, et il disait que ma voix et mon accent lui plaisaient plus qu'aucun autre. Sa tendresse l'aveuglait peut-être, mais peut-être aussi avait-il raison et je pourrais essayer.

— Hum !... dit le docteur, il y a beaucoup à dire pour et contre ce talent-là.

— Enfin, monsieur, je puis travailler de toutes les manières, je sais bien coudre, je sais laver, repasser, balayer ; je pourrais même bien faire un peu de cuisine.

Le docteur regarda encore une fois le noble visage de la jeune fille, tandis qu'elle énumérait ainsi avec complaisance les humbles et rudes tra-

vaux dont elle se croyait capable. Il était évident qu'elle était sincère ; tout ce qu'elle venait de dire, on ne pouvait douter qu'elle ne pût et ne voulût le faire. Il se sentit ému et garda le silence.

Mais mademoiselle Joséphine s'écria avec enthousiasme :

— Voilà ce que j'appelle une éducation ! Qui donc, ma chère enfant, vous a appris tant de choses raisonnables et utiles ?

Des larmes d'attendrissement vinrent aux yeux de Fleurange :

— C'est ma chère mère Madeleine, dit-elle.

Cette réponse provoqua de nouvelles questions, auxquelles Fleurange répondit en racontant en détail comment s'était passée son enfance.

La satisfaction du docteur croissait à chaque mot de ce récit, qui battait cependant en brèche deux de ses préjugés.

Sans avoir l'antipathie des jolies figures, elles lui inspiraient une sorte de méfiance, ou tout au moins d'inquiétude, que sa longue expérience avait sans doute fort souvent vérifiée. Mais en regardant cette jeune fille, si hardie et si modeste, si forte et si délicate, et qui semblait prête à lutter si courageusement contre les difficultés de la vie,

comment lui en vouloir d'être belle? comment, et au sens, ne pas l'oublier?

Ensuite le docteur avait une singulière, et vu l'ensemble de ses croyances, une inconséquente prévention contre les couvents. Il semblait s'être réservé ce point de contact avec les gens qu'il combattait habituellement sur tous les autres. Et voilà qu'une éducation, qui se trouvait conforme, non-seulement à toutes ses idées, mais à toutes ses manies, était une éducation de couvent; il lui fallait, sur ce sujet, comme sur d'autres, modifier un peu ses opinions, et il s'y résigna de bonne grâce.

On en revint ensuite à la lettre de Francfort. Le frère et la sœur commençaient déjà à penser avec regret au départ de leur jeune protégée, mais néanmoins ils sentaient qu'il était de son intérêt de ne point tarder à la rapprocher de cette famille qui se souvenait d'elle à une heure si opportune.

Sur l'avis de mademoiselle Joséphine, Fleurange se mit donc sur-le-champ à l'œuvre. Sa lettre, courte et simple fut bientôt écrite : elle l'apporta à mademoiselle Joséphine.

Celle-ci en commença la lecture d'un air satisfait, mais arrivée à la signature, son front se rembrunit tout d'un coup :

— Qu'ya-t-il ? dit Fleurange ; j'ai fait quelque faute ou quelque bétise ?

— Non, en aucune façon ; la lettre est bien, elle ne saurait être mieux, mais... mais...

— Quoi donc ? parlez-moi franchement, je vous en conjure.

— Eh bien, c'est... en vérité je n'ose vous le dire..

— De grâce, dit Fleurange, dites-moi ce qui vous a déplu ; il n'y a rien dans cette lettre que je ne sois prête à changer selon vos conseils.

— C'est que... vous ne pouvez pas changer cela.

— Mais qu'est-ce donc ? chère mademoiselle vous m'effrayez vraiment, dit Fleurange en insistant d'un air inquiet.

— Vous ne pouvez pas changer votre nom de baptême, dit enfin la vieille fille.

— Mon nom de baptême ? dit Fleurange avec surprise : c'est mon nom qui vous déplaît à ce point ? j'en suis fâchée, ma mère Madeleine l'aimait tant ! Elle disait qu'il signifiait : *Fleur des anges*, le plus beau des anges, l'ange Gabriel, qu'elle regardait comme mon patron. Elle m'appelait même indifféremment Fleurange ou Gabrielle.

— Gabrielle ! s'écria vivement mademoiselle Joséphine, Gabrielle ! à la bonne heure, voilà un nom que tout le monde comprend ! Comment ! c'est

là, selon votre mère Madeleine, ce que veut dire Fleurange? mais alors, je vous en supplie, je vous en conjure, reprenez celui-là, et abandonnez l'autre!...

Le docteur était depuis quelques instants occupé à relire la lettre du professeur Dornthal, demeurée entre ses mains depuis la veille. Il leva maintenant les yeux et redevint attentif à la conversation. Tandis que Fleurange hésitait encore à répondre à la singulière demande de mademoiselle Joséphine, il dit :

— Je ne comprends pas l'insistance de ma sœur à ce sujet, et quant à mon sentiment personnel, il est tout contraire au sien. Mais il se pourrait bien, au fait, que le plus simple de ces deux noms fût plus conforme que l'autre au goût de la bonne famille allemande qui vous attend, et peut-être Gabrielle serait-elle mieux reçue que Fleurange. D'ailleurs, continua-t-il en souriant, vos petits-cousins d'outre-Rhin prononceraient sans doute ce nom d'une façon qui en diminuerait le charme et qui ôterait toute espèce de sens à la pieuse et poétique interprétation que vous venez de lui donner.

— Cela se pourrait, dit Fleurange, en souriant à son tour. En tous cas je ferai là-dessus ce que vous me conseillerez.

— Nous y réfléchirons, dit le docteur; puis parcourant encore une fois la lettre du professeur :

— Savez-vous, dit-il, quel est le nom de cet étranger, qui, en achetant le dernier tableau de votre père, vous a rendu, sans le savoir, un si grand service ?

— Non, je l'ignore. Ce tableau fut vendu, ainsi que tous les autres, lorsqu'au début de sa fatale rechute, mon père vit diminuer ses ressources et qu'en même temps il perdit l'espoir de pouvoir les renouveler. Mon pauvre père ! poursuivit-elle d'une voix attendrie, il était déjà très-malade le jour où, pour achever ce tableau, il me fit poser...

Fleurange s'arrêta tout d'un coup et rougit. Le regard du docteur sembla l'interroger. Elle poursuivit alors simplement, mais non sans trouble :

— L'acquéreur du tableau fut peut-être un étranger qui vint visiter l'atelier ce jour-là. Du moins, je l'avoue, c'est une idée qui m'est déjà venue plusieurs fois.

— Pour quelle raison ?

— Parce qu'il s'extasia devant cette Cordélia et demanda la permission de revenir la voir lorsqu'elle serait achevée. Mais mon père, après ce jour, ne put plus y donner un seul coup de pinceau,

et le tableau fut vendu, tel qu'il était, avec tous les autres.

— Cet amateur était-il Allemand ?

— Je l'ignore ; il parlait très-bien français, mais avec un léger accent, je ne sais lequel.

— Était-ce un grand seigneur ?

— Je ne sais pas, je n'ai jamais vu de grand seigneur.

— Mais enfin, quel air avait-il, ce visiteur, que Dieu bénisse ? dit mademoiselle Joséphine.

— L'air noble et fier, une physionomie remarquable, une voix grave et sonore, répondit Fleurance. Cependant, malgré la reconnaissance que je lui dois peut-être, le souvenir de sa visite me trouble et m'attriste toujours.

— Pourquoi cela ? dit mademoiselle Joséphine.

— Parce qu'elle amena la dernière et fatale crise de la maladie de mon père, qui déjà à cette époque ne pouvait plus supporter la plus légère agitation. Je ne sais quelles paroles cet étranger murmura près de lui en me regardant, mais elles troublèrent fortement mon père, qui me dit, d'une voix tremblante, de quitter l'atelier. D'ordinaire, il ne me permettait jamais d'y paraître à l'heure des visites. Le soir de ce jour, il me parla avec agitation de l'abandon où j'allais me trouver,

et me fit plusieurs incohérentes recommandations, qui furent ses dernières paroles. Après cela, il ne recouvra jamais sa pleine connaissance.

— Pauvre père ! dit le docteur ; — mais il n'insista pas sur le sujet qui avait amené ce récit ? La rougeur fugitive de Fleurange s'était évanouie ; elle était maintenant pâle et calme comme auparavant, sa plume à la main prête à corriger sa lettre selon l'avis du docteur. Après une dernière délibération entre la jeune fille et ses vieux amis, il fut décidé que la lettre serait envoyée, après avoir été signée : *Gabrielle d'Yves*.

III

Le jour où Marguerite avait épousé Gérard d'Yves, le vieux Sigismond Dornthal avait effacé de son testament le nom de sa fille, et il avait joint à cet acte la défense de jamais prononcer ce nom devant lui. Bientôt cependant, ramené à l'indulgence par la maladie, et pressé par les instances de son second fils, Ludwig, le frère préféré de Margue-

rite, il avait consenti à adresser à celle-ci quelques paroles de bénédiction et de pardon, mais lorsqu'elles parvinrent à Pise, la pauvre Marguerite venait d'expirer !... Dans l'empyement d'un désespoir qui ajoutait encore à l'impétuosité et à l'irréflexion de son caractère, Gérard déchira la lettre qui contenait ce tardif pardon et n'y répondit que par ces seuls mots :

« Il est trop tard ! »

Ce fut ainsi que le vieux Dornthal apprit la mort de sa fille, et il mourut lui-même peu après, ignorant la naissance de l'enfant auquel elle avait donné le jour. Son héritage fut partagé entre ses deux fils, mais Ludwig, voué aux lettres et déjà, à cette époque, en possession d'une chaire de professeur à Leipzig, abandonna entièrement à son frère aîné l'administration de leur fortune commune, et Heinrich Dornthal devint le seul chef de la maison de commerce et de banque fondée par le vieux Sigismond. Il disposa dès lors des capitaux de son frère comme des siens, lui faisant toucher régulièrement ses revenus, sans que Ludwig se mêlât en aucune façon des affaires. Ludwig, pendant ce temps, avait poursuivi sa carrière de son côté assez brillamment pour attirer bientôt sur ses travaux l'attention des savants de

toute l'Allemagne. L'un de ceux-ci, qui habitait Francfort, l'invita à venir passer chez lui le temps que lui laissaient libre chaque année les vacances des nombreux étudiants assidus à ses cours. Le résultat de cette visite fut que la fille de ce professeur devint la femme de Ludwig Dornthal, et avec le temps la mère de ses cinq enfants. En se mariant, le professeur abandonna sa chaire de Leipzig pour venir s'établir dans la ville natale de sa femme. Là, il cessa de professer publiquement, mais il continua à écrire des livres dont le succès ajoutait tous les ans à la réputation du professeur et augmentait un bien-être, que les affaires florissantes de la maison de commerce rendaient déjà fort suffisant.

Telle était, en peu de mots, la situation de cette famille étrangère qui attendait Fleurange. Une nouvelle lettre répondit promptement à la sienne; son oncle lui exprimait, avec la plus vive effusion, la joie de l'avoir retrouvée et l'invitait très-particulièrement à arriver à Francfort à temps pour y passer avec eux la fête de Noël, si chère en Allemagne aux réunions de famille.

Pour cela, elle devait quitter Paris au plus tard le 21 décembre, car il fallait à cette époque au moins trois jours et trois nuits pour faire le voyage

de Francfort. Le docteur et mademoiselle Joséphine, malgré le regret de se séparer de leur jeune protégée, avaient donc hâté les préparatifs de son départ, car ils étaient touchés de l'empressement qu'on lui témoignait, et les lettres de cet oncle inconnu leur faisaient pressentir pour elle une douce vie de famille, dont ils ne voulaient pas la tenir éloignée.

Chaque jour, cependant, ajoutait à l'attrait que leur inspirait Fleurange, et à la reconnaissante tendresse de celle-ci.

— Si cela durait huit jours de plus, disait le docteur, je ne pourrais plus me séparer de cette enfant-là !

— Il faut donc bien vite qu'elle parte, répondait mademoiselle Joséphine, car c'est pour son bien, et nous lui ferions tort en la gardant près de nous.

Fleurange ne disait rien, mais ses yeux passaient tristement de l'un à l'autre de ses vieux amis, lorsque vint enfin la dernière journée qu'elle eût à passer près d'eux. Elle s'efforçait, toutefois, de réprimer ses larmes pour ne pas les affliger, et faisait silencieusement ses modestes paquets, aidée activement par le frère et la sœur.

— Un adage anglais, que je trouve fort juste,

dit le docteur, place l'hospitalité qui facilite le départ d'un hôte au même rang que celle qui accueille son arrivée; c'est celle-là que j'exerce en ce moment envers vous, ma chère Fleurange.

Fleurange achevait en ce moment, à la hâte, le repas toujours triste qui précède un départ. Le docteur s'aperçut que le courage de la jeune fille faiblissait. Lui-même se sentait très-attendri en regardant son jeune et pâle visage, en songeant au long et solitaire voyage qu'elle allait entreprendre, et au bout duquel il ne se trouverait pour la recevoir que des gens, bienveillants peut-être, mais tous inconnus. Toutefois, il reprit d'une voix encourageante :

— Allons ! allons ! ma petite, tout s'annonce bien pour vous là-bas ; ayez confiance et ne vous laissez pas abattre.

— Vous avez raison, dit Fleurange en se levant, j'ai lieu de bénir Dieu, je le sens, et je ne veux être que reconnaissante ; en tous cas soyez sûr que je serai courageuse.

Il était huit heures du soir : le fiacre, qui devait la conduire à la diligence, l'attendait à la porte ; elle descendit, accompagnée du docteur et de sa sœur, qui montèrent en voiture avec elle. La nuit était noire, et la neige tombait à gros flocons, la neige,

que la jeune fille, élevée sous le ciel de l'Italie, voyait pour la première fois de sa vie. Cette vue lui causait un mélange de curiosité et d'effroi. Le nouveau et l'inconnu semblaient l'environner de toutes parts ; mais ces deux choses, attrayantes en général à l'âge de Fleurange, revêtaient ici un aspect plus fait pour opprimer son jeune cœur que pour le dilater. Elle frissonnait malgré elle et serrait autour de sa taille l'épais manteau qui lui semblait léger pour la garantir d'un froid si rude et auquel elle était si peu habituée.

Ils gardèrent tous les trois le silence pendant quelques instants. Fleurange pressait bien fort la main de mademoiselle Joséphine et la portait de temps en temps à ses lèvres, malgré les efforts de celle-ci pour l'en empêcher.

De son côté, mademoiselle Joséphine, d'une voix mal assurée, lui renouvelait une foule de recommandations, déjà mille fois répétées, entre autres celle de leur écrire souvent et régulièrement. Puis, elle lui passa au bras un petit panier où elle avait réuni, avec une ingénieuse bonté, les divers objets qui pouvaient lui être utiles en voyage, ainsi que plus d'un souvenir, qui, au loin, lui rappellerait sa vieille amie.

On arriva trop vite au terme du trajet.

— J'ai retenu votre place dans le coupé, dit le docteur, en descendant de voiture. Vous y serez seule avec une de mes malades, très-faible encore, mais qui veut absolument aller rejoindre son mari en Allemagne. Elle emmène avec elle ses deux enfants. Vous n'aurez pas d'autres compagnons de voyage.

— Merci ! dit Fleurange à voix basse ; on dit que les prières des orphelins portent bonheur : puissent les miennes vous le prouver à tous les deux !

Elle ne put dire un mot de plus ; une dernière fois elle se jeta au cou de mademoiselle Joséphine, et l'instant d'après, appuyée au bras du docteur, elle traversait avec peine la cour obstruée au bout de laquelle se trouvait la diligence. La neige les avait retardés en chemin et rendait maintenant chaque pas difficile. Les compagnons de voyage de Fleurange avaient déjà pris leurs places, on n'attendait plus qu'elle. Les chevaux étaient attelés, et le conducteur ajoutait au bruit de leurs piétinements celui de ses exclamations d'impatience : « Allons ! allons donc ! en route ! » répétait-il d'une voix rude. Fleurange, pressée, poussée, étourdie et effrayée, n'eut que le temps de serrer encore une fois la main du docteur et de s'élancer dans le coupé. La porte se referma à l'instant. Un

grand bruit de ferraille, des cris, des coups de fouet, mêlés de vociférations, où se distinguaient ces mots : « Adieu ! à revoir ! à bientôt ! » et d'autres exclamations beaucoup moins harmonieuses, et la lourde diligence se mit en marche. Fleurange alors, affranchie de toute nécessité de prendre sur elle, se donna le soulagement de ne plus se contraindre et de laisser couler ses larmes avec abondance et en toute liberté.

Elle pleura ainsi fort longtemps sans faire aucun effort pour s'en empêcher. Pourquoi aurait-elle fait cet effort ? elle était seule, bien complètement seule maintenant. Jamais encore elle ne l'avait été à ce point. Toutes les images du passé s'effaçaient dans le lointain, et l'avenir ne lui en présentait aucune. Tous ceux qu'elle avait aimés, depuis qu'elle était au monde, elle en était séparée, soit par la mort, soit par des absences indéfinies. En serait-il toujours de même ?... Serait-ce là son sort sur la terre ?... Ne pourrait-elle jamais aimer avec sécurité, avec confiance, avec repos ?... Serait-elle toujours éloignée ainsi des lieux comme des personnes au moment où son cœur commencerait à s'attacher aux uns ou aux autres ?... ce cœur tendre, ce cœur ardent, ce cœur qu'elle avait déjà senti battre si fort de tendresse et de joie, d'admi-

ration et d'enthousiasme?... Et tandis que ses yeux erraient dans la sombre nuit, entrevoyant dans l'ombre, des objets qui lui semblaient être des fantômes, revêtus de blancs linceuls, son imagination lui faisait revoir dans un miroir magique toutes les scènes diverses de sa courte vie : et le beau cloître de Santa Maria al Prato, et la terrasse au sommet d'où la vue s'étendait si loin ! et les traits nobles et doux de la mère Madeleine. Puis venaient les souvenirs mêlés qui se rapportaient à son père. D'abord, cette vision rapide de l'Italie dans toute sa splendeur, ensuite les terribles et sombres jours de Paris, et puis, à l'heure la plus sombre de toutes, l'apparition bienfaisante de ses vieux amis ; de ces amis qu'elle aurait tant voulu ne plus quitter, et à qui elle venait maintenant de dire adieu, adieu peut-être pour toujours !

Il était impossible à Fleurange de dominer en ce moment ses tristes pensées. Parfois, cependant, sa raison lui rappelait ceux qui l'attendaient, l'accueil qu'il lui était permis d'espérer, la bonté de la Providence, qui lui ouvrait un tel refuge ; mais, en vain : la consolation semblait ne plus pouvoir pénétrer dans son âme, et, contre son habitude, l'abattement triomphait d'elle.

« S'ils sont bons ! et si je les aime ! se disait-elle avec amertume, je suis sûre que j'aurai à les quitter bientôt ! S'ils sont le contraire... ici son imagination se donna carrière et lui représenta l'avenir sous les couleurs les plus sombres. Mais cette nouvelle rêverie n'avait point la clarté de la première, et bientôt ses prévisions commencèrent à se mêler dans une vague confusion avec ses souvenirs. Peu à peu la fatigue, le mouvement de la voiture, et la nuit aidant, le sommeil gagna la jeune voyageuse, et transforma en un rêve agité et indistinct toutes les pensées qui venaient successivement de l'assaillir.

Au bout d'un quart d'heure, elle fut soudainement réveillée. Un objet fort lourd venait de tomber sur son épaule, et de là avait glissé sur ses genoux... Elle se souleva, et étendant les mains dans l'obscurité, elle les posa sur la longue et soyeuse chevelure d'un enfant. Jusqu'alors elle avait plutôt deviné qu'entrevu dans le coin opposé du coupé, une jeune femme, pâle et malade, qui entourait de ses bras l'enfant placé près d'elle, tandis que l'autre, plus petit, dormait appuyé sur celui-là. C'était le second de ces deux enfants qui venait subitement de changer de posture.

Fleurange le comprit et se pencha sur lui pour

le relever doucement, afin de le placer plus commodément sur ses genoux. Puis, elle appuya sur son sein la petite tête endormie et embrassa tendrement le doux visage qui se trouvait maintenant tout près du sien.

Ce léger incident eut l'effet subit et imprévu de mettre en fuite tous les fantômes que son imagination venait d'évoquer pour aggraver ses peines. Elle se souvint avec remords de ses murmurantes pensées.

— O mon Dieu ! dit-elle, en serrant l'enfant dans ses bras, mon Dieu ! si j'aime ce pauvre petit, dont je ne connais pas même les traits, si je me sens toute disposée à veiller ici toute la nuit pour protéger son sommeil, que ne ferez-vous pas pour votre enfant, vous, *mon Père* ?

Elle leva les yeux pour prier un instant, non des lèvres, mais du cœur. La neige avait cessé de tomber. Sur le ciel, dégagé de nuages, apparaissait une brillante étoile. Dans l'âme de Fleurange aussi les nuages étaient dissipés, et la mystérieuse lumière d'en haut venait de renaître. Elle regarda l'étoile avec ravissement, puis elle ferma les yeux et se rendormit doucement, l'enfant dormant dans ses bras aussi profondément qu'elle-même.

IV

Ce fut la jeune fille qui se réveilla la première, lorsque parut le jour, et peu après, tandis qu'elle regardait avec admiration le bel enfant endormi, elle vit ses grands yeux s'ouvrir à leur tour. Leur première expression fut celle d'une extrême surprise, mêlée d'un peu d'effroi, mais le regard et la voix de Fleurange eurent bientôt un effet rassurant; les grands yeux devinrent souriants, comme la bouche entr'ouverte, les petits bras se tendirent vers elle, puis bientôt se serrèrent autour de son cou et ce fut une connaissance faite. Pendant ce temps, la pâle et languissante jeune mère sortait avec effort d'un accablement plus difficile à secouer que le sommeil. Elle rougit faiblement, et murmura quelques mots d'excuses lorsqu'elle aperçut son enfant dans les bras de cette belle inconnue. Mais Fleurange la rassura, en protestant avec un accent de vérité indubitable que l'enfant ne la gênait en aucune façon, et bientôt elle s'aperçut

que sa présence ne serait rien moins qu'inutile à la pauvre convalescente : les enfants, réveillés après le long sommeil de la nuit, l'étaient tout à fait, et l'on sait que des enfants réveillés et enfermés dans un étroit espace arrivent facilement à un degré de turbulence qui n'a que l'avantage de ramener la lassitude, et avec elle le sommeil. Pendant la première de ces deux phases, la pauvre mère avait fait de vains et faibles efforts pour les contenir. Au bout de quelques instants, elle était retombée, non-seulement épuisée, mais défaillante. Fleurange alors se rapprocha et commença par lui improviser un oreiller avec les châles épars autour d'elle, puis elle ouvrit le petit panier que lui avait donné mademoiselle Joséphine, et en tira un flacon dont le contenu, versé sur un mouchoir, appliqué au front, et sur les joues pâles de la malade, sembla bientôt la ranimer.

— Je vous remercie, dit-elle, vous m'avez fait grand bien; je suis faible, voilà tout, mais je ne croyais pas l'être autant.

— Ne vous fatiguez pas, reprit Fleurange, j'aurai soin des enfants.

La mère sourit et porta la main à sa tête, indiquant par ce geste la fatigue que lui causait le bruit qu'elle n'était point parvenue à faire cesser.

En ce moment, en effet, le plus petit des deux enfants était debout sur la banquette et cherchait à atteindre ce filet, de pénible mémoire, suspendu jadis comme une lourde épée de Damoclès sur la tête des voyageurs, et qui servait de réceptacle à tout ce qu'on n'avait pu loger ailleurs. L'escalade de l'enfant n'était pas sans motif, car son frère l'avait déjà tentée avec succès, et avait trouvé moyen de saisir à travers les mailles du filet, un petit cor de chasse en miniature, sur lequel il exécutait en ce moment une fanfare.

Pourquoi ne lui serait-il pas possible, à lui aussi, d'atteindre son tambour qu'il voyait là, presque à sa portée, s'il pouvait seulement se grandir un peu? Et il regardait Fleurance d'un air suppliant; mais celle-ci, au lieu de répondre à la muette prière, s'empara de lui en riant et le plaça sur ses genoux, puis enlevant adroitement le cor de chasse des mains de l'autre enfant, elle leur demanda s'ils voulaient écouter une très-belle histoire, qu'elle leur raconterait s'ils étaient sages. En un instant ils furent tous les deux blottis près d'elle, et alors, à voix basse, elle fit succéder un récit à l'autre, et les tint ainsi, silencieux et attentifs jusqu'à ce que revint l'heure du sommeil.

A la fin de ce second jour, les deux compagnes de voyage avaient à peu près fait connaissance.

— Comment puis-je assez vous remercier, disait la jeune femme, et quelle heureuse chance a été la mienne de vous rencontrer !

— Ne me remerciez pas, votre petit enfant m'a fait plus de bien que je ne puis lui en rendre.

Cette réponse, comme de raison, ne diminua en rien la reconnaissance mêlée d'admiration qu'elle avait inspirée à sa compagne, et comme de l'attrait à la confiance il n'y a qu'un pas, celle-ci eut bientôt raconté à Fleurange toute sa simple histoire.

Elle avait fait une chute très-grave, trois mois auparavant, et on avait désespéré de sa vie; alors son mari l'avait amenée à Paris pour y consulter le docteur Leblanc, et le docteur l'avait guérie.

Les yeux de Fleurange s'animèrent, c'était une joie inespérée que de pouvoir parler de ses chers vieux amis.

— Il est si habile et si bon ! dit-elle.

— Oh ! oui, en vérité, c'est plus qu'un médecin, c'est un bienfaiteur. Je lui ai pourtant désobéi en partant si vite ! il disait que j'étais trop faible encore, je disais que non, mais je vois qu'il avait raison.

— Pourquoi avez-vous fait cela ?

— Parce que mon pauvre Wilhelm est seul et m'attend avec impatience.

— Votre mari ?

— Oui.

— N'aurait-il pas pu venir vous trouver ?

— Non, il est le principal employé de M. Dornthal, et ne peut quitter son poste que très-difficilement.

A ce nom, le cœur de Fleurange battit.

— Parlez-vous de M. Ludwig Dornthal ? dit-elle.

— Non, de son frère, le riche banquier.

— Et l'autre, le professeur, le connaissez-vous ?

— Je ne l'ai jamais vu, mais Wilhelm le connaît bien ; il est invité quelquefois aux soirées qu'il donne. Ce ne sont pas des bals, personne n'aime la danse dans cette maison-là. Ce sont des réunions pour causer, pour lire, pour regarder des gravures, pour faire de la musique. Wilhelm dit qu'ils sont tous savants, les filles comme les garçons et madame autant que monsieur.

En recevant ce petit renseignement sur la famille de son oncle, Fleurange eut un léger frisson. Elle aimait fort l'étude, les arts encore davantage, elle

avait pour la lecture un goût qu'il avait fallu souvent réprimer; néanmoins, ce mot de *savant* n'avait rien du tout d'attrayant pour elle.

Savants! se dit-elle, *tous* savants! Cela veut dire pédants, sérieux, ennuyeux. Allons, il faut en prendre mon parti, cela ne les empêchera peut-être pas d'être bons, c'est là l'essentiel, et je ne dois certes pas prétendre à m'amuser dans cette vie.

Encore une nuit, et une longue journée, qui tirait à sa fin, lorsque des lumières plus fréquentes et plus vives, des habitations plus nombreuses, annoncèrent l'approche d'une grande ville. A chaque pas qui les rapprochait de leur destination, la joie de la mère et des enfants devenait plus expansive.

— Il nous attend, n'est-ce pas? dit l'ainé des deux enfants.

— Oui, oui, nous le verrons, dès que la voiture s'arrêtera, mais ce ne sera que dans une heure.

Bientôt ce fut : Dans une demi-heure maintenant !

Puis : Dans un quart d'heure!

Enfin : Nous y sommes !

La pauvre Fleurange écoutait ses compagnons de voyage et les enviait d'avoir à chercher ainsi

avec certitude, au bout de leur longue route, un visage connu et cher. Elle se sentait saisie de tristesse et d'une mortelle timidité.

Enfin la voiture s'arrêta.

Comme au départ, grande rumeur, cris divers, lumières vacillantes, qui éclairaient tous les objets, et aucun d'eux distinctement.

Fleurange, parmi tous ceux qui se pressaient autour de la voiture, cherchait, mais en vain, à deviner le visage qui pourrait être celui de son oncle.

La portière s'ouvrit.

Un homme de haute taille, ayant de longs cheveux et une longue barbe blonde, se présenta.

— Est-ce lui ?

Non, les cris de joie des enfants ont déjà appris à Fleurange qu'ils ont revu leur père.

— Bertha ! Bertha ! dit-il, et avant même d'embrasser ses enfants, il presse les deux mains de sa femme et la regarde avec anxiété.

Tu es bien pâle, ma Bertha.

— Ce n'est rien, répond celle-ci en pleurant, c'est la joie, Wilhelm ; je suis guérie et je te revois !

Il tend alors ses bras à ses enfants, mais

avant de quitter la voiture : « Adieu, adieu ! » disent ensemble les petites voix, et les enfants se jettent encore une fois au cou de Fleurange.

— Wilhelm, dit à voix basse leur mère, remercie cette bonne et belle demoiselle, elle a été un ange pour eux et pour moi pendant notre route.

Un regard ému et reconnaissant se leva vers Fleurange.

— Que Dieu vous en récompense, ma belle et gracieuse demoiselle, dit le mari de Bertha en ôtant son chapeau. Puis il ajouta en hésitant :

— Sans doute, quelqu'un vous attend ici et je ne puis avoir le bonheur de vous être utile ?

— Je vous remercie, dit Fleurange avec précipitation, je suis attendue, en effet, j'ai ici des parents.

Mais tout en parlant, elle regardait autour d'elle, avec anxiété. Dans la foule des visages inconnus qui l'entouraient, aucun ne sembla la chercher. Y-a-t-il méprise ? est-elle oubliée ? que va-t-elle faire ?

Ses compagnons de voyage, en attendant, ont quitté la voiture, et l'heureux petit groupe s'éloigne : elle les suit des yeux, le cœur serré.

En ce moment paraît, arrivant au grand trot d'un beau cheval, une petite voiture découverte,

conduite par un jeune garçon de dix-huit ou dix-neuf ans.

Il jette les rênes à un de ceux qui se trouvent là et saute en bas. A sa vue, le mari de Bertha ôte son chapeau, et, en retour, une casquette, posée sur une épaisse chevelure, d'un blond ardent, est soulevée un ins'tant. Mais le nouveau venu ne s'arrête pas, il est très-pressé, très-essoufflé; il arrive en courant près de la diligence, et dit d'une voix haletante :

— Mademoiselle Gabrielle !

— C'est moi, dit Fleurange, d'abord interdite de ce nom, prononcé pour la première fois, et surtout de l'aspect de celui qui est venu à sa rencontre.

— C'est bien, descendez.

Fleurange obéit en silence ; puis, cependant, après un nouveau regard jeté sur celui qui vient de lui tendre une main ferme :

— Il n'y a pas d'erreur, n'est-ce pas ? C'est bien mon oncle, M. Ludwig Dornthal, qui m'envoie chercher ?

Elle reçut, pour toute réponse, un signe de tête affirmatif : l'instant d'après, un ordre concis, et promptement obéi, avait fait descendre des hauteurs de l'impériale le modeste bagage de Fleu-

range ; en un clin d'œil, il était attaché derrière le petit véhicule, où son jeune guide la fait ensuite monter, puis, après l'avoir soigneusement enveloppée en silence d'un grand manteau de fourrure, envoyé avec la voiture, il remonte sur le siège, et le beau cheval repart, comme il était venu, au très-grand trot.

Fleurange se sentit d'abord étourdie par le mouvement rapide de la voiture, mais bientôt ce mouvement même lui devint agréable, par contraste avec les lourdes allures et les rudes cahots de la diligence. Le froid était vif, mais l'excellent manteau dont elle était couverte l'empêchait d'en souffrir, et, ainsi préservée, la sensation de l'air, loin de lui être déplaisante, lui causait au contraire une animation inaccoutumée et lui faisait ressentir comme un surcroît de jeunesse et de vie. Le ciel au-dessus de sa tête était étincelant d'étoiles. C'était une de ces brillantes nuits d'hiver, telles qu'on aime à se représenter celle où s'accomplit la venue du Christ, et où, sur les hauteurs qui environnaient Bethléem, les anges vinrent en apprendre la nouvelle aux bergers et chanter sur terre leur céleste cantique. Nuit douce et sacrée, dont celle-ci était précisément l'anniversaire.

Au bout d'environ vingt minutes, la petite

voiture se ralentit un peu et le jeune cocher se retourna et sembla se mettre en devoir de donner un éclaircissement que Fleurange chercha à comprendre de son mieux : mais comme le bruit du pavé rendait la chose à peu près impossible, elle ne saisit que ces deux mots : « Mon père... » puis ceux-ci : « *Christ Kindchen !* » après quoi la tête, retournée un instant, reprit la même attitude et le cheval sa première allure.

Fleurange avait du moins appris ainsi, au vol, que ce jeune garçon était l'un des fils de M. Dornthal, et que son oncle n'avait pu venir, par une raison quelconque, à laquelle la fête du lendemain n'était pas étrangère. Au premier aperçu, il lui sembla que son jeune cousin avait des manières un peu rudes et une figure assez étrange, mais en somme il s'était montré fort actif et fort soigneux ; quant à son talent pour conduire une voiture, il était supérieur, et les rênes du beau cheval ne pouvaient être en de meilleures mains. Après cette courte interruption, ils continuèrent leur chemin sans se ralentir un instant, malgré plus d'un détour parmi les rues sinueuses, et ils arrivèrent ainsi à une place plantée d'arbres, qu'ils traversèrent en entier ; enfin, à l'autre extrémité la voiture s'arrêta devant les marches d'un

perron qui conduisait à une porte de chêne, ornée d'un lourd marteau de cuivre.

Ils étaient attendus, car cette porte s'ouvrit à l'instant. Fleurange entrevit une grande lumière et beaucoup de monde.... Son cousin était déjà à la portière pour l'aider à mettre pied à terre. Des voix confuses, ayant toutes un cordial accent de bienvenue, se firent entendre. Une main vigoureuse soutient Fleurange, tandis qu'elle monte les six marches du perron et la fait entrer dans le vestibule. Une grande femme, habillée de gris et coiffée d'un bonnet à fleurs, s'avance et l'embrasse. « A mon tour ! dit une voix basse et sonore, c'est moi qui suis son oncle. » Fleurange lève les yeux sur un noble visage qui a l'air trop jeune pour être couronné de cheveux blancs, et son oncle l'embrasse en murmurant avec émotion le nom de Marguerite. A côté de lui se tient une belle jeune fille grave et blonde, tandis qu'une autre, blonde comme la première, mais plus jeune, ôte à Fleurange le lourd manteau de fourrure et détache son chapeau. Un garçon de sept ans s'élance dans la rue pour aider son frère, et une petite fille de quatre à cinq ans reste attachée au jupon de sa mère, en regardant curieusement, d'un air ravi, la nouvelle venue.

Fleurange, éblouie par les lumières, troublée par la cordialité même de cet accueil, émue au point de défaillir, était littéralement hors d'état de parler, mais ses grands yeux voilés de larmes en disaient plus que toute parole, tandis que l'éclat inusité donné à son teint par l'air froid de la nuit et ses longues tresses tombées sur ses épaules, lorsqu'on lui avait enlevé son chapeau, la rendaient plus touchante encore que de coutume, et telle qu'elle eût désarmé les plus malveillants. Que devait donc penser à sa vue ceux qui étaient si décidés d'avance à la bien recevoir ?

On l'entraîna comme en triomphe dans une vaste salle, et là son éblouissement redoubla. Au milieu de la pièce s'élevait un arbre brillamment illuminé, auquel étaient suspendus des fruits de toutes sortes, des jouets, des fleurs et des bijoux. Deux lustres ajoutaient leur lumière à celle que répandait l'arbre éclairé ; sous l'un d'eux, une demi-douzaine d'enfants étaient réunis autour d'une table chargée de gâteaux, et quelques jeunes filles, ainsi que d'autres personnes plus âgées, se trouvaient groupés çà et là.

En un mot, Fleurange se trouvait tout d'un coup, et pour la première fois de sa vie, au milieu de ce qui lui parut être une très-brillante réunion,

où toutes les figures, à commencer par celles de ses hôtes, lui étaient inconnues.

La personne la moins timide eût été déconcertée; aussi Fleurange perdait tout à fait contenance, lorsque celle qu'elle supposait être sa tante, la dame en gris et en bonnet à fleurs, s'emparant d'elle, la ramena en un clin d'œil dans le vestibule, et de là dans une sorte de petit parloir où une seule lampe était allumée.

En traversant ce vestibule, elles avaient rencontré le jeune guide de Fleurange.

— Est-elle malade? a-t-elle besoin de quelque chose? avait-il dit avec un accent de bonhomie et d'empressement.

— Oui, de repos; et avec cette réponse madame Dornthal avait fermé la porte au nez de son fils.

Fleurange s'assit et reprit haleine : non-seulement il lui avait été impossible de prononcer jusque-là une seule parole, mais elle n'avait même pas pu rassembler une pensée. Maintenant, grâce à la tranquillité de la chambre, elle se calma promptement, et il ne lui fallut que peu d'instants pour se sentir tout à fait remise. Elle était jeune et vigoureuse, la fatigue du voyage était à peine sensible pour elle, et elle n'était pas de nature à se

laisser longtemps surmonter par l'émotion et l'embarras, surtout lorsqu'au fond elle se sentait si heureuse ! Un seul regard, même rapide comme l'éclair, n'avait-il pas suffi pour soulever tous les poids qui pesaient sur son cœur et pour y faire pénétrer comme un transport de joie et de confiance ? La voix de son oncle, les paroles qu'il avait dites en l'embrassant : « O Marguerite, est-ce toi ? » l'avaient fait tressaillir, puis les doux regards de ces belles jeunes filles, la vision de ces enfants réunis sous l'arbre de Noël, tout, jusqu'aux brusques soins de son jeune cousin, lui faisait éprouver cette délicieuse sensation de sécurité, cette certitude d'être protégée que, dans son abandon de la veille, elle avait désiré plus que la joie ou le bonheur.

Elle releva la tête et regarda sa tante, qui restait debout et silencieuse devant elle.

Décidément, sa tante était laide ; elle était même d'une laideur surprenante, et cependant avant même qu'elle eût parlé, avant qu'elle eût souri, on voyait empreintes visiblement sur ce visage dénué de tout agrément, deux grandes choses, plus belles que la beauté : l'intelligence et la bonté.

— Reste là, tout à fait tranquille, entends-tu, dit madame Dornthal, en tutoyant Fleurange, comme

si elle l'eût vue naître. Tiens, regarde la pendule, un quart d'heure te suffira, mais n'essaye pas de parler, écoute-moi seulement. Tu es dans ta famille, entends-tu ? c'est-à-dire chez toi ; il faut que tu comprennes bien cela. Il n'y a pas de remerciements à faire, tu es notre enfant. Nous en avions cinq, nous en avons six maintenant. C'est Clément, mon fils aîné, qui a été te chercher, parce que son père ne pouvait pas quitter les enfants ce soir, et tu as vu en arrivant Hilda et Clara, et les deux petits, Fritz et Frida, qui étaient aussi là pour te recevoir ; il y a Gabrielle de plus et voilà tout. Ton oncle a tant pleuré sa pauvre Marguerite ! Eh bien, il l'a retrouvée et c'est un beau jour !

Fleurange essuya doucement ses yeux sans répondre. En ce moment on frappa à la porte :

-- Qui est là ?

— Moi.

— Que veux-tu ?

Clément parut à la porte :

— Une tasse de café ?

— Oui.

La tasse fut apportée l'instant d'après et sur l'injonction de sa tante, Fleurange la but docilement.

— Maintenant veux-tu monter dans ta chambre ? veux-tu te coucher tout de suite ? ou bien

veux-tu revenir dans la salle où sont les autres ?

Fleurange dit sans hésiter :

— J'aime mieux retourner dans la salle et les revoir tous le plus tôt possible.

Le bon sourire de madame Dornthal éclaira son visage.

— Tu me plais beaucoup, Gabrielle, non pas parce que tu es très-belle, cela n'y fait rien, et je t'aimerais autant quand il en serait autrement, mais tu es très-simple, et cela est tout à fait de mon goût. Maintenant voyons : voilà qu'il est onze heures, nos amis vont emmener leurs enfants, et les plus petits des nôtres vont aller se coucher. Quant à nous, nous irons tout à l'heure à la messe de minuit et nous ne souperons qu'au retour, Choisis encore : veux-tu faire comme les enfants ou comme nous ?

— Comme vous ! oh ! comme vous ! s'écria Fleurange. Emmenez-moi de grâce à l'église, je ne suis ni faible ni fatiguée.

— Non ? dit madame Dornthal, tu l'es pourtant mais tu ne le sens pas encore ; cependant, comme cela ne te fera aucun mal, nous allons faire ce que tu désires. Seulement, pour ménager tes forces, ne reviens pas maintenant dans le salon. Reste ici, et attends-moi.

Elle sortit, et Fleurange demeura où elle était, heureuse de subir sans aucune résistance cette volonté bienveillante.

Cinq minutes après, la porte se rouvrit, c'était encore Clément, tenant à la main son petit frère, et portant sa petite sœur dans ses bras :

— Fritz et Frida veulent vous dire bonsoir, dit-il. Le petit garçon s'approcha timidement, mais Fleurange lui parla sur-le-champ cette langue que les enfants comprennent et qui ne peut être apprise et parlée que par ceux qui les aiment ; il se rassura bien vite. Elle prit ensuite la petite fille et embrassa ses yeux bleus, qui tout en la regardant encore avec surprise, commençaient à se fermer. Lorsqu'elle rendit l'enfant à son frère, elle était endormie ; il l'emporta ainsi, sans la réveiller, la tenant dans ses bras avec une aisance qui indiquait assez que ce soin lui était familier, et il quitta la chambre, suivi de son petit frère.

Une demi-heure encore de repos et de silence suivirent cette interruption. Ils valaient mieux pour Fleurange que le sommeil (dont une agitation intérieure trop vive écartait le besoin). Au bout de ce temps, madame Dornthal et ses deux filles repa-
rurent. Clément et son père les attendaient dans le vestibule. Ils se mirent tous en marche, sous le

ciel étoilé, à pied, car l'église était proche, et tous, silencieux et recueillis, car la fête des enfants ne leur avait pas fait oublier la solennité de cette grande nuit.

A genoux ! à genoux enfin dans l'église, Fleurange sentit que son cœur trop plein parvenait à s'épancher ; et lorsque des voix justes, graves et harmonieuses firent retentir la magnifique voûte de chants qu'aucune étude n'avait préparés et qui semblaient être l'expression spontanée de la prière de tous, la tête de la jeune fille s'inclina d'avantage : toute la joie et la reconnaissance de son cœur débordèrent en douces larmes et en ferventes prières d'actions de grâce.

A la fin de la messe, une voix, plus belle que les autres, une voix mâle et douce, entonna près d'elle le psaume : *Laudate Dominum*. Elle y joignit involontairement la sienne, et les deux voix semblèrent un instant ne former qu'un seul son.

En se retournant, elle vit que celui qui chantait ainsi, c'était son cousin, Clément Dornthal.

V

Lorsqu'une main amie aide un naufragé à toucher la plage, le premier sentiment de celui-ci est l'expression d'une reconnaissance sans bornes; le repos est doux, même sur le sable, à celui qui vient d'échapper aux périls de la mer; mais s'il n'y a sur cette plage aucun lieu qui puisse lui servir de refuge, et s'il ne voit que dans la lueur vague d'un phare lointain l'espoir d'un abri assuré, il est bientôt tenté de se demander avec inquiétude s'il aura la force d'atteindre cette lumière à peine entrevue et si elle est pour lui réellement le port. Tel avait été le mélange de reconnaissance et d'appréhension que la jeune orpheline avait éprouvé le jour où elle avait reçu, chez la bonne mademoiselle Joséphine, l'hospitalité de la chambre bleue, et ces deux sentiments ne l'avaient pas quittée pendant toute la durée de cette première étape de salut. Mais aujourd'hui, lorsque les joyeux carillons de Noël la réveillèrent dans le

grand lit où elle ne s'était endormie que deux ou trois heures avant le jour, sa première pensée fut celle-ci : « J'ai atteint le port ; mon Dieu, je vous remercie ! » et elle se leva, heureuse et pressée de prendre possession de sa vie nouvelle. Son premier soin, au début de la journée, fut d'écrire à mademoiselle Joséphine. Elle avait besoin, pour commencer à jouir de son bonheur, que sa vieille amie en fût instruite, elle croyait encore lui témoigner sa reconnaissance en l'associant à toutes ses nouvelles et heureuses impressions. Elle écrivit de même à la mère Madeleine ; il lui fallait unir, sans retard, tous les amis et toutes les joies du passé à son bonheur présent et à sa vie véritablement transformée.

Sa tante, en lui disant la veille qu'elle était chez les siens, c'est-à-dire *chez elle*, semblait avoir fait d'elle, comme par magie, un enfant de la maison. Tout, autour d'elle, était nouveau et un peu étrange, mais tout lui plaisait comme si tout eût été naturellement conforme à ses goûts. Et cependant, les sombres couleurs des tapisseries qui couvraient les murs, la vieille armoire de bois sculpté, où son petit bagage se trouva bientôt fort à l'aise, les chaises à haut dossier rangées alentour, l'antique bureau, placé dans un coin, et dans

l'autre, le grand poêle monumental, dont l'aspect spectral était, à lui tout seul, fait pour surprendre; tout cela eût facilement pu déplaire à des yeux accoutumés à la riante magnificence de l'Italie; mais aucune impression triste ne pouvait, dans cette maison, venir à la jeune fille des objets extérieurs; le mot *bienvenue* lui semblait être inscrit sur tous les objets comme sur tous les visages, et dans cette atmosphère si douce, ellesentait instinctivement que le bien-être matériel n'y était que l'image d'un bien-être moral beaucoup plus nécessaire encore que l'autre au bonheur de la vie.

— Il ne faut pas mettre votre robe noire aujourd'hui, Gabrielle, lui dirent ses deux blondes cousines, en apparaissant pour la troisième fois dans sa chambre depuis une heure qu'elle était levée, et apportant cette fois une corbeille où se trouvaient des vêtements semblables aux leurs.

— Pourquoi? dit Fleurange un peu étonnée.

— Ne savez-vous pas qu'en Allemagne nous quittons le deuil aux grandes fêtes? répondit Clara, la plus jeune des deux. Vous serez donc aujourd'hui habillée comme nous, et puis vous le serez toujours ensuite quand ce triste deuil sera fini.

L'aînée des deux sœurs vit que sa cousine ne

répondait pas, elle s'approcha d'elle et lui dit tendrement :

— Clara vous a-t-elle affligée ? dit-elle, pardonnez-lui. Elle est si heureuse et si gaie qu'elle ne peut se figurer ni le malheur ni la tristesse.

— Je ne veux pas les lui rappeler aujourd'hui, dit Fleurange, et je ferai ce qu'elle me demande. Mais vous, chère Hilda, continua-t-elle, en regardant avec admiration les cheveux d'or de sa cousine et son front grave, auquel une couronne de reine aurait semblé convenir aussi bien qu'une auréole de sainte, n'êtes-vous pas gaie et heureuse autant qu'elle ?

— Heureuse, oui, dit Hilda ; mais je ne suis pas aussi gaie.

Après quelques explications, Fleurange se conforma aux désirs de ses cousines. Mais lorsqu'à l'heure du repas de famille, la belle Hilda, déjà revêtue de blanc, lui apporta une guirlande pareille à celle qu'elle portait elle-même et voulut la poser sur son front, elle résista.

— Pour cette guirlande, Hilda, dispensez-moi de la mettre.

— Pourquoi ?

— Parce que jamais je n'ai porté de parure de ce genre ; parce que, malgré tout, je ne

puis et ne veux pas oublier que je suis une pauvre orpheline, qui ne dois pas songer à me parer, ni à aller dans le monde.

— Mais, Gabrielle, ne savez-vous donc pas que nous ne nous parons que pour célébrer en famille les grandes fêtes de l'année, et que nous n'allons jamais dans le monde ?

— Jamais ?

— Non ! jamais ! Vous allez peut-être trouver cela triste. Nous dansons bien ici quelquefois en famille et nous faisons souvent de la musique, mais nous n'allons jamais au bal, ni même au théâtre, à moins d'une représentation extraordinaire, lorsqu'on donne quelque belle tragédie ou que l'on exécute quelque chef-d'œuvre musical ; mais cela est si rare que cela ne compte pas.

— Je ne trouverai là rien de triste, dit Fleurange ; je n'ai vu le monde qu'une fois et certainement cela n'a pas été un plaisir.

— Où cela ? et quand ?

— A Florence, il y a un an, peu après le jour où mon père était venu me chercher au couvent. On donnait au théâtre un ballet nouveau, il m'y mena ; puis il se reprocha ce qu'il nomma son étourderie, lorsqu'il vit l'effet que produisait sur moi ce spectacle. Ah ! Hilda ! il ne me fit aucun

plaisir ; je détournais les yeux, malgré moi, tout le temps. Mon père m'emmena bien vite et chercha à me faire oublier cette impression..., mais elle m'est demeurée.

— Elle vous passerait peut-être si, au lieu d'un ballet, vous aviez vu jouer une de nos belles tragédies, ou entendu un opéra de Mozart ou de Weber.

— Peut-être ! Mais revenons-en à la guirlande. Pourquoi se parer ainsi sans raison ?

— Ce n'est pas sans raison. Mon père aime que nous portions ainsi à chaque fête les fleurs de la saison. Cette pauvre guirlande que vous refusez, regardez-la donc, Gabrielle, elle est comme la mienne, en feuilles de houx ; le houx brillant de Noël, avec sa feuille luisante et son beau fruit rouge comme du corail. Tenez, voyez si cela ne va pas bien dans vos cheveux noirs ?

En parlant ainsi, Hilda avait, en effet, posé la guirlande sur la chevelure de sa cousine. En ce moment, Clara parut, et il n'y eut plus d'hésitation possible. En un clin d'œil, elle avait pris la place de sa sœur : les feuilles brillantes et les fruits rouges entourèrent bientôt comme un diadème le front de Fleurange, qui riait et ne résistait plus que faiblement, tandis que la glace renvoyait l'image des

trois jeunes filles, formant ensemble le plus gracieux tableau que pût rêver un peintre.

— Allons ! dit Clara, vous voilà belles toutes les deux : l'une comme le jour, l'autre comme la nuit, et moi ? continua-t-elle, en rajustant ses longues boucles dans lesquelles étaient aussi entremêlées les feuilles de houx ; voyons, un peu, à quoi je ressemble, moi ?

— A une fleur, à une étoile, ma Clara, à tout ce qu'il y a de meilleur à regarder dans le jour et dans la nuit, dit Fleurange avec tendresse. Elle préférerait l'aînée des deux sœurs, mais elle trouvait à l'autre une grâce irrésistible, et elle ne pouvait s'empêcher de la caresser des yeux et de la voix, comme si elle eût encore été une enfant.

— Voilà qui est gracieux, poétique et bien trouvé ! Je vous remercie, ma cousine Gabrielle, et je vais demander tout à l'heure à notre poète de deviner quelle est ma ressemblance ; nous verrons s'il la trouvera comme vous.

— Si notre poète est distrait, il faudra poser la question à un autre qui ne le sera certainement pas, dit Hilda.

Clara rougit. — Allons ! allons ! dit-elle, ne parlons plus de moi et descendons. Voilà Frida qui vient nous chercher, tout le monde est réuni sans doute.

Et prenant sa petite sœur par la main, elle s'enfuit avec elle en courant, s'appuyant à peine sur la massive balustrade de l'escalier pour sauter les marches sans les compter.

— Vous ne m'avez pas dit qu'il y avait du monde, dit Fleurange.

— Notre monde à nous, Gabrielle, notre famille et nos amis ; depuis que mon oncle Heinrich est veuf, il vient, ainsi que son fils, faire avec nous son repas de Noël. Autrefois, c'était chez lui que se réunissait la famille. Vous allez donc faire connaissance avec lui et avec notre beau cousin Félix. Les autres sont nos amis et seront bientôt les vôtres...

Hilda s'arrêta un instant...

Vous savez, sans doute, poursuivit-elle enfin, que Hansfelt est un ami et un camarade d'enfance de mon père ?

— Hansfelt ? s'écria Fleurange ; quoi ! Karl Hansfelt, le grand poète ?

Nous avons déjà dit que Fleurange savait bien la langue de sa mère ; les poésies de celui qu'elle venait de nommer étaient assez célèbres à cette époque pour qu'elle les connût et qu'elle en eût même appris plus d'une par cœur.

— Et il est votre ami ? et je vais le voir ?

— Oui, répondit Hilda, vous le verrez souvent ; puis, ajouta-t-elle, comme pressée de changer de conversation, vous allez voir aussi un jeune artiste qui commence à faire beaucoup parler de lui. Il se nomme Julian Steinberg, et c'est un des élèves favoris d'Overbeck ; celui-là, c'est notre Clara qui vous le présentera.

Un sourire significatif accompagnait ces derniers mots, et Fleurange, ainsi mise au courant de tout, ou à peu près, descendit avec sa cousine dans le grand salon, situé, ainsi que la salle à manger, au rez-de-chaussée.

La pièce que l'on désignait ainsi était plus habituellement nommée la galerie, tant à cause de sa forme, que du grand nombre de tableaux dont les murailles de bois de chêne étaient couvertes. Toutes les écoles s'y trouvaient rassemblées, sans y être toutefois confondues, car l'œil le moins attentif pouvait observer à l'une de ses extrémités les tableaux qui appartenaient à l'école flamande de van Eyk et de Hemling ; puis, entre les lourdes draperies suspendues aux portes et aux fenêtres, d'un côté, de belles copies et plusieurs originaux de grands maîtres italiens ; de l'autre, quelques tableaux espagnols. Enfin, le dernier panneau était réservé à cette école moderne,

naissante à cette époque en Allemagne, dont le professeur Ludwig Dornthal était le plus intelligent appréciateur et le patron le plus ardent. Il avait été le premier à seconder et à encourager ceux qui, alors au début de leur carrière, devaient plus tard porter des noms célèbres, et sa maison était le rendez-vous de ces jeunes artistes qui, suivant l'allégorie admirable conçue et exécutée plus tard par leur maître, cherchaient l'art dans le reflet d'un idéal céleste, et non point dans la servile reproduction des images de la terre ¹.

La maison qu'habitait M. Ludwig Dornthal n'existe sans doute plus aujourd'hui, les embellissements modernes faisant peu à peu disparaître de toutes les villes ces vieilles demeures auxquelles le temps donne un aspect trop différent de celui qu'appellent et exigent les yeux d'une génération nouvelle. A l'époque même où débute ce récit, c'est-à-dire en 1823, elle commençait déjà à être remarquée au point qu'elle était nommée par excellence *la vieille maison*, et qu'on ne la désignait pas autrement dans la ville.

Mais comme elle était spacieuse et commode

¹ Voyez le tableau d'Overbeck, à la galerie de Francfort.

comme sa situation écartée et paisible, et son grand jardin, sur lequel donnaient d'un côté toutes les fenêtres, la rendaient très-appropriée aux habitudes studieuses du professeur; qu'en outre, la couleur pittoresque que lui avait donnée le temps était fort de son goût, et avant tout, comme c'était là que Ludwig Dornthal avait amené sa femme aux premiers jours de son union, et que ses enfants étaient nés, il n'aurait voulu pour rien au monde la quitter, et sur ce point tous étaient d'accord. La *vieille maison* était chère à ceux qui l'habitaient, aussi bien qu'à tous ceux qui la fréquentaient, et chacun, comme Fleurange, disait plus ou moins cette parole qui sera répétée toujours en vain sur cette terre, lorsque, pour un instant, toutes nos facultés se trouvent dans un heureux équilibre : « Il fait bon être ici, plantons-y notre tente et restons-y. »

Cette impression, on le devine, ne tenait pas uniquement à l'aspect extérieur de la *vieille maison*; l'harmonie y régnait entre les personnes et les choses, et, avec de différents résultats, le même effet se produit presque partout. Les objets inanimés semblent recevoir et communiquer quelque chose de la vie qui s'agite autour d'eux, et ce

langage muet fait parfois à ceux qui y sont attentifs, de véritables révélations.

Lorsque Fleurange entra dans le salon, elle s'aperçut que son oncle Ludwig l'attendait avec une certaine impatience, car, dès qu'elle parut, il s'approcha d'elle, et la prenant par la main, il la conduisit à l'autre bout de la chambre, où se tenait un personnage dont les traits avaient quelques rapports avec les siens, mais dont l'expression était tellement différente, que cette ressemblance du premier moment s'effaçait de plus en plus à mesure que l'on connaissait mieux les deux frères.

M. Heinrich Dornthal, car c'était lui, passait aux yeux de bien des gens pour un homme beaucoup plus important que le professeur, et qui faisait beaucoup plus d'honneur à la famille : il était lui-même de cet avis, et son frère acceptait sans résistance cette position secondaire. Ludwig reconnaissait avec admiration chez son frère la science (pour lui occulte) de transformer une somme en une autre d'une triple valeur, en moins de temps qu'il ne lui en fallait, à lui, pour écrire un chapitre, et avec une précision dans la science des chiffres, supérieure à celle que le professeur osait s'attribuer dans la science des

dates ; il en concluait volontiers que le grand homme de la famille, c'était bien le banquier. En retour, le banquier ne faisait aucune réflexion à son propre préjudice sur l'éclat que les travaux du professeur jetaient sur leur nom, aussi n'avait-il par ce motif aucun doute sur leur valeur respective. Il en est toujours ainsi. Les gens voués aux occupations matérielles dédaignent ceux qui s'occupent exclusivement des choses intellectuelles, tandis que ces derniers estiment chez les autres les facultés qu'ils ne possèdent point eux-mêmes. Cela tient sans doute à ce que les premiers sont assez ignorants pour croire qu'ils n'ignorent rien, tandis que les autres sont assez savants pour savoir quelles sont les choses qu'ils ignorent. Il régnait toutefois entre les deux frères un attachement sincère et solide, et, malgré la diversité de leur nature, l'esprit de famille était puissant chez l'un comme chez l'autre. Aussi, lorsque le professeur présenta Fleurange à son frère, en lui disant :
— Voilà la fille de notre sœur Marguerite. Elle est deux fois ta nièce, maintenant, puisque je l'ai adoptée pour fille...

Le banquier s'inclina et embrassa cordialement la jeune fille, mais il ne put cependant s'empêcher de dire

— Une fille de plus, quand on en a déjà trois, c'est beaucoup, mon frère.

Cette froide et disgracieuse remarque déconcerta Fleurange et lui causa une pénible sensation d'embarras, dont elle n'était pas encore remise, lorsqu'un jeune homme, d'une assez belle figure, s'approcha d'elle et lui offrit son bras.

Fleurange le regarda d'un air étonné. Elle n'avait jamais été à un grand dîner, et ne savait rien à cet égard des usages qui sont de tous les pays. Elle recula d'un pas, et, ouvrant ses grands yeux, elle dit :

— Monsieur, qui êtes-vous, et où voulez-vous me mener ?

À cette demande et à ce mouvement, il y eut autour d'elle un accès de gaieté générale, auquel elle vit que son bon oncle Ludwig lui-même prenait part ; alors, avec cette simplicité, qui était son grand charme, elle se mit à rire elle-même, avec tant de naturel, que celui qui avait causé sans le vouloir, cette petite scène, s'écria à demi-voix : « Voilà en vérité la gaucherie la plus gracieuse qu'on ait jamais rencontrée ; » puis, s'inclinant devant elle avec une gravité narquoise et d'un air à la fois galant et railleur, il lui dit :

— Mademoiselle, je me nomme Félix Dornthal,

j'ai l'honneur d'être votre cousin, et je vous offre mon bras pour vous conduire à la salle à manger ; mais je reconnais que, d'abord, il eût été convenable de nous faire faire connaissance ensemble.

Fleurange, rougissant et souriant, accepta le bras qui lui était offert, et une fois placée à table, près de ce nouveau cousin, et l'embarras de ce petit incident dissipé, elle regarda autour d'elle et commença à jouir de sa nouvelle position.

Était-ce bien elle, elle qui, naguère, s'était trouvée si isolée ! elle qui avait vu en face, et de si près, la misère et l'abandon ! était-ce bien elle qui, en ce moment, se trouvait au milieu d'une nombreuse famille, en faisait partie, se sentait aimée de tous, et les aimait tous elle-même, — oui, tous, hormis le cousin assis près d'elle, qui lui inspirait un involontaire embarras ; cependant, il venait de lui dire quelques mots en italien, prononcés avec un accent si pur, qu'elle en avait éprouvé une vive sensation de surprise et de joie, car l'Italie était sa terre natale, presque sa patrie, quittée peu de mois auparavant pour la première fois. Toutefois, les paroles de Félix étaient un compliment auquel elle ne sut que répondre, et lorsqu'elle leva les yeux vers lui, elle rencontra un

regard qui la déconcerta davantage encore. Elle répliqua donc à peine quelques mots, puis elle reprit en silence son examen des convives, en commençant par son oncle Ludwig. Quant à lui, elle pensait n'avoir jamais vu de figure plus noble et plus douce que la sienne; impossible de n'être pas frappé du grand contraste qui existait à cet égard entre lui et sa femme, et qui avait dû être beaucoup plus frappant encore, dans leur jeunesse, qu'aujourd'hui. Tandis que cette réflexion s'offrait à son esprit, elle rencontra le regard de sa tante, qui la fixa un instant, et sourit. Ce regard et ce sourire semblaient lui répondre et donner à peu près la clef du mystère, car ils révélaient les dons qui forment l'indestructible lien de la vraie sympathie; à ces dons-là la beauté n'ajoute rien, ou du moins elle n'ajoute qu'une parure inutile pour le cœur, et que les yeux mêmes cessent bientôt de chercher, car ceux qui savent aimer une âme, aiment bientôt les traits quels qu'ils soient, dont elle est revêtue.

De tous les enfants, le seul qui n'eût point hérité de la beauté des Dornthal, c'était Clément. Plus qu'aucun de ses frères et sœurs, il ressemblait à sa mère, il avait la même laideur et le même sourire; toutefois comme il était grand, élancé, actif et robuste, sa tournure, sans être élégante, n'était pas

dénuée de grâce; puis, lorsque son épaisse chevelure était relevée, on pouvait observer que la forme de son front donnait à sa figure un caractère remarquable et que son regard était comme par éclairs, expressif, décidé, intelligent. L'on s'étonnait après cela de trouver le jeune Dornthal en apparence si nul; d'autant plus que son aptitude pour les arts et les sciences était grande, et que, parmi les étudiants, il était classé au premier rang. Mais parler semblait lui coûter un effort, et une fois dans le salon il se taisait si absolument, qu'on avait pris l'habitude de ne jamais lui adresser la parole. Il n'en était pas de même hors de là. Son père avait peine à dissimuler pour son fils aîné une secrète préférence ainsi qu'un tendre orgueil, qui se lisait malgré lui dans son regard en toute occasion. Sa mère avait, en Clément, une confiance presque étrange vu son âge, et semblait parfois plus disposée à le consulter qu'à le guider. Quant à ses frères et sœurs, ils l'idolâtraient et s'adressaient à lui en toutes circonstances; il avait un remède à tout, un moyen pour tout, et rien ne lassait sa patience. Malgré cela, nous l'avons dit, il pouvait passer à peu près inaperçu. On s'explique donc que Fleurange en continuant son inspection, s'arrêtât peu à considérer son cousin, et que

toute son attention au contraire se portât sur un personnage placé près de lui et dont la figure était singulièrement remarquable.

C'était un homme d'environ cinquante ans, peut-être davantage, car son front chauve, sa barbe grisonnante, son visage pâle et maladif, indiquaient qu'il n'était plus jeune. Mais quelque chose d'indéfinissable obligeait à le regarder et à demander son nom, et ce nom semblait si bien convenir à ce visage, qu'il n'était pas rare qu'en l'apprenant on s'écriât : « C'est bien ainsi que je me le figurais. » Telle fut, en effet, l'exclamation de Fleurange, lorsqu'en réponse à sa question, son cousin Félix Dornthal lui eut nommé Hansfelt.

— Karl Hansfelt ! répéta-t-elle pour la seconde fois, c'est lui ! quoi ! c'est lui !

— Oui ! ma belle cousine, lui-même, répondit Félix d'un ton railleur ; en vérité, je dois m'estimer heureux d'avoir enfin trouvé un sujet de conversation qui pût vous intéresser, mais je ne croyais pas en avoir l'obligation au vieux Hansfelt !

— N'est-il pas naturel, cependant, que l'on voie avec intérêt un homme célèbre, et aussi justement célèbre que celui-là ? dit-elle, en le-

ant encore une fois les yeux sur son cousin. Mais elle les baissa aussitôt, car le regard attaché sur elle lui sembla le plus déplaisant qu'elle eût rencontré; ce regard exprimait, à la fois, une insolente admiration et la plus complète absence de bienveillance. Elle voulut, toutefois, continuer la conversation et dit timidement :

— On ne peut nier qu'il ne soit un poète dont le nom est dans toutes les bouches et les œuvres dans toutes les mémoires.

— Quant à moi, répondit Félix Dornthal, je n'aime pas les rimeurs, celui-ci, en particulier, me déplaît, et son prochain départ ne m'afflige nullement.

— Il va partir? dit Fleurange.

— Oui. Il paraît qu'on lui offre à la cour de *** une place, je ne sais trop laquelle, mais qui lui permettra de satisfaire amplement son goût pour les bouquins, et en même temps, chose nullement à dédaigner, même pour un poète, le mettra dans une très-grande aisance; il s'est laissé faire une douce violence, et, d'ici à peu, l'honneur de le posséder dans nos murs nous sera ravi, et ravi pour toujours à ce qu'il paraît; car le bon prince qui nous l'enlève tient à ce qu'il ne quitte plus sa résidence.

Fleurange ne répliqua pas, ses yeux venaient de tomber sur sa cousine Hilda, placée assez près pour pouvoir entendre la conversation, sans l'être assez pour pouvoir y prendre part. Elle la vit se pencher subitement pour ramasser une fleur qui venait de tomber de sa main, et lorsqu'elle se releva, une vive rougeur colorait son visage; ceci était naturel, vu le mouvement qu'elle venait de faire, mais ce qui l'était moins, c'était la pâleur qui y succédait peu à peu, et le tremblement de sa main lorsqu'elle essaya de porter à ses lèvres un verre d'eau.

Fleurange l'observait avec une vague inquiétude, lorsque son attention fut tout d'un coup distraite par une question que son oncle Ludwig, adressait à un jeune homme placé près de Clara. Cette question amena une réponse qui ôta, pour le moment, à Fleurange toute faculté de penser à autre chose.

— Steinberg, venait de dire le professeur, regardez ma nièce, et dites-moi si vous vous souvenez de la ressemblance dont on nous a parlé.

Le jeune artiste leva les yeux et regarda Fleurange avec une attention qui jusqu'alors avait été exclusivement absorbée par sa jeune voisine.

Tout d'un coup il s'écria : « Oui, certes, je m'en

souviens ! et je vois que le comte Georges avait raison ! voilà en vérité, devant nous, *Cordélia* elle-même ! »

Tous les yeux se tournèrent vers Fleurange, et ce fut à son tour de rougir.

Mais pourquoi avait-elle aussi tressailli de la tête aux pieds ? Quel était le mélange d'impressions, poignantes et douces, qui s'étaient réveillées tout d'un coup à ce nom de *Cordélia* ?... Il était, sans doute, naturel qu'elle ne pût entendre nommer avec indifférence le dernier ouvrage de son père, ce tableau auquel se rattachaient tant de pénibles souvenirs. D'autre part, c'était ce même tableau qui avait remis son oncle sur ses traces, et appréciant aujourd'hui, mieux qu'auparavant, l'étendue de ce bonheur, il était naturel peut-être que le nom de son bienfaiteur inconnu, subitement prononcé devant elle, lui inspirât cette vive et inexprimable émotion, mais était-ce là tout ?

Quoi qu'il en soit, elle demeura le reste de la soirée troublée et absorbée par la même pensée. Elle ne s'était donc pas trompée : c'était bien l'étranger qu'elle avait vu dans l'atelier, qui était possesseur du tableau, puisque non-seulement il savait qu'elle avait servi de modèle à son père, mais qu'il disait que l'image était ressemblante. — et il

s'appelait le comte Georges ! Le comte ? c'était donc un homme d'un haut rang ? Quel était son autre nom ? quel était son pays ? avait-il quitté cette ville ?

Ces questions, Fleurange aurait voulu les faire, mais un invincible embarras les arrêtait sur ses lèvres, et la soirée s'acheva sans qu'elle eût pu ramener la conversation sur ce sujet. Elle garda, de cette curiosité réveillée et imparfaitement satisfaite, une sorte de malaise qu'elle se reprocha comme un tort et une ingratitude, lorsque avant de s'endormir, elle se rappela tout ce qui avait marqué à jamais pour elle ce jour où, pour la première fois, elle avait célébré au milieu des siens, la grande et mémorable fête de Noël.

VI

Deux mois s'étaient écoulés depuis son arrivée, et Fleurange avait presque oublié la parole que lui avait dite la femme du commis, ainsi que les fausses conclusions qu'elle en avait tirées. Mais ce

souvenir lui revint un matin, où, selon leur habitude, les habitants de la vieille maison se trouvaient tous réunis dans une bibliothèque attenante à la galerie et donnant sur le jardin. Cette pièce servait de cabinet d'étude au professeur, et elle était assez vaste pour permettre que, tout en s'y trouvant en grand nombre, chacun pût s'y livrer à une occupation différente.

Fleurange donnait une leçon d'écriture à la petite Frida, lorsque, levant les yeux, elle fut frappée de l'aspect que présentait la bibliothèque.

Le professeur était assis à son bureau. Il venait de terminer un travail que sa femme relisait, et il était facile de voir que le savant et l'écrivain, les yeux fixés sur elle, attendait avec une grande anxiété le jugement de celle qu'il consultait ainsi.

Tandis que ceci avait lieu à l'une des extrémités de la chambre, à l'autre, Clément, debout près d'un tableau, donnait à son frère une leçon de mathématiques. L'attention de l'enfant était souvent distraite, mais la patience du jeune professeur ne se lassait pas, il répétait ses démonstrations avec clarté, sans élever la voix, et parvenait à se faire comprendre et obéir. Le seul mouvement qui indiquât chez Clément un peu d'impatience était

celui par lequel il rejetait de temps en temps ses cheveux en arrière. Ce geste, qui lui était du reste assez habituel, découvrait en entier son front, et Fleurange fut un instant frappée de l'expression de sa physionomie, ainsi que du son agréable de sa voix ; mais c'était ce qui se passait près de la grande table ronde, placée au milieu de la chambre, qui attirait surtout son attention et son regard.

Près de cette table (sur laquelle étaient amoncelés des livres, des cartes, des portefeuilles de toutes sortes), se trouvait Karl Hansfelt, et non loin de lui Hilda, debout devant un haut pupitre sur lequel était un volume in-folio ; son coude posé sur le livre et sa belle tête appuyée sur sa main, elle écoutait les vers que lisait Hansfelt à haute voix, et elle les répétait après lui, mais il les lisait en grec et elle les répétait en allemand.

Fleurange les considéra avec surprise pendant quelques instants, puis elle n'y tint plus et elle s'écria :

— En vérité, Hilda ! on avait eu raison de me dire que vous étiez tous savants ! mais vous dépassez les autres ! Eh quoi ? vous savez le grec à ce point d'improviser ainsi une traduction, et si je ne me trompe, une traduction en vers !...

Hilda se mit à rire, puis elle dit en rougissant :

— Je n'improvise pas, je répète des vers que je sais par cœur.

— Et quand ces vers passent par votre bouche, Hilda, dit Hansfelt, l'auteur de cette traduction se fait d'étranges illusions.... Il sera bientôt moins content de lui-même,— continua-t-il tristement, en fermant son livre et le jetant sur la table d'un air découragé — il est vraiment dommage que vous soyez ce que vous êtes, Hilda.

Hilda le regarda avec étonnement.

— Ce que je suis ? dit-elle d'un air interdit.

— Oui, une jeune et belle fille, au lieu d'être un écolier qui aurait pu s'attacher à mes pas et me suivre partout, comme furent suivis jadis en tous lieux, par leurs disciples, quelques-uns des maîtres du moyen âge.

Hilda ne répondit rien, elle était maintenant placée devant le pupitre, son front dans les deux mains, son visage caché ; elle semblait lire.

— Ou bien si..., poursuivit Hansfelt, mais il s'arrêta brusquement et n'acheva pas la phrase commencée.

Bientôt après il se leva. Le professeur et sa femme quittaient la chambre ; il sortit avec eux.

Pendant ce temps, la leçon de mathématiques s'était achevée, à la satisfaction mutuelle du maître et de l'élève, et Fritz allait maintenant recevoir une autre leçon, beaucoup plus conforme à son goût, en montant à côté de son frère sur le siège d'une petite carriole qui les attendait à la porte. Mais, avant de partir, ils reparurent un instant pour appeler Frida, dont Fleurange ne pouvait plus fixer l'attention. Elle embrassa avec joie l'enfant en lui donnant son vol, et les deux jeunes filles demeurèrent seules ensemble. Hilda était toujours dans la même attitude.

Fleurange s'approcha d'elle doucement. Elle passa son bras autour de la taille de sa cousine, et prenant l'une de ses mains dans la sienne, elle lui découvrit le visage; de grosses larmes tombaient des yeux baissés d'Hilda sur la page de l'in-folio ouvert devant elle.

— Hilda!

Hilda dégagea sa main de celle de Fleurange, et, sans changer de place, appuya sa tête sur le pupitre et continua à pleurer, après avoir jeté autour d'elle un regard qui semblait dire : — Il n'y a plus que toi, je n'ai pas à me contraindre.

Le silence dura encore quelques instants; puis Fleurange reprit presque à voix basse :

— Hilda ! ne veux-tu pas me parler franchement ?

Hilda essuya ses yeux et tourna vers elle, sans parler, son regard limpide.

— Ne veux-tu rien me dire ?

— Qu'ai-je à te dire ? Je suis sûre que tu m'as devinée, et tu n'es pas la seule. Ma mère sait comme toi ce que je ne lui ai pas dit, peut-être aussi mon père... Mais tous deux me blâment, je le vois, et voilà pourquoi je pleure ; ce qu'ils condamnent doit être condamnable. Je veux donc n'y plus penser, — je veux me guérir et je ne le puis.

Fleurange resta longtemps sans répondre.

— Et lui ? dit-elle enfin.

— Lui ? Tu viens de l'entendre, il ne m'a pas devinée, lui. Et elle recommença à pleurer.

— Tu crois qu'il ne t'aime pas ?

— Il m'aime comme une enfant qu'il a vue naître, voilà tout.

Fleurange devint pensive ; après un silence, elle se dit :

— Aimer qui ne vous aime pas, cela me semble étrange, plus étrange encore que d'aimer sans aucune conformité d'âge.

Hilda répondit simplement (et cette simplicité

contrastait avec l'exaltation de ses paroles) :

— Je ne sais pas si c'est étrange, je ne sais plus quel est son âge et le mien ; je sais seulement que je voudrais avoir le droit de n'aimer que lui et la certitude de ne jamais le quitter.

— Depuis quand cette pensée est-elle entrée dans ton esprit et dans ton cœur ?

— Je ne sais, il me semble qu'elle y a toujours été, du moins je ne me souviens pas du temps où elle n'y était pas. Dans mon enfance, je n'avais pas de plus grande récompense qu'une louange de lui, pas de plus grand plaisir que son arrivée, pas de plus grand chagrin que son départ. Souvent, quand les autres étaient dans le jardin à courir ou à jouer ensemble, moi je restais là, dans ce coin, près de la fenêtre, et je l'écoutais causer avec mon père, et maintenant, Gabrielle, maintenant, il va partir, et je ne le reverrai plus !...

Les larmes d'Hilda recommencèrent à couler, sans qu'elle cherchât à les arrêter.

— Son départ est retardé, n'est-ce pas ?

— Oui, il ne veut partir qu'après le mariage de Clara... Mais le lendemain de ce jour...

La conversation fut interrompue par l'entrée de celle qu'elle venait de nommer. Clara parut, accompagnée de Julian, ils étaient fiancés depuis

quinze jours. La gaieté et le bonheur, empreints sur leurs visages, répandaient autour d'eux une influence irrésistible. Hilda essuya vivement ses yeux, et, en embrassant le charmant visage de sa sœur, elle ne pensa plus qu'à sa joie et oublia pour quelque temps la lourde peine de son jeune cœur.

VII

A l'âge de Fleurange, le cœur bat toujours un peu lorsque, pour la première fois, il se trouve en présence de ce sentiment inconnu devant lequel pâlisent en un moment tous ceux qui avaient suffi jusque-là, de ce sentiment qui, par de mystérieuses promesses d'avenir, rend si vite ceux qui les écoutent indifférents ou ingrats pour les plus doux bonheurs du passé. Elle observait donc ses deux cousines avec une sorte d'intérêt ému, mais ce n'était point l'expansion naïve de Clara, ce n'était point le vil et tendre attachement que Julian témoignait pour elle sans détour, c'était surtout la passion silencieuse, et en apparence inexplicable d'Hilda, qui

causait à Fleurange un intérêt étrange et comme un bizarre sentiment d'envie.

— Oh ! oui, pensait-elle souvent, je comprends que le respect, l'admiration, l'enthousiasme, puissent produire un grand amour, je conçois que l'on aime à se courber devant un être supérieur à soi... Que cette supériorité soit celle du génie, ou de la vertu, ou du courage, ou même du malheur, il me semble qu'il doit être doux de s'incliner en aimant.

Fleurange laissait un jour errer ainsi ses pensées à leur gré : appuyée sur son balcon, et écoutant chanter les rossignols, elle suivait des yeux ses deux cousines qui se promenaient ensemble dans le jardin. Le printemps était venu. On était à la veille du mariage de Clara et du départ de Hansfelt, et ces deux événements préoccupaient diversement tous les habitants de la vieille maison. Fleurange aussi rêvait à sa fenêtre, mais non pas tristement. Malgré les pensées qui, semblables à des apparitions qu'elle ne pouvait saisir, traversaient parfois vaguement son esprit, elle se sentait très-heureuse : l'air du printemps caressait son visage, et le soleil éclairait gaiement les vieux meubles de sa chambre. Elle regardait autour d'elle avec complaisance et se laissait bercer par

un doux et pénétrant sentiment de bien-être. Tout d'un coup, sans aucun motif, sans que rien eût amené cette nouvelle impression, une pensée vive et poignante remplaça toutes ces riantes pensées : « Si j'avais à quitter sans retour ce lieu-ci, comme j'ai quitté tous les autres?... » se dit-elle à demi-voix, avec une soudaine angoisse; pendant quelques instants elle ne put la maîtriser. Elle mit la main sur ses yeux et chercha à se débarrasser de l'espèce de cauchemar qui venait de la saisir. Elle était encore dans cette attitude lorsqu'elle entendit sous son balcon une voix dont le son lui déplaisait plus que toute autre :

— Si j'étais poète, disait cette voix, ou si seulement je savais des vers, ce serait le cas de citer Shakespeare : *Oh ! que ne suis-je le gant qui couvre cette main !* et le reste. Souffle-moi donc Clément ! je sais fort bien l'italien, mais fort mal l'anglais.

Ces mots s'adressaient à elle, et c'était son cousin Félix Dornthal qui lui parlait. Il était là dans le jardin, arrêté sous son balcon avec Clément. Celui-ci avait la tête baissée, mais Félix la regardait selon son habitude avec cette admiration qu'il avait affichée pour elle dès le premier jour, et qui avait été le seul ennui et le seul dé-

plaisir qu'elle eût connu sous le toit de son oncle. Du reste, elle voyait rarement Félix. Le cercle qui se réunissait deux ou trois fois par mois dans le salon du professeur était peu du goût de son neveu, et si, depuis l'arrivée de Fleurange, il y venait plus souvent, il n'avait pas eu cependant de fréquentes occasions de lui parler, car elle les évitait avec un soin proportionné à l'aversion croissante qu'elle ressentait pour lui. Félix avait cependant tout l'agrément que peuvent donner une belle figure et l'habitude du monde, avec assez de connaissances sur plusieurs sujets pour avoir l'air instruit, et assez d'assurance et de sang-froid pour savoir amener dans la conversation l'occasion d'y briller. Il pouvait plaire, il était assez disposé n'en pas douter et même à croire la chose facile toutefois, il se donnait la peine de faire ce qu'on nomme *des frais*, pour y parvenir. Il pouvait donc sembler surprenant qu'il inspirât à ce point de l'antipathie, précisément lorsque, pour la première fois, il s'efforçait sérieusement de produire une impression contraire.

La sympathie et l'antipathie sont en partie irréflechies et involontaires, et quelquefois elles sont tout à fait inexplicables. L'une et l'autre naissent sans que l'on sache comment, et plus tard, par-

fois, se transforment et se modifient, au point de faire oublier le premier mouvement qu'elles ont soulevé. Peut-être ne serait-il pas impossible de prouver cependant que les cœurs droits se trompent ainsi plus rarement que les autres.

Quoi qu'il en soit, et indépendamment de cette répulsion instinctive, celle de Fleurange tenait, entre autres raisons fondées, au persiflage incessant qui était l'un des traits caractéristiques de Félix, et qui semblait flétrir autour de lui toutes les pensées qui naissaient du bon cœur ou du bon esprit des autres. Le bien semblait ne pas exister pour lui, et pendant que l'on causait avec lui on cessait presque d'y croire soi-même. Il n'avait pas su discerner non plus que Fleurange était l'une de celles que l'on peut blesser par un compliment comme par une injure, et il avait fallu plus d'un éclair de ses grands yeux pour le lui faire comprendre. Enfin, lorsqu'il cessait tout d'un coup de parler, son silence était inquiétant, on se demandait ce qui pouvait causer cette soudaine préoccupation, et quels étaient les sombres soucis qui pesaient sur lui. Quelques-uns hochaient la tête et insinuaient que le fils unique de M. Heinrich Dornthal aurait dû se livrer avec plus de réserve à sa passion pour le jeu, et parfois le jeune homme avait

reçu de son père quelques remontrances à ce sujet. Mais, comme à côté de ses travers et de ses vices, Félix avait pour les affaires commerciales une capacité remarquable, le banquier était pour lui d'une aveugle condescendance, et il disait souvent : « qu'étant parfaitement satisfait et sûr de son fils pour les choses *importantes* (il entendait par là celles qui appartenaient à ses aptitudes financières), il était peu inquiet du reste, et attendait patiemment l'époque où un mariage de son choix le ramènerait à une vie plus régulière. »

Il faut ajouter que, depuis quelques mois, sans qu'il voulût en convenir, la santé du chef de la maison Dornthal s'était gravement altérée. Le plus grand nombre des affaires traitées par lui, jadis, l'étaient maintenant par son fils, et sa confiance ou sa faiblesse à cet égard avaient atteint un degré ignoré de tous, hormis de celui-ci qui en était l'objet. Le banquier éprouvait bien parfois à ce sujet quelques inquiétudes, causées par un retour de son ancienne prudence ; mais Félix, en une seule conversation, savait le rassurer, et il n'en demeurait qu'un désir de plus en plus vif de voir son fils marié et ramené à une vie plus conforme au sérieux des affaires qu'il menait si habilement, mais dont il fallait seulement que rien ne vint le

distraire. Il aurait désiré qu'il songeât à l'une de ses deux cousines, mais Félix ne les trouvait point à son gré et répétait souvent que ce ne serait certainement point dans les murs de la vieille maison qu'il irait chercher celle à laquelle il sacrifierait son indépendance. Toutefois, lorsque Fleurange y parut, il changea tout d'un coup d'attitude et de langage, et son admiration fort peu dissimulée avait maintenant dirigé vers elle les espérances matrimoniales du banquier.

Quant au professeur et à sa femme, ils ne partageaient point les illusions paternelles de celui-ci. Ils auraient vu avec grande répugnance l'une de leurs filles confier son sort à Félix, et remarquaient avec plaisir que Fleurange ne semblait point disposée à accueillir ses hommages. Mais ils observaient tout cela en silence; la coutume des parents, en Allemagne, étant, sur le grand sujet du mariage, de chercher plutôt à suivre qu'à diriger l'inclination et la volonté de leurs enfants.

Nous avons laissé Félix sous le balcon de sa cousine; il tenait sa cravache à la main :

— Mettons de côté la poésie, qui n'est pas mon fait, dit-il bientôt, et daignez, ma belle cousine, écouter la prière que je vais vous adresser en humble prose.

Fleurange, appuyée sur le balcon, répondit :

— J'écoute.

— Voyez quelle belle journée de printemps ! J'ai là mon cheval : ne voulez-vous pas faire seller le vôtre, et me permettre de vous accompagner à la promenade ?

Fleurange se redressa d'un air surpris, et secoua la tête sans répondre.

— Non ? dit Félix.

— Non, certainement non. D'où peut vous venir cette pensée ? et quels droits vous trouvez-vous pour être mon mentor ?

— Votre mentor ! répéta Félix en fronçant le sourcil. Je suis votre cousin, voilà tout. Clément a l'honneur de vous accompagner ainsi fort souvent et je me crois absolument les mêmes droits que lui.

— Vous vous trompez, dit Fleurange tranquillement ; Clément est mon frère, et vous ne l'êtes pas.

Le sourire habituel de Félix, un sourire à la fois insolent et malveillant, effleura ses lèvres.

— Assurément non, dit-il, c'est là un titre que je n'ambitionne nullement et auquel je suis loin de prétendre près de vous.

Fleurange rougit et ne répliqua pas, et pres-

que aussitôt, sur un signe de ses cousines, elle quitta le balcon et descendit dans le jardin pour les rejoindre.

Clément était resté immobile, pendant le dialogue précédent, la tête baissée, faisant des cercles sur le sable avec une badine qu'il tenait à la main.

— Son frère! répéta Félix d'un ton railleur, dès que Fleurange eut disparu. — Allons! ce n'est pas le cas de me fâcher. Elle te traite en enfant, cela est tout simple. C'est à toi à te plaindre, si cela ne te convient pas.

— Cela me convient, au contraire, dit Clément, d'un ton décidé. J'accepte le titre qu'elle me donne, et je saurai bien, dans l'occasion, remplir les devoirs qu'il m'impose et en revendiquer les droits.

— Des droits? lesquels?

— Mais, ne fût-ce que celui de la protéger! Tu vois que, tout enfant que je suis, elle me l'a déjà accordé. C'en est un que je ne céderai jamais et que j'exercerais contre toi-même, Félix, très-volontiers, s'il le fallait.

— Sur quelle herbe avons-nous donc marché aujourd'hui, mon bel écolier? Vous n'en dites pas si long d'ordinaire : En vérité, si vous aviez quel-

ques années de plus, je penserais que les grands yeux gris de cette belle dédaigneuse vous ont fasciné à votre tour.

Le regard de Clément ne se détourna point; il ne rougit ni ne se troubla.

— Félix, dit-il, je n'ai que dix-neuf ans, il est vrai, et tu en as près de dix de plus, mais j'ai sur toi un avantage qui n'appartient pas d'ordinaire au plus jeune: tu ne me connais pas. Et moi, dit-il, en le regardant en face, moi, tu le sais, je te connais bien.

A ce mot, le regard de Félix devint sombre, il se mordit les lèvres, et il allait répondre peut-être avec emportement, lorsque les trois jeunes filles parurent au bout de l'allée. Félix, à leur vue, tourna le dos brusquement, et sautant sur son cheval, il disparut au grand galop, en saluant légèrement de la main Julian Steinberg, qu'il rencontra à la grille du jardin.

Fleurange et ses deux cousines s'avancèrent ensemble au-devant du fiancé de Clara.

— J'arrive bien tard, dit Julian à Clara, et vous croirez sans peine que ce n'est pas ma faute. Mais j'ai été retenu par une rencontre imprévue. Le comte Georges est ici....

— Le comte Georges de Walden! dit Clément,

le même qui vint visiter la galerie, il y a à peu près un an ?

— Lui-même, dit Julian, et qui nous fit voir cette belle Cordélia qui vous ressemble tant, mademoiselle, ajouta-t-il, en s'adressant à Fleurange.

— Ce qui nous a valu la bonne chance de la retrouver, dit Hilda.

— Mais, dit Clara, puisqu'il t'a vue, Gabrielle, tu dois le connaître ?

Fleurange, étrangement surprise, émue et troublée, répondit cependant d'une voix assez calme :

— Je ne savais pas, avant de venir ici, qu'il fût l'acquéreur de ce tableau.

— Mais, persista Clara, tu l'as vu pourtant ?

— Oui, une fois, sans lui parler.

— Tu dois t'en souvenir en ce cas, car Julian prétend que sa figure est la plus remarquable qu'il ait jamais rencontrée.

— Oui, non-seulement ses traits sont beaux, dit Julian; mais il y a dans sa physionomie, dans toute sa personne quelque chose de... de...

— De frappant et de noble, dit Clément; oui cela est vrai.

— Assurément, répondit Julian, mais il y a plus que cela, il y a en lui quelque chose d'extraor-

dinaire, que sais-je ?... d'héroïque... oui; voilà le mot, il a l'air d'un héros.

— De roman? dit Clara.

— Non d'histoire : si j'avais à peindre quelque guerrier célèbre, ou quelque fameux capitaine d'aventure, je voudrais le faire poser.

— Avec cela, il aime beaucoup les arts, dit Clément.

— Oui, dit Julian ; en vérité, il me semble doué pour tout.

— Et il va rester ici? dit Clara.

— Non, malheureusement, car en ce cas il eût assisté à notre mariage, mais il est forcé, de se rendre sans délai à Pétersbourg.

— Quoi ! il est Russe? dit Clara.

— Non, pas tout à fait.

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire qu'il est Livonien ou Courlandais, je ne sais pas exactement lequel. Mais néanmoins il est sujet de l'empereur de Russie, et ne peut badiner avec un ordre émanant de lui; c'est ce qui l'a forcé à quitter précipitamment Florence, où il se trouvait et l'oblige maintenant à poursuivre sa route si vite.

La conversation passa à un autre sujet : Fleurance n'en entendait plus un mot. Dès qu'elle put

quitter ses cousines, elle remonta dans sa chambre et y demeura longtemps immobile et absorbée, puis elle tira de sa poche un petit portefeuille, et elle y inscrivit avec soin le nom du comte Georges de Walden.

VIII

L'éducation de Fleurange ne l'avait pas habituée à céder à ses impressions sans s'en demander aucun compte, et il était surprenant qu'elle se fût laissé aussi longtemps dominer, sans résistance, par une préoccupation vague et déraisonnable. Était-il possible, cependant, d'en imaginer une qui le fût davantage que celle dont était l'objet pour elle cet inconnu, cet étranger à peine entrevu, avec qui elle n'avait pas échangé une seule parole, et qu'elle ne reverrait probablement jamais? Depuis le jour où elle l'avait aperçu dans l'atelier de son père, c'était pour la troisième fois qu'elle entendait parler de lui, et, chaque fois, elle s'était sentie émue et troublée.

Mais lorsqu'elle avait été interrogée par le docteur Leblanc, sa première émotion pouvait tenir à la surprise et surtout à la tristesse du souvenir réveillé. Puis, lorsque, pendant le dîner de Noël, Julian Steinberg avait nommé le comte Georges et qu'elle s'était sentie tressaillir, elle avait attribué cette vive impression à l'intérêt assez naturel que lui inspirait le nom, ignoré jusqu'alors, de l'acquéreur du tableau qui avait joué un rôle si important dans sa vie. Mais, cette fois, à son vif battement de cœur, à la curiosité ardente avec laquelle elle avait écouté chacune des paroles qui venaient d'être dites, succédait une longue rêverie qui, peu à peu, prit le caractère d'un petit accès de démence.

— Oui ! Julian avait raison ! c'est bien là sa ressemblance ! s'écria-t-elle à haute voix. Et tous les héros dont l'histoire, la poésie ou la légende avaient peuplé son imagination, passèrent tour à tour devant elle sous les mêmes traits ; puis, comme il n'y a pas de héros sans héroïsme et d'héroïsme sans lutte et sans péril, ce fut une série de scènes terribles qui se succédèrent ensuite dans ce rêve éveillé. Combats, naufrages, entreprises désespérées, dangers de toute espèce, où apparaissait toujours le même personnage ; et, au

milieu de cette fantasmagorie, elle se voyait elle-même prenant part d'une façon inexplicable et indistincte à toutes ces aventures.

Une heure tout entière se passa ainsi, et le jour commençait à tomber, lorsqu'une habitude, contractée dans son enfance vint changer le cours de ses pensées et la ramener à elle-même.

Le coucher du soleil, c'était en Italie l'heure de l'*Ave Maria*. Fleurange ne l'oubliait jamais, et chaque jour, à cette heure-là, une rapide prière montait de son cœur à ses lèvres.

Tous savent quelle est la puissance des associations d'idées. Tous ont éprouvé qu'un parfum, un accord, une fleur, de moindres choses encore, ont le pouvoir de réveiller une foule d'images dont le rapport avec ces choses n'est compris que par celui qui les sent revivre. Quelle naturelle et touchante pensée n'est donc point celle, d'attacher un souvenir divin à cette heure qui unit le jour à la nuit ! cette heure où la lumière est à la fois ardente et mourante, cette heure du crépuscule qui fait cesser le travail et amène une inactivité propice aux longues, aux douces, parfois aux dangereuses rêveries ! Qui s'étonnera que l'étoile du soir puisse, en ce cas, devenir une sauvegarde ? qui pourra dire que ce

que Fleurange ressentit en ce moment ne l'a pas été mille fois par d'autres?

Un soudain éclaircissement de la pensée, une force contre les fantômes de la terre, un élan vers le ciel, un vif retour aux impressions de son enfance, un mélange de pensées salutaires enfin, au lieu des pensées confuses et malsaines qui flottaient dans son esprit; tel fut l'effet produit en ce moment sur elle par le souvenir indissolublement attaché par elle à cette heure du soir.

Elle se leva résolûment : son attitude languissante, son regard, jusqu'alors perdu dans l'espace, se transformèrent. Elle se réveilla, et ce réveil ne fut pas passager.

Qu'était-ce, en effet, que cette folie qui s'était emparée d'elle? En s'interrogeant ainsi distinctement, la confusion lui fit monter le sang au visage. Ces vaines et absurdes rêveries, il fallait décidément les combattre et les vaincre, et, d'abord, il allait les arrêter tout court.

Elle rouvrit son petit portefeuille et commença par déchirer la page sur laquelle se trouvait le nom qu'elle venait d'inscrire puis, sans examiner plus longtemps ses pensées, même pour se les reprocher, ce qui eût été une autre manière de les prolonger, elle s'assit à sa table

et prit un volume de Dante qui s'y trouvait. C'était celui de Clément. Elle lui avait promis de marquer quelques passages du chant qu'ils avaient lu ensemble la veille et d'y ajouter plusieurs notes que sa mémoire lui rappelait. Elle se mit à l'œuvre sur-le-champ et tâcha de s'absorber dans cette occupation.

Il est souvent, on le sait, plus facile de s'abstenir d'une action que de réprimer une pensée ; peut-être est-ce parce qu'il est difficile de *vouloir* l'un autant que l'autre ; mais, en ce moment, Fleurange voulait très-énergiquement remporter une victoire de ce genre, et au bout d'une demi-heure de travail et d'effort, elle crut y être parvenue.

Elle eût été encore plus sûre d'elle-même si elle avait prévu tout ce qui devait bientôt faciliter sa tâche et bannir de sa pensée, pour longtemps, les vaines illusions, les vagues rêveries et surtout les retours égoïstes et exclusifs sur elle-même.

Lorsqu'elle quitta sa table, la nuit était tout à fait venue. Elle écouta l'heure sonner et fut confuse d'être demeurée si longtemps seule dans sa chambre, lorsque, plus que jamais ce jour-là, elle aurait dû être occupée des autres. Cette soirée, en

effet, était la dernière que Clara devait passer avec les siens avant son mariage. Ce jour-là se terminait, pour les habitants de la vieille maison, une phase de bonheur sans nuage. Une place allait rester vide au milieu d'eux, un visage chéri allait disparaître, un être bien-aimé allait cesser de faire partie de la vie de tous les jours. On se reverrait sans doute, mais ce ne serait plus comme avant. Le bonheur allait changer de nature pour celle qui partait, et sa mère elle-même souhaitait que ce bonheur fût tel, que jamais un regret du toit paternel ne vint le troubler. Mais en ce jour, cependant, le riant visage de Clara était devenu ému et grave, tandis que ses yeux passaient, avec attendrissement, de ses parents à ses frères et sœurs, et regardaient tristement les vieux murs qu'elle allait quitter. Julian fut effrayé de cette mélancolie et l'interrogea du regard avec inquiétude ; mais il se rassura lorsque Clara, souriant et pleurant à la fois, lui dit naïvement :

— Julian ! c'est vous que j'aime ! puisque demain je vais les quitter pour vous, et je le sens bien, je ne pourrais plus vous quitter pour eux ; n'est-ce point assez ?

— Non, si je ne vous vois calme et confiante, je n'oserai point jouir de mon bonheur.

— Ma confiance en vous est sans borne.

— Et cependant vous tremblez, et vos yeux se détournent.

— C'est que le bonheur inconnu d'une vie nouvelle inquiète, et, en dépit de soi, effraye. Je tremble, oui, je l'avoue ; mais je n'hésite pas ; j'ai peur, mais je veux vous suivre, et aucune crainte ne me ferait reprendre le passé ou repousser l'avenir ; car l'avenir, c'est vous !

Quelques-uns seront peut-être surpris d'apprendre que cette jeune fille, en parlant ainsi à son fiancé de leur union prochaine, exprimait, sans s'en douter, le sentiment que la mort inspire aux âmes qui savent aimer au delà de la vie, et qui, triomphant de leur faiblesse et de leur ignorance, aspirent avec ardeur, malgré leurs craintes, à l'éternelle union qui les attend.

Une de ces créatures, saintement intelligente, interrogée au déclin de sa vie sur l'impression que produisait en elle la pensée de la mort, hésita un instant, puis répondit :

« L'impression que produit la pensée du mariage sur une jeune fille qui aime, et néanmoins tremble, qui redoute l'union, mais qui la veut. »

Fleurange, en quittant sa chambre, descendit

dans la galerie, où elle croyait retrouver ses cousines, mais cette pièce était déserte. Les préparatifs pour le lendemain faisaient régner un désordre inusité dans cette maison habituellement si calme et si bien ordonnée.

Clara, sans doute, était chez sa mère. Mais où était Hilda ?

Ce jour, elle le savait, précédait pour elle celui d'un double et douloureux adieu ; elle se reprochait de l'avoir perdue de vue depuis si longtemps. Elle traversa la galerie et ouvrit la porte de la bibliothèque, et là elle trouva celle qu'elle cherchait. Ludwig Dornthal et Hansfelt causaient ensemble, et près d'eux Hilda, pâle, muette, immobile, écoutait, sans y prendre part, la conversation qui avait lieu devant elle.

Hansfelt parlait à son ami de son départ, et il en parlait comme un homme qui ne doit jamais revenir. Il n'était question sans doute que de leur jeunesse, de leur vieille amitié, de la fin de leur longue intimité ; mais l'accent d'Hansfelt était d'une mélancolie profonde, et toutes les cordes de son âme semblaient être brisées.

Ludwig, au contraire, était fort agité, et, tout en répondant à son ami, jetait de temps à autre sur sa fille des regards attentifs et inquiets.

Fleurange s'approcha doucement d'elle. La main froide d'Hilda serra la sienne.

— Tu as bien fait de venir, lui dit-elle tout bas ; je suis bien aise que tu sois là.

Fleurange n'osait lui répondre et à peine la regarder, de peur d'ajouter à son émotion, en ayant l'air de trop la comprendre.

Un écrin était ouvert sur la table, elle y jeta les yeux.

— Quel beau bracelet ! dit-elle, heureuse de trouver quelque chose à dire.

— C'est le présent de noces qu'Hansfelt vient d'apporter à Clara, dit le professeur.

— Oui, un présent de noces et d'adieu que Ludwig m'a permis d'offrir à l'une de ses filles, dit Hansfelt ; pour l'autre, — continua-t-il d'une voix troublée, — l'heure des cadeaux de noces viendra sans doute bientôt aussi, mais l'heure du cadeau d'adieu est déjà venue. Ludwig, en souvenir des belles années où je l'ai vue grandir et en souvenir de ce dernier jour, veux-tu me permettre de donner à Hilda la bague que voici ?...

Le professeur ne répondit rien.

Hansfelt poursuivit :

— En vérité, un départ comme le mien ressemble tellement à la mort, qu'il donne, comme

elle, le droit de tout dire. Hilda, pourquoi ne vous l'avouerais-je pas devant lui maintenant ? cela ne tire pas à conséquence. Eh bien , sachez-le donc ! ce vieux poète, dont le front est plus sillonné que celui de votre père, aurait peut-être eu la folie d'oublier son âge s'il fût resté près de vous. Il est donc bon qu'il parte.

Il prit dans la sienne la main glacée de la jeune fille.

— S'il eût été plus jeune, poursuivit-il en s'efforçant de sourire, c'est un autre anneau que celui-ci qu'il eût peut-être obtenu le droit de...

Il s'arrêta épouvanté.

La pâleur d'Hilda était devenue effrayante, et sa tête se pencha sur l'épaule de Fleurange. Elle semblait prête à s'évanouir.

— Hilda ! grand Dieu !

— Eh morbleu ! Karl ! s'écria le professeur, en se levant vivement, tu me pousses à bout, à la fin ; à quoi diable te sert ton esprit ?

— Ludwig !

— Oui ! à quoi te sert-il, si tu n'as pas su t'apercevoir que tu es encore assez jeune pour que je sois obligé de te donner ma fille, sous peine de la voir mourir de chagrin ?...

— Ludwig ! répéta Hansfelt hors de lui.

— Eh ! sans doute ! je lui en veux de cette folie ; je t'en veux aussi, mais enfin, il faut bien que je vous pardonne à tous les deux, puisque... puisqu'elle t'aime, morbleu !...

— Prends garde ! prends garde ! Ludwig ! dit Hansfelt en pâissant, il y a des espoirs dont on peut mourir s'ils sont déçus !...

— Allons donc ! il ne faut pas que tu meures maintenant, ni elle non plus !... — Prenant alors tendrement dans ses bras sa fille qui rouvrait les yeux, et regardait autour d'elle avec confusion, il lui dit à voix basse :

— Mon Hilda ! mon enfant ! j'y consens ; sois heureuse comme tu veux l'être, ton père te bénit ! Viens maintenant, dit-il à Fleurange, viens avec moi ; allons chercher ta tante, et laissons pendant ce temps ces deux-ci s'expliquer ensemble.

IX

Madame Dornthal apprit avec émotion, mais sans surprise, ce qui venait de se passer. Elle ne

s'était jamais trompée sur les sentiments de sa fille, et depuis longtemps elle avait cherché à en convaincre son mari; mais celui-ci était incrédule, et persistait à déclarer impossible que son ami, son contemporain, son « vieux Karl, » pût sérieusement toucher un cœur de vingt ans. « C'était une pure imagination qui se dissiperait dès qu'elle rencontrerait un homme de son âge qui fût digne d'elle, » répétait-il obstinément.

— Peut-être; mais c'est là le difficile, — répondait la sage et clairvoyante mère. Hilda s'est accoutumée, entre vous deux, à vivre dans une atmosphère plus élevée que celle qui d'ordinaire entoure la jeunesse. Est-ce un bonheur ou un malheur? je ne le sais, mais tant que, dans ce cœur où je lis comme dans un livre ouvert, je n'aperçois que des sentiments nobles et purs, je ne me trouve pas le droit de les contrarier. Crois-moi!... il ne faut pas tant penser au bonheur de nos enfants, il ne faut surtout pas le composer pour eux selon notre goût. L'important, au fond, n'est pas qu'ils soient ici-bas le plus heureux possible, mais qu'ils valent tout ce qu'ils peuvent valoir. Que leurs âmes enfin, qui nous sont confiées, portent tous leurs fruits! Voilà bien le principal, n'est-ce pas, Ludwig?

Plus on est digne d'entendre un tel langage,

moins il est facile d'y répondre, et ces paroles, échangées ensemble la veille de ce même jour, avaient déjà à peu près amené Ludwig à céder, lorsque l'entretien qui venait d'avoir lieu l'avait entraîné au delà de ses prévisions et lui avait arraché inopinément son consentement.

— Nous allons donc les perdre toutes les deux ensemble ! dit le professeur tristement.

— J'aime mieux les voir heureuses commeenous, que pour nous, lui répondit sa femme, avec un courage plus difficile qu'elle ne voulait le laisser paraître.

Une fois tous les méentendus éclaircis, tous les consentements obtenus, il fut promptement résolu que le départ d'Hansfelt serait retardé de quinze jours et qu'au bout de ce temps il partirait, mais qu'il ne partirait plus seul. La dernière soirée passée ensemble par les deux sœurs sous le toit paternel devint donc doublement mémorable. Cette soirée fut néanmoins plus calme que l'on n'aurait pu s'y attendre. Le professeur, en dépit de tout ce que sa raison lui avait suggéré d'avance, en dépit de l'évidente sagesse de ses réflexions et de son opposition, ne pouvait regarder sa fille sans comprendre que la joie tranquille et profonde qui brillait dans ses

yeux n'avait rien d'éphémère, ni d'inquiétant, et le reflet de cette joie sur le front inspiré et dans le beau regard d'Hansfelt faisait involontairement comprendre le sentiment qu'il avait inspiré.

— Allons! il faut que je t'avoue que, ce soir, tu as vraiment l'air très-jeune, mon vieux Karl.

— Comment en serait-il autrement? répondit Hansfelt, j'étais mort et je renais, ma vie était finie et elle recommence. Renaitre et revivre, n'est-ce pas rajeunir? n'est-ce pas mieux que cela encore pour moi? n'est-ce pas s'élever et grandir?... Bonheur oblige, tout comme noblesse. Que ne ferais-je pas maintenant pour mériter le mien?

Le lendemain le soleil se leva brillant et jeta sur la jeune tête de la mariée un éclat qui fut déclaré de bon augure, ainsi que bien d'autres présages observés avec soin par la superstitieuse tendresse des amis qui l'entouraient.

La maison, on le sait, était située fort près de l'église. Le cortège s'achemina donc à pied, à la plus grande satisfaction de ceux qui en faisaient partie, ainsi que des curieux qui les regardaient passer. Clara, couronnée de myrte et vêtue de blanc, était la plus jolie mariée que l'on pût voir, mais les yeux des spectateurs s'arrêtaient cependant, avec

une admiration pour le moins aussi vive, sur les deux jeunes filles qui, suivies deux à deux, de plusieurs autres, marchaient immédiatement derrière elle. Les deux premières, on le devine, c'était Hilda, dont la beauté, ce jour-là était rayonnante, et Fleurange, que sa noire chevelure, et tout l'ensemble de sa personne, faisait distinguer entre toutes.

Elle aurait pu, en passant, remarquer plus d'un regard et entendre plus d'une parole, faits pour satisfaire son amour-propre; mais elle ne songeait qu'à examiner avec un naïf intérêt tous les détails de cet appareil nuptial, dont elle se trouvait entourée pour la première fois de sa vie. Ils parvinrent ainsi à l'église, où se trouvait déjà une grande foule; et, tandis que le cortège s'approchait lentement de l'autel, Fleurange, dont les yeux erraient autour d'elle, rencontra tout à coup un bienveillant regard, accompagné d'un salut respectueux. Elle s'inclina légèrement en retour, mais sans reconnaître celui qui venait de la saluer. Qui était ce personnage, dont la figure ne lui était pas inconnue, et cette femme fraîche et jeune qui lui donnait le bras? Elle avait déjà fait quelques pas, lorsqu'elle se souvint de sa jeune compagne de voyage et de Wilhelm son mari, le commis de son oncle. C'était bien lui qu'elle venait de voir; elle

en était sûre maintenant et elle se retourna vivement pour les mieux regarder. Elle faisait même un pas en arrière pour se rapprocher d'eux, lorsqu'elle entendit prononcer le nom de Félix Dornthal, puis ces mots : « On dit que c'est sa future qui vient de passer là. » C'était un inconnu placé près de Wilhelm qui avait parlé ; Fleurange comprit qu'il était question d'elle. Elle s'arrêta en rougissant de déplaisir, elle entendit alors la réponse de Wilhelm : « Plût au ciel que ce fût ! elle pourrait peut être encore le sauver de... » La suite ne parvint pas jusqu'à elle, le mouvement de la foule les ayant séparés. Elle ne vit plus ni Wilhelm, ni sa femme et, pour le moment, elle ne pensa plus à cet incident.

La cérémonie, le retour, le repas de noces, tout se passa avec une joyeuse simplicité. Le repas terminé, Clara ôta sa couronne de myrte et en distribua les branches à ses jeunes compagnes, leur souhaitant à toutes de trouver comme elle, chacune à leur tour, un bon mari qui leur promit un bonheur égal au sien.

Ce fut Hilda qui, dans cette distribution, fut servie la première. Cela signifiait qu'elle serait mariée avant les autres. Elle prit la branche de la main de sa sœur sans embarras, sans honte de laisser voir aux autres qu'elle acceptait ce don avec jo

et qu'il était pour elle déjà mieux qu'un présage.

Après Hilda, ce fut Fleurance, et, après elle, toutes les autres, jusqu'à la petite Frida qui suivait ses aînées avec plusieurs compagnes de son âge.

— A ton tour, Gabrielle! dit Hilda, tandis que Fleurance plaçait la branche de myrte dans sa ceinture. Le jour de porter cette couronne viendra bientôt pour toi aussi.

Fleurance secoua la tête et répondit avec une gravité dont elle n'aurait su elle-même rendre compte :

— Jamais, non jamais, ce jour-là ne viendra pour moi.

— Pourquoi dis-tu cela? dit Hilda étonnée.

— Je n'en sais rien; et elle se mit à rire.

Une heure après, elle s'aperçut que la branche de myrte était tombée de sa ceinture. Elle la chercha, car ses cousines lui avaient recommandé de la porter jusqu'à la fin de la soirée, mais elle ne put la retrouver.

A la nuit tombante, les nouveaux époux quittèrent la vieille maison, escortés par tous, jusqu'au bas du perron et comblés de vœux, de félicitations et d'adieux plus tendres que tristes, car l'absence ne devait être ni lointaine ni longue.

Le père et la mère de Clara les accompagnèrent jusqu'à leur nouvelle demeure. C'était une maisonnette modeste et riante, située dans l'un des faubourgs de la ville et que, depuis plus d'un an, Julian préparait avec tout le soin de la tendresse pour celle qu'il allait y conduire aujourd'hui. Au seuil de la maison de Julian, les parents s'arrêtèrent ; madame Dornthal embrassa sa fille et tandis qu'elle la serrait dans ses bras, elle lui dit : « Souviens-toi que ta vie recommence ; garde-nous notre part dans ta tendresse, mais ne mets plus jamais rien au-dessus de l'amour qui est devenu ton devoir.

— Que Dieu me punisse, dit alors Julian, si jamais ce devoir lui pèse ! si jamais elle regrette le jour où mon foyer est devenu le sien !

Le père et la mère les regardèrent un instant, debout l'un près de l'autre, à l'entrée de leur maison ; ils virent le regard ému et respectueux de l'époux. Ils virent, à travers ses larmes, le regard confiant de l'épouse, et ils les laissèrent sans crainte sous la protection de Dieu !

Chemin faisant pour retourner chez eux, le pauvre père rompant un long silence dit : « Dans bien des années quand viendra pour elle à son tour l'heure de se séparer d'un enfant, elle com-

prendra ce que nous avons souffert aujourd'hui!

— Oui, mon Ludwig, dit madame Dornthal en s'essuyant les yeux, — et fasse le ciel qu'elle retrouve aussi alors comme nous dans son cœur un sentiment plus fort encore que cette douleur, et qui l'aide à le supporter!

Ils se serrèrent la main et jamais, même aux beaux jours de leur jeunesse, le vieux couple ne s'était senti si tendrement, si étroitement uni!

Au retour ils trouvèrent la vieille maison brillamment éclairée. La galerie et la bibliothèque, illuminées et ornées de guirlandes et de fleurs, étaient remplies, non-seulement, comme de coutume, par les amis et les parents du professeur, mais tous ceux que les deux frères connaissaient dans la ville se trouvaient aujourd'hui réunis au grand complet.

L'usage était encore à cette époque de terminer par une fête le jour où une noce avait eu lieu dans une famille; mais un sentiment délicat interdisait aux nouveaux époux d'y prendre part, leur bonheur étant regardé comme trop profond, trop intime pour pouvoir s'associer en ce jour à la gaieté bruyante d'une fête. Cette gaieté cependant était ici franche, naturelle, communicative et entièrement exempte de l'ingrédient qui trop souvent se

mêle à celle du monde et la corrompt. Ingrédient triste et maudit qui inspire ces plaisanteries, à bon droit nommées mauvaises, dont l'effet est de provoquer à la fois la rougeur et le rire et de faire naître une gaieté aussi différente de l'autre que le ricanement des démons est différent du sourire des anges !

Cette gaieté-là ne vint pas profaner par une seule parole, par un seul regard, ou par un seul sourire, la fin de ce jour où s'étaient célébrées des noces chrétiennes.

Félix Dornthal lui-même avait semblé aujourd'hui moins railleur que d'ordinaire. Depuis le matin il avait même été grave, sombre et distrait au point de se faire remarquer à l'église, où il était arrivé tard, et au repas de noces, où, chargé de proposer la santé des mariés, il s'était acquitté de ce devoir avec aisance, pour retomber ensuite dans une taciturnité complète. Sans doute, les fêtes de famille étaient fort peu de son goût et peut-être était-ce l'ennui qui revêtait chez lui cet aspect. Telle avait été du moins la supposition de ses cousines qui, après l'avoir déclaré maussade, ne s'étaient plus occupées de lui. Il avait disparu d'ailleurs à la fin du repas et maintenant, dans cette vaste assemblée, lui seul manquait encore. Son absence, remarquée par quelques

personnes, causait surtout une vive impatience à son père, qui, plus que jamais, en ce jour, avait ressenti l'ardent désir d'assister, avant de mourir, au mariage de son fils.

Depuis que la maladie lui avait donné, avant l'âge, l'irritation de la vieillesse, Heinrich Dornthal ne supportait plus la contrariété.

— Où peut-il être ? répéta-t-il pour la dixième fois en s'adressant à son voisin, dont le regard fixé sur la porte semblait partager l'attente inquiète du banquier.

Fleurange passait en ce moment devant eux : elle s'arrêta. C'était bien encore Wilhelm Müller qui était là près de son oncle ; cette fois elle le reconnut sur-le-champ, et, avec la grâce naturelle qui donnait du charme à tous ses mouvements, elle s'approcha du commis et renouvela connaissance avec lui. Quelques paroles lui eurent bientôt appris qu'il avait été absent, que sa femme était guérie, qu'elle se souvenait toujours de Fleurange, et Fleurange à son tour renvoya à celle-ci d'affectueuses paroles ; puis elle passa, tandis que son oncle en la regardant sentait redoubler le regret qu'elle était aussi loin de deviner que de partager !

Le piano était ouvert. On avait déjà exécuté avec grand succès plusieurs morceaux de musique,

lorsque toute la partie juvénile de l'assemblée fut prise, comme d'un commun accord, de ce désir de danser, qui se communique très-vite de l'un à l'autre et qui est souvent dans la jeunesse une sorte de manifestation nécessaire de la gaieté intérieure. Tout le monde est musicien en Allemagne. Clément l'était plus qu'un autre. Il comprit promptement le sentiment général et saisit son violon. Hilda se mit au piano. Hansfelt s'était placé près d'elle, et la gaieté qu'elle partageait avec tous, ce soir-là, ne lui inspirait pas, comme à eux, le désir de quitter sa place. Elle était donc dans la meilleure disposition possible pour s'acquitter au mieux du rôle que, d'un regard, lui avait assigné Clément dans cet orchestre improvisé. Le frère et la sœur commencèrent ensemble une valse, et ils la jouèrent avec ce talent, cette mesure, cette verve particulière, qui n'appartiennent, comme la valse elle-même, qu'à la nation allemande. En un instant, ce fut une animation universelle.

Fleurange avait parfois dansé avec ses cousins et cousines pendant leurs soirées d'hiver, mais jamais comme aujourd'hui elle n'avait subi cette espèce d'effet contagieux produit par la gaieté, le bruit, l'entraînement général. Elle se leva involontairement avec un vif désir d'en prendre sa part.

Dans le même moment, elle entendit près d'elle ces mots : « Voulez-vous bien m'accorder cette valse ? » et cette offre répondait si bien à son désir du moment, qu'elle avait dit oui et avait déjà quitté sa place avant de s'être rendu compte que c'était Félix qui était son danseur. Ils firent deux fois le tour de la chambre ; le pauvre Heinrich Dornthal les vit passer et poussa une exclamation joyeuse. Ce fut la dernière qu'un sentiment d'espoir ou de joie paternelle dût lui arracher en ce monde !

Félix ramena Fleurange à sa place ; elle s'arrêta hors d'haleine, pâle et troublée. Félix, en valsant, venait de dire des paroles qu'elle aurait voulu qu'il n'eût jamais proférées.

A peine assise, son premier mouvement fut de se lever pour quitter la place où il se trouvait près d'elle, et la chambre où il était, mais elle ne le put : la main de Félix, posée sur la sienne, l'obligea à se rasseoir. Alors Fleurange surmonta son trouble, elle comprit que l'heure était venue d'être ferme, calme et décidée : la chose n'est difficile que lorsque le cœur et la volonté ne sont pas parfaitement d'accord. Ici cette contradiction n'existait pas et Fleurange attendit presque avec sang-froid ce que son cousin allait dire.

— Je vous demande une parole, Gabrielle,

dit Félix avec plus d'émotion et de respect que de coutume ; une parole, et, si vous m'avez compris, une réponse.

— Je vous ai entendu, dit Fleurange.

— Et compris ?

— Oui... avec regret, Félix.

— Répondez-moi clairement, Gabrielle, avez-vous compris que je vous aime ?

Fleurange rougit et ne répondit pas.

— Que je vous aime assez pour que mon bonheur, mon avenir, ma vie soient entre vos mains, continuait-il avec véhémence. Et ceci est vrai, vrai à la lettre.

Fleurange fronça le sourcil.

— Est-ce peur que vous voulez me faire ? — dit-elle froidement, et levant sur lui ses grands yeux.

— Non, je vous ai dit la vérité sans penser que je pourrais vous effrayer ; — mais, puisque vous me faites cette question, voici une réponse sincère : Dites-moi que vous acceptez ma main, dites-moi cela avec peur ou avec joie, avec crainte ou avec amour, je serai satisfait et je ne vous en demande pas davantage !

— Ainsi, dit lentement Fleurange, que je vous estime ou vous méprise, que je vous aime ou vous déteste, cela vous est égal ?...

— Aucune femme ne déteste à jamais un homme qui veut se faire aimer d'elle, lorsque cet homme est son mari, qu'il pourrait être son maître, et qu'il veut être son esclave.

— Il y a bien de la fatuité dans votre humilité, Félix, mais vous êtes franc et je veux l'être aussi. — Jamais, entendez-le bien, jamais je ne serai votre femme !

Félix pâlit, et sa physionomie prit une expression effrayante :

— Pensez-y, Gabrielle, dit-il, pensez-y encore. Mais, auparavant, écoutez-moi, je vais vous dire une chose qui vous touchera peut-être plus qu'une menace et qu'une déclaration !

Il s'arrêta un instant, puis il dit :

— Si vous voyiez un homme au bord d'un abîme, lui tendriez-vous la main pour empêcher sa chute ?

— Qu'est-ce à dire ? dit Fleurange émue malgré elle, et se souvenant tout à coup de la parole qu'elle avait entendue le matin à l'église.

— Je vous demande si vous tendriez votre main à un homme dans ce péril ?

Il avait trouvé, en effet, le moyen de la faire hémiter, mais ce ne fut qu'un moment.

— Nous parlons au figuré, je suppose, dit-elle

enfin, et c'est d'un péril de l'âme dont il s'agit, n'est-ce pas ?

— D'un péril de l'âme, oui, répondit Félix avec son amer sourire.

— Eh bien, je vous réponds qu'en ce genre de péril, je ne puis sauver personne en me perdant moi-même.

Félix se leva.

— Et voilà décidément votre dernier mot ?

— Oui, Félix, sans hésitation, mais non sans chagrin, si ce mot vous afflige.

La réponse fut un bruyant éclat de rire qui glaça Fleurange.

Elle regarda son cousin ; il n'y avait plus ni respect, ni tristesse, ni émotion comme tout à l'heure, dans son regard. — Sa physionomie avait repris son expression habituelle de froide raillerie et d'orgueilleuse assurance.

— Je vous remercie de votre franchise, ma cousine. Vous avez là une qualité que je vous engage à conserver ; elle nuit bien un peu au charme dont vous êtes douée, mais elle vous préservera de quelques-uns des périls auxquels ces beaux yeux vous exposent. Adieu.

— Félix, donnez-moi la main sans rancune, dit doucement Fleurange.

— De la rancune? répondit Félix, oh! soyez tranquille, je suis beau joueur et sais mieux que personne faire bonne mine à mauvais jeu. D'ailleurs, on n'est pas toujours et en tout malheureux. Certaines défaites sont, dit-on, des gages de victoire. Allons, Gabrielle, n'y pensons plus, donnez-moi la main et souhaitez-moi *bonne chance*!

Avant que Fleurange pût lui répondre, il était parti.

Ce dialogue avait été si rapide que la valse durait encore; le bruit, le mouvement, la musique ajoutaient à l'agitation de Fleurange et lui donnaient une sorte de vertige. Elle se leva pour gagner une fenêtre ouverte, près de laquelle était placé le piano.

En ce moment, la musique s'arrêta; chacun reprit sa place. Fleurange se trouva presque seule près de Clément.

Il la regarda et déposa vivement le violon qu'il tenait encore à la main.

— Vous êtes très-pâle, êtes-vous souffrante?

— Non, non, laissez-moi passer, je veux seulement respirer l'air un instant.

Clément jeta un regard rapide autour de la chambre, puis il la suivit dans le jardin.

— Vous dansiez à l'instant, dit-il.

— Oui, j'ai dansé et j'ai eu tort.

— Votre danseur vous a quittée avant même que la valse fût finie?

— Oui.

Clément resta pensif quelques minutes.

— Gabrielle, dit-il enfin, pardonnez-moi si je suis indiscret, mais je voudrais oser vous faire une question.

— Quel préambule ! n'est-il pas convenu que nous nous disons tout sans compliment, nous deux ?

— Eh bien, voulez-vous me dire pourquoi Félix est parti ?

— Oui, Clément, et cela va vous surprendre, je crois ; il m'a demandé si je voulais l'épouser. Qu'en dites-vous ?

— Et vous lui avez répondu ?

— Assurément. Je lui ai dit *non* sans hésiter.

Clément fit un si vif mouvement que Fleurange le regarda avec surprise. Elle vit alors sur son visage l'expression de la joie qu'il n'avait pu réprimer.

— Allons, dit-elle, voilà un cousin que nous n'aimons guère plus l'un que l'autre ; vous êtes ravi de son chagrin, à ce que je vois.

— Ravi, non ; fût-il mon pire ennemi, je le plaindrais dans ce moment-ci ; mais je suis bien aise de... bien aise que... Clément hésita contre son habitude qui était d'aller droit au fait. — Je suis bien aise, dit-il enfin, d'une décision qui me permet de ne plus jamais vous parler de lui.

— Qu'auriez-vous fait si j'avais dit oui ?

— Ce que je suis heureux de ne pas avoir à faire. Ainsi n'en parlons plus.

— Voilà que vous parlez en énigme à votre tour.

— Non, on parle en énigme quand on veut être deviné et moi, je vous prie d'oublier ce que je viens de vous dire.

Nous ne savons trop ce que Fleurange allait répliquer, car ce langage de Clément, un peu moins simple qu'à l'ordinaire, avait pour effet de l'impatienter, mais, en ce moment, elle remarqua une branche de myrte qu'il portait à sa boutonnière.

— Quoi ! à vous aussi du myrte ? dit-elle, je croyais que ce n'était pendant cette journée que la parure des jeunes filles.

Clément rougit et ôta vivement la branche de sa boutonnière : — C'est la vôtre, Gabrielle, pardon-

nez-moi, je l'ai vue tomber de votre ceinture, et je l'ai ramassée.

— La mienne, en vérité !

— Oui, tenez, reprenez-la, à moins, dit-il en hésitant un peu, que vous ne consentiez maintenant à me la donner.

— Oui, Clément, j'y consens très-volontiers, gardez-la en souvenir de moi. C'est un bon présage, dit-on, qui vous promet une belle fiancée lorsque le jour en sera venu.

Clément remit la branche à sa boutonnière en disant gravement :

— Jamais, non jamais, ce jour-là ne viendra pour moi.

— *Jamais, non jamais !...* Oh ! que c'est étrange ! s'écria Fleurange d'un ton qui surprit Clément.

— Quoi ?

— Rien.

Ce qui lui paraissait étrange, c'était que Clément, à propos de cette même branche de myrte, et sans s'en douter, eût dit précisément ce qu'elle avait dit elle-même quelques heures auparavant.

En somme, cette soirée, si joyeuse à son début, s'était achevée pour elle d'une manière

pénible. Elle remonta dans sa chambre moins gaie qu'elle ne l'avait quittée, mais avec la satisfaction de sentir du moins que, depuis la veille, elle n'avait eu aucune peine à tenir éloignée de son esprit la fantastique image du comte Georges.

X

Plus de quinze jours s'étaient écoulés. — Le mariage d'Hilda avait eu lieu. Elle aussi avait quitté le toit paternel. Clara et son mari étaient partis pour l'Italie et ne devaient en revenir qu'au printemps; maintenant ceux qui étaient demeurés dans la vieille maison subissaient cette impression qui succède au bruit, au mouvement, à l'agitation d'un événement heureux : impression presque toujours triste, même lorsque aucune tristesse réelle ne s'y mêle.

Il n'en était pas d'ailleurs tout à fait ainsi pour Fleurange. Ses deux cousines étaient mariées; elles étaient heureuses. Certes elle les aimait assez pour s'en réjouir, mais il n'en était pas

moins vrai que la maison lui semblait être devenue bien grande, la table de famille, bien petite, la bibliothèque bien vaste et le jardin bien désert. Le moins à plaindre parmi eux était le jeune Fritz qui avait conservé son frère et pour qui rien n'était changé; mais la petite Frida pleurait ses sœurs et s'attachait plus qu'auparavant aux pas de Fleurange, qui avait, pour l'amuser et la distraire, un talent dès longtemps éprouvé. Fleurange, de son côté et pour son propre compte, faisait grand cas de cette distraction, en sorte qu'elles étaient à peu près devenues inséparables et que l'enfant ne quittait presque plus la chambre de la jeune fille.

Un jour qu'elles s'y trouvaient comme de coutume, Fleurange était occupée à chanter à demi-voix une longue ballade que la petite fille écoutait, la tête appuyée sur son épaule, lorsqu'un coup frappé à la porte les fit tressaillir toutes les deux. C'était cependant un coup fort léger et rien ne motivait le tremblement avec lequel Fleurange déposa l'enfant par terre et se leva à la hâte pour ouvrir la porte. Mais, dès que cette porte fut ouverte, l'espèce de pressentiment qu'elle venait d'avoir fut justifié.

Celui qui venait de frapper, c'était Wilhelm Müller, le commis de Heinrich Dornthal, l'expres-

sion de son visage, ses traits bouleversés, son apparition même si inusitée et si imprévue, dénotaient assez qu'il était survenu quelque événement triste et extraordinaire.

— Pardon, mademoiselle, dit-il avec agitation, ce n'est pas vous que je cherchais, mais M. Clément est sorti et M. le professeur aussi, m'a-t-on dit. Savez-vous où je puis les trouver ?

— Je ne sais où est Clément, mais mon oncle et ma tante sont allés chez les Steinberg. Ils surveillent leur jardin depuis qu'ils sont absents.

— Chez les Steinberg ! Il faut plus d'une heure pour aller jusque-là ! ô mon Dieu... mon Dieu, que faire ?

— Qu'y-a-t-il, au nom du ciel, monsieur Wilhelm, de quel malheur apportez-vous la nouvelle ?

— Un malheur ! répondit le commis après un peu d'hésitation. Eh bien, oui, mademoiselle, un grand malheur est survenu... mais je ne puis demeurer ici un seul instant. De grâce, en toute hâte, faites appeler M. Ludwig et dites-lui que son frère... que son frère se meurt !

— Se meurt ! s'écria Fleurange. Mon oncle Heinrich !... Grand Dieu ! mais conduisez-moi près de lui ; pendant ce temps-là l'on ira chercher son frère.

— Non, mademoiselle, oh non ! ne venez pas ! je n'y puis consentir.

Mais Fleurange insistait et avait déjà franchi la porte de sa chambre, lorsqu'elle rencontra Clément. Il rentrait et venait d'apprendre que le commis de son oncle le cherchait.

— Votre oncle Heinrich se meurt ! s'écria Fleurange avant qu'il pût faire une question ; allons le voir, Clément, sans perdre de temps, pendant qu'on appelle vos parents.

Et elle l'entraînait déjà vers l'escalier. Mais, tandis qu'elle parlait, Wilhelm s'était approché de Clément et lui avait dit quelques mots à l'oreille.

Clément pâlit ; surmontant toutefois à l'instant une émotion visible et violente, il prit Fleurange par la main.

— Restez ici, lui dit-il ; il ne faut pas que vous veniez ; croyez-moi, il ne le faut pas. Quand il en sera temps, je viendrai vous chercher. — Et il la ramena doucement, mais avec fermeté, dans sa chambre ; puis il sortit en poussant la porte. En moins de deux minutes la porte de la rue se ferma à son tour avec bruit, et Fleurange se retrouva seule dans la maison, ou, du moins, n'ayant près d'elle que la petite Frida qui pleurait, effrayée, et qu'elle

s'efforçait de calmer tout en cherchant à se calmer elle-même et à supporter patiemment le tourment d'une attente inquiète et immobile.

Il était environ cinq heures lorsque Wilhelm avait frappé à la porte et, comme on était en été, il faisait encore grand jour; mais le jour avait baissé, la nuit était venue, et Fleurange attendait toujours. Frida, après avoir longtemps pleuré, s'était endormie dans ses bras, et malgré son activité naturelle Fleurange se sentait comme obligée de rester là, à la place où l'avait laissée Clément, jusqu'au moment où il viendrait la chercher.

Elle avait entendu son cousin donner, en sortant, l'ordre d'atteler une voiture. Elle comprit qu'on allait chercher le professeur et sa femme. Elle mesura le temps, elle compta les heures, mais le temps qu'il fallait pour revenir de la maison du faubourg était trois fois écoulé et ils n'étaient pas rentrés. Évidemment ils étaient auprès de celui qui se mourait... Que se passait-il? pourquoi Clément l'avait-il écartée? Ses mains se joignaient dans une muette prière; puis elle recommençait à écouter avec une anxiété fiévreuse et croissante.

Enfin elle entendit le roulement d'une voiture. Elle plaça doucement sur son lit l'enfant endormie

et elle allait descendre, car elle devinait que son oncle et sa tante rentraient enfin. Mais elle n'eut pas le temps d'aller à leur rencontre. Clément les précéda. Elle l'entendit monter à pas précipités l'escalier ; l'instant d'après, il était dans la chambre, et avant qu'elle eût pu formuler une question il lui avait déjà répondu :

— Gabrielle, mon pauvre oncle Heinrich n'est plus ! — Puis, après un moment de silence, il ajouta : — Un affreux saisissement a causé sa mort instantanée.

— O Dieu, le cœur me disait bien d'attendre de tristes nouvelles !

— Oui, tristes en vérité, dit Clément, et, en dépit de lui-même, il sembla un instant suffoqué par une émotion trop violente pour pouvoir être surmontée.

Fleurange le regarda. Il y avait là autre chose que le saisissement et la douleur causés par la nouvelle qu'il venait de lui apprendre.

— Clément ! qu'y-a-t-il encore ? dites-moi tout ; parlez de grâce maintenant !

— Oui, Gabrielle, dit-il en reprenant avec effort l'accent doux et ferme de sa voix ordinaire. Oui, je vais tout vous dire. Je ne suis revenu que pour épargner cette douleur de plus à mon pauvre

père, à ma mère. Ecoutez, ou plutôt tenez, lisez vous-même !

Fleurange prit d'une main tremblante le papier qu'il lui offrait, et lut ce qui suit :

« Mon père ,

« J'ai abusé de votre confiance. J'ai usé de votre nom, dont vous me permettiez de me servir, pour vous cacher les pertes que j'avais faites, et, dans l'espoir de les réparer, j'ai voulu ensuite tenter un immense et hardi coup de fortune dont la chance m'était offerte ; si j'eusse réussi, tout était sauvé. J'ai échoué. La ruine tombe non-seulement sur nous, mais sur tous ceux dont la fortune est entre vos mains. Adieu ! Mon père ! vous ne me reverrez jamais. Je ne me tuerai pas, n'ayez pas cette inquiétude : ce serait une lâcheté de plus ; mais il y a des pays où ceux qui cherchent la mort la trouvent. J'espère avoir cette bonne fortune. Puissé-je bientôt expier ce que je ne puis plus réparer !

« FÉLIX. »

Fleurange joignit les mains en silence ; la pitié

se joignait à la répulsion, maintenant si justifiée, que lui avait toujours inspirée Félix, et elle ne put trouver un mot à dire.

— Cette lettre, poursuivit Clément, cette lettre, imprudemment remise ce matin à mon malheureux oncle, a amené sur l'heure une des attaques auxquelles il était devenu sujet et (peut-être devrais-je dire heureusement pour lui), il y a succombé; il n'a pas eu le temps de mesurer ni de comprendre le coup qui l'a frappé.

Fleurange elle-même en comprenait à peine encore l'étendue.

— Mais où donc était Félix? dit-elle enfin !

— Depuis quinze jours déjà il était absent.

— Depuis quinze jours! s'écria-t-elle alors avec un pénible souvenir de leur dernière entrevue.

— Il quitta la ville le lendemain de la soirée qui eut lieu ici le jour du mariage de Clara.

— Mais, dit-elle avec émotion, ce soir-là il parlait d'un abîme, il me demandait ma main, disait-il, pour l'empêcher d'y tomber. Grand Dieu ! Clément, poursuivit-elle avec la plus vive agitation, aurais-je pu, en acceptant, le sauver en effet ? Était-ce possible ? ma vie sacrifiée pouvait-elle empêcher ce malheur, ce désastre ?

— Non ! le terrible coup de dé qui suivit cette soirée-là était déjà devenu sa seule ressource pour conjurer la ruine. Pourquoi vous parla-t-il ainsi ? Fut-ce folie ? fut-ce perversité ? Oh ! plutôt folie ! il vous aimait, sans doute, le malheureux ; je le plains, mais...

Clément hésita un instant, puis il poursuivit rapidement :

— Ecoutez-moi, Gabrielle ! je vais vous dire une chose qu'il eût mieux valu vous taire peut-être, mais il faut que je me justifie et que je vous rassure, et lui, je n'ai plus à le ménager : je méprisais Félix, parce que... — et le regard de Clément flamboya un instant, — parce qu'il aurait voulu me rendre méprisable comme lui-même ; parce que le rôle maudit de tentateur, il l'avait joué près de moi, de moi qui étais un enfant ! parce que, s'il l'avait pu, il m'eût entraîné avec lui dans cette voie dont il a aujourd'hui atteint le terme fatal. — Aussi, ma cousine, poursuivit Clément, d'une voix plus émue, s'il eût réussi à obtenir votre main, je l'en savais trop indigne, pour ne pas vous le dire à temps, car je n'eubliais pas que vous m'aviez nommé votre frère ; mais cette dénonciation me répugnait, et je fus heureux, oh ! bien heureux ! ce soir-là, qu'elle me fût épargnée, et que vous

eussiez été préservée par vous-même!... Et maintenant si je vous ai dit tout ceci, c'est pour mettre fin à votre crainte de tout à l'heure.

— Je vous remercie de m'en délivrer! Ainsi, Clément, répétez-le-moi encore une fois, devant Dieu, je n'ai aucun reproche à me faire?

— Sur mon honneur, Gabrielle, vous n'en avez aucun, croyez-en ma parole!

Nous l'avons dit, Clément possédait une fermeté et une sorte de sagesse prématurée qui lui donnaient sur les autres un grand ascendant. Lorsque l'on naît avec ce caractère, il se manifeste de bonne heure dans la vie, et un jour suffit souvent pour en amener le développement complet. Ce jour était venu pour Clément, et, désormais, personne ne devait plus jamais songer à l'appeler un enfant.

XI

La ruine! cette parole est à la fois très-positive et très-vague. L'idée qu'elle présente à l'esprit,

fort claire, en effet, en elle-même, renferme une foule de conséquences obscures qui, tantôt épouvantent plus encore que le mal présent, tantôt suggèrent de chimériques espérances. Cet état s'aggrave lorsqu'un malheur de ce genre rencontre une nature étrangère aux calculs de la vie matérielle, livrée à la méditation, à l'étude, et dispensée d'ailleurs, par l'habitude d'une longue aisance, de la nécessité d'acquérir une expérience dont le besoin ne s'est jamais fait sentir.

Telle était la nature, et telle avait été, jusqu'à ce jour, la position du professeur Ludwig Dornthal. De tous les malheurs de ce monde, c'était celui qui venait de le frapper, auquel il avait le moins songé, et il manquait de faculté pour le comprendre plus encore que de courage pour le supporter. Le mot *ruine*, d'ailleurs, peut aussi être pris dans un sens relatif qui le rend moins sévère ; c'était ainsi que l'envisageait le professeur. Ne comprenant que faiblement la nature de la catastrophe survenue, il demeurait dans une inactive attente, comptant sur un moyen quelconque d'atténuer ce qui ne concernait que sa fortune, et ne s'occupait guère que de la fuite honteuse de son neveu et de la mort de son frère qui en avait été la suite fatale.

Pendant ce temps, Clément, aidé de Wilhelm Müller, avait pris connaissance de toutes les affaires avec une promptitude et une sagacité dont avait été grandement édifié l'honnête et intelligent commis qui l'initiait à ce monde nouveau. Le voyant si prompt à comprendre, si ferme pour décider et pour agir, il s'écriait avec désespoir au milieu de leurs effrayantes découvertes :

— Hélas ! hélas ! pourquoi votre malheureux cousin n'avait-il pas votre tête sur ses épaules !

— Ma tête ! elle ne vaut pas la sienne, répondit Clément à l'une de ses exclamations. Non ! non ! ce n'est pas cela, c'est autre chose qui lui manquait. Que n'ai-je, au contraire, sa capacité et son esprit ! peut-être aujourd'hui saurais-je relever notre fortune, tandis que mon unique talent sera celui de savoir supporter la pauvreté. Oh ! si elle ne menaçait que moi, combien peu elle me semblerait redoutable !

— La pauvreté !... interrompit Wilhelm ; mais vous avez bien compris, n'est-ce pas, tout ce que je vous ai expliqué ?

— Au sujet des créanciers de mon oncle ?

— Oui. Vous êtes bien convaincu que, parmi ces créanciers, le premier de tous, sur la liste, c'est M. Ludwig Dornthal, et que sa fortune pres-

que tout entière peut être sauvée de ce naufrage.

— Oui, à condition que d'autres soient ruinés !

— Mais les droits de ceux-là ne sont point supérieurs aux siens ; il n'était point l'associé de son frère, il lui avait seulement confié sa fortune comme tant d'autres.

Clément ne répondit pas. Au bout d'un moment de silence il reprit :

— L'abandon total de la fortune de mon père permettrait de rembourser tous les créanciers sans exception, n'est-ce pas ?

— Oui, tous.

— Il ne demeurerait pas, en ce cas, une seule dette ?

— Non, dit en souriant Wilhelm, ni une dette, ni une obole !

Clément reprit l'un des papiers qui se trouvaient sur la table et le relut encore une fois en silence avec la plus grande attention.

— Oui, c'est bien cela ! dit-il en se levant, tout est très-clair maintenant. Adieu, Wilhelm ; il est plus de quatre heures, on m'attend à la maison. Nous nous reverrons ce soir et nous prendrons ensemble des dispositions définitives.

Cet entretien avait lieu dans une salle basse de la maison du banquier, qui était depuis des

années le domaine de Wilhelm Müller. Il serra la main du jeune homme, et Clément prit rapidement le chemin de sa demeure.

C'était l'heure du dîner ; ses parents l'attendaient. Les habitudes de la maison avaient repris leur cours ordinaire. La triste routine de la vie est rarement interrompue plus d'un jour, même par le plus accablant malheur, et cette régularité extérieure, si pénible qu'elle soit par son contraste avec la douleur qui intérieurement a tout transformé, aide cependant à recouvrer le calme, et avec le calme le courage et la force d'agir.

L'heure était dépassée de plus d'un quart d'heure. Clément, qui connaissait l'exactitude de son père, entra tout droit dans la salle à manger, sachant que le repas devait être commencé. Il prit sa place, en effet, après quelques mots d'excuses dits à la hâte en entrant ; puis il retomba dans un silence profond.

La belle et spacieuse pièce où ils se trouvaient était l'une des plus riantes de la maison. De vieilles et précieuses porcelaines, rangées sur les étagères, en égayaient les sombres panneaux, ainsi que de vieux portraits, tous originaux et de grande valeur, qui formaient la partie la plus renommée de la collection du professeur. Les fenêtres étaient ou-

vertes sur le jardin. La verdure reposait la vue, le parfum des fleurs arrivait jusqu'à la table ; les cristaux et l'argenterie brillaient aux rayons du soleil, intercepté cependant par une vaste tente placée devant l'une des fenêtres. Un air de tranquillité et opulent bien-être régnait partout.

Clément leva les yeux, et tous ces objets, qu'il voyait chaque jour, lui firent une impression nouvelle. Il remarquait aujourd'hui ce que depuis bien longtemps il oubliait de regarder ; mais cet examen n'eut point pour effet de le distraire de ses tristes pensées, il parut, au contraire, les aggraver, et Clément était profondément absorbé dans sa triste rêverie, lorsqu'il en fut tiré par la voix de sa petite sœur.

— Papa, disait Frida, c'est dans huit jours, n'est-ce pas, que nous partons pour les bains de mer ?

— Oui, ma petite, répondit le professeur.

— Et ensuite nous irons voir Hilda ?

— Oui. Elle nous attend dans un mois.

— Et après ?

— Après, nous reviendrons ici. Au bout de deux mois d'absence, il en sera temps, je pense ?

Jamais, en effet, le professeur n'avait quitté sa chère demeure pour un temps plus long que celui-là.

Ce peu de mots fit passer sur le visage de Clément une expression de souffrance telle qu'il ne put la réprimer. Sa mère s'en aperçut, et l'interrogea du regard. Mais Clément baissa les yeux et ne les releva plus jusqu'à la fin du silencieux repas, bien qu'il sentit attaché sur lui, avec inquiétude, un autre regard encore que celui de sa mère.

— Clément, j'ai à te parler, dit sa mère, dès que le diner fut achevé.

Il se leva à l'instant et se dirigea avec elle vers le jardin.

— Mon père, dit-il, avant de quitter la chambre, vous me permettrez ensuite de venir causer avec vous, n'est-ce pas ? j'ai plusieurs choses à vous dire.

— Oui, mon cher fils, je t'attendrai. — Et le professeur retourna dans la bibliothèque, où il s'enfermait toujours pendant une heure après diner.

— Voyons ! dis-moi tout maintenant, dit madame Dornthal, lorsqu'elle eut conduit son fils jusqu'à un banc placé hors de la vue de toutes les fenêtres de la maison.

— Oui, ma mère, ma bonne mère. C'est à vous que je vais soumettre la sentence qui me semble avoir été signifiée à mon honneur et à ma con-

science. C'est vous qui me direz si nous pouvons y échapper ou si nous devons la subir.

Il commença son récit, et tandis qu'elle l'écoutait avec attention et sans l'interrompre une seule fois, il exposa à sa mère, dans tous ses détails et dans toute sa réalité, la situation où la mort de son oncle et la fuite de son cousin les plaçaient. Madame Dornthal, plus habituée aux détails pratiques de la vie, que son mari, n'avait point partagé les illusions de celui-ci ; elle était beaucoup plus préparée que lui aux suites fatales du revers de fortune qui les avait frappés, mais elle était loin cependant d'en avoir mesuré l'étendue. Ils seraient beaucoup moins riches que par le passé, ils auraient de grandes privations à subir, il faudrait pour un temps faire de nombreuses économies : telles avaient été à peu près ses prévisions ; mais tout cela n'avait point semblé à cette bonne ménagère prendre les proportions d'une épreuve qui fût au-dessus de ses forces. Non moins souvent que son mari, elle avait répété, depuis huit jours, que, dans le malheur qui les frappait, la perte d'argent n'était rien.

Maintenant elle comprenait que cette perte était quelque chose et quelque chose de grave, presque autant que la mort, car c'était la fin de la vie sous

l'aspect que la vie avait eu pour elle depuis vingt ans, qu'il s'agissait d'envisager et d'accepter sur l'heure.

La courageuse mère n'hésita pas cependant. Elle embrassa son fils :

— Que Dieu soit béni, dit-elle, de m'avoir donné un enfant tel que toi ! Oui, mon Clément, oui, tu as mille fois raison !

— Ainsi, ma mère, vous le pensez comme moi, la ruine des Dornthal ne doit causer aucune autre ruine ?

— Non, mon enfant.

— Notre nom doit demeurer sans reproche, et il ne faut pas que jamais personne au monde puisse avoir le droit de le maudire ?

— Non, non ! il ne le faut pas, Clément, quoi qu'il arrive !

— Quoi qu'il arrive ! répéta Clément avec fermeté. Ma mère, merci et adieu ; je vous quitte. Ce n'est pas moi, c'est vous qui irez maintenant trouver mon père.

— Oui, Clément, c'est moi !

Elle écarta l'épaisse chevelure de son fils et le regarda un instant en silence avec une attention profonde et attendrie ; jamais les yeux de Clément n'avaient exprimé plus visiblement qu'en ce mo-

ment la fermeté, la loyauté, l'énergie de son âme.

Oui, pensa-t-elle, ceux qui font les grandes choses ici bas, ceux qui laissent d'eux une glorieuse et illustre renommée n'ont pas dans l'âme et dans le cœur plus de noblesse et plus de courage que toi, ô mon enfant ! Que Dieu soit loué ! ta vie sera bénie, quand même tout ce que tu pourrais être, toute la puissance qui est en toi, demeurerait cachée et ne serait jamais connue que de lui seul !

Telles furent les pensées de madame Dornthal, tandis que son regard maternel plongeait dans celui de son fils, mais elle ne les articula pas. Elle posa encore une fois ses lèvres sur le front de Clément, mit la main sur sa tête comme pour le bénir, et lui, il prit la main de sa mère et la baisa avec un grave et tendre respect ; puis il se leva et quitta sur-le-champ le jardin et bientôt après la maison.

Clément demeura plusieurs heures absent ; lorsqu'il rentra il était près de neuf heures. Ce fut sa mère elle-même qui lui ouvrit la porte lorsqu'il sonna, car elle l'attendait dans le vestibule. Clément tenait une liasse de papiers à la main. Il était très pâle.

— Eh bien, dit madame Dornthal, tout est-il réglé?

— Oui, ma mère, tout ! Il ne manque à ses papiers que la signature de mon père. Il consent à la donner, n'est-il pas vrai ? dit-il avec émotion.

— Tu n'en doutais pas, je pense ?

— Non ! mon pauvre père ! mais il était si loin de penser !..

— Oui, c'est cela, je ne craignais aucune hésitation de sa part ; mais ce que je craignais, c'était l'illusion complète où il était demeuré ; ce qui m'effrayait, c'était l'effet de cette surprise, de ce saisissement. O Clément ! je ne sais quelle terreur me venait de l'affreux souvenir de l'autre jour ! Mon pauvre Ludwig ! — Madame Dornthal s'arrêta un instant pour s'essuyer les yeux, puis elle sourit :

— Mais sois tranquille, poursuivit-elle ; il sait tout maintenant, et il a tout compris, tout senti comme nous. Seulement il vaut mieux que nous restions seuls lui et moi ce soir ! Donne-moi ces papiers, et toi, cher enfant, occupe-toi de ton frère et de ta petite sœur ; je n'ai pas eu le temps de songer à eux. — Ah ! et Gabrielle, la pauvre petite, tu ferais peut-être bien d'aller la trouver aussi, et de lui dire tout. Nous n'avons plus

rien à cacher à personne, à elle moins qu'à une autre.

Sans attendre sa réponse, madame Dornthal quitta précipitamment son fils et alla rejoindre son mari dans la bibliothèque, où elle demeura enfermée avec lui tout le reste de la soirée.

XII

Clément resta un moment pensif et incertain. Avant d'obéir à sa mère, il sentait le besoin de rassembler un peu ses idées et de se calmer. Quelque maître de lui qu'il pût paraître, il était bien jeune pour des émotions telles que celles de cette journée. Il traversa le vestibule, hésita un instant lorsqu'il fut au bas de l'escalier qui menait chez Fleurange, puis, passant outre, il alla tout droit dans le jardin. Jusqu'alors il n'avait pensé qu'à ses parents ; du moins, pendant toute cette matinée, il lui avait semblé que, dès que son père et sa mère sauraient tout, son cœur serait soulagé d'un grand poids et qu'il respirerait tout à fait librement.

Mais sa terrible révélation était faite et il n'en était pas plus à l'aise. Son cœur battait toujours et battait péniblement. Après avoir passé toute la soirée enfermé dans le bureau de Wilhelm, livré aux plus tristes calculs, il avait besoin de respirer l'air. On était à la fin de juin, mais le ciel était couvert et orageux. Il marcha à grands pas jusqu'à l'extrémité du jardin, puis il revint lentement vers la maison, et il allait enfin rentrer pour chercher d'abord les enfants et ensuite sa cousine, lorsqu'il entendit prononcer son nom tout près de lui :

— Clément !

— Vous, vous, Gabrielle ! ici toute seule ?

Fleurange était assise dans l'ombre sur un banc adossé au mur de la vieille maison.

— Oui, depuis une heure je suis là. Vous allez me dire tout ce qui se passe, n'est-ce pas, Clément ? Restez un moment près de moi et parlez ; ne me cachez plus rien !

— Ce n'est pas mon intention, Gabrielle ; mais ne me retenez pas maintenant. Rentrez, chère cousine ; quand les enfants seront endormis, je descendrai et nous causerons.

— Les enfants dorment, Clément ; ils dorment depuis longtemps. Il est près de dix heures ; les pauvres petits, croyez-vous qu'ils auraient pu

demeurer éveillés jusqu'à cette heure ? Après le dîner, je les ai emmenés au bout du jardin. Il m'a semblé qu'il valait mieux, ce soir, qu'on n'entendit pas autour de la maison le bruit de leurs voix joyeuses. A huit heures, ils étaient fatigués ; je les ai fait remonter, et, après les avoir endormis, je suis redescendue, depuis lors je vous attends.

Elle aurait pu faire un beaucoup plus long récit sans que son cousin songeât à l'interrompre. Il ne lui répondit pas d'abord ; enfin :

— Merci, Gabrielle, merci, dit-il, vous êtes... mais il s'arrêta encore. Il sentait comme une main de fer lui serrer le gosier, et il craignait de ne pouvoir s'empêcher de sangloter comme un enfant s'il essayait de parler.

Avec sa mâle énergie, avec sa gravité précoce, c'était un cœur passionnément tendre que celui de ce jeune Clément ! Cependant il n'avait pas manqué de fermeté pendant cette journée. D'où venait donc qu'elle semblait tout d'un coup l'abandonner ? d'où venait qu'après avoir mesuré sans faiblesse toutes les suites de la résolution qu'il avait été le premier à prendre et à proposer ; après n'avoir hésité ni à la vue de ses parents ni à celle de ses frères et sœurs, il se sentait maintenant effrayé et comme accablé par la pensée du sacrifice

accompli et du grand changement que toute leur vie allait subir ? Pourquoi ? Il le comprenait à peine lui-même, car il ne s'était pas bien rendu compte de tout ce qui se passait pour lui dans ce pays des rêves, vers lequel l'entraînait la tendance de son caractère, peu enclin aux distractions de son âge, et celle de son esprit, dont la poésie était le délassement intime et silencieux. On savait qu'il avait une bonne mémoire et qu'il savait par cœur un grand nombre de vers, mais on ne se doutait pas de la place que la poésie elle-même occupait dans la région de son âme la plus voisine de celle réservée pour Dieu seul. C'était une vie intérieure absolument cachée à tous, et où l'œil de sa mère elle-même avait à peine pénétré. L'aptitude de Clément pour la science, pour l'histoire, pour le côté positif des études et de la vie, ainsi que son habileté pour mille grandes et petites choses matérielles où il excellait, servaient à dissimuler davantage cette autre partie de lui-même. On comptait sur lui pour dresser un cheval, pour régler un compte, pour donner une leçon de mathématiques ou d'histoire, pour organiser une course ou un voyage ; c'étaient là ses attributions reconnues. Mais l'idée qu'il pût s'égarer dans des régions imaginaires et poétiques, s'y

absorber, s'y perdre (ainsi que l'exprime la langue allemande, qui seule a un mot pour ces sortes de rêves éveillés : *Schwärmen*, » à perte de vue), et passer en silence une partie de sa vie dans ce pays inconnu, dont il ne parlait jamais : tout cela était ignoré même de ceux qui le connaissaient le mieux ; et peut-être, lui même, nous l'avons dit, ne s'en rendait-il pas bien compte, car jamais, jusqu'à ce jour, les rêves et la réalité ne s'étaient encore brusquement heurtés dans sa vie. Mais tout à coup il venait de comprendre que, dans son domaine idéal, il avait élevé une retraite, un palais, un trône, qu'il devait se résigner à voir s'écrouler comme le reste ; et le courage qu'il s'était senti pour supporter dans toute son étendue la ruine matérielle de sa fortune semblait l'abandonner maintenant, en présence de la ruine imaginaire de ce domaine enchanté !

Fleurange voyant que son cousin ne répondait pas, attendit d'abord tranquillement, mais bientôt elle dit avec un peu d'impatience :

— Voyons, Clément, de grâce, ne me tenez pas plus longtemps en suspens. De quoi avez-vous peur ? Suis-je un enfant ? ne suis-je pas plus âgée que vous ? n'ai-je pas appris longtemps avant vous ce que c'était que le chagrin, la souffrance, l'épreuve ?

Parlez-moi donc franchement et sans crainte. Rien ne m'effraye.

L'énergie de Fleurange ranimacelle de son cousin et lui rendit son calme et son empire sur lui-même. Sans hésiter davantage, il s'assit près de sa cousine et lui répéta à peu près tout ce que quelques heures auparavant il avait dit à sa mère. Elle apprit alors à son tour l'étendue du désastre qui les avait frappés. Elle comprit aussi que tout serait réparé, que l'honneur de la maison et du nom de son oncle demeurerait intact, mais que le frère de celui-ci, Ludwig Dornthal, serait ruiné, à jamais ruiné.

— Et votre bon père et votre mère ont consenti à cet abandon de leurs droits ?

— Oui, sans hésiter.

— O chers et nobles cœurs ! s'écria Fleurange, en joignant les mains avec transport. Et c'est vous qui leur avez conseillé cela !

— Oui.

— Clément, ô mon cher Clément ! vraiment je vous aime comme je ne vous ai jamais aimé !

— Gabrielle, dit Clément d'une voix basse et tremblante, ne me dites pas cela !

— Et pourquoi pas, dit Fleurange, puisque je le pense et puisque cela est vrai ?

— Parce que.... parce que s'il faut souvent blâ-

mer ceux qui manquent à l'honneur et au devoir, il n'y a pas tant à louer ceux qui y sont fidèles.

— Néanmoins, cher cousin, si je vous aime mieux qu'avant, il ne faut pas m'en vouloir ; mais je ne vous le dirai plus puisque cela vous déplaît.

Il y eut un moment de silence. Fleurange était tombée dans une profonde rêverie. Elle reprit bientôt d'une voix grave :

— Maintenant que je comprends tout, je vois que la vie va changer d'aspect pour nous absolument et complètement.

— Oui, absolument et complètement, dit Clément avec une sourde angoisse.

— Cette chère vieille maison ! poursuivit Fleurange, il faudra la quitter !

— Oui, dit Clément, il faudra la vendre avec tout ce qu'elle contient, car il ne reste plus à mon père, pour commencer sa vie nouvelle, que le produit de cette vente.

— Quitter la maison ! répéta Fleurange lentement, oui, je comprends qu'il le faudra et puis ensuite nous séparer.

— Oh ! pourquoi ? pourquoi cela ? s'écria Clément avec une impétuosité soudaine, mais bientôt il reprit d'un autre accent :

— Au fait, ma chère cousine, il est bien égoïste

de vouloir vous garder parmi nous, quand nous n'avons plus à partager avec vous que la pauvreté.

— Clément, dit vivement Fleurange, voilà en vérité une rude et injuste parole; l'ai-je bien méritée?... Elle s'arrêta un instant, puis elle poursuivit d'une voix émue : Quoi! lorsque j'étais moi-même en face de la pauvreté, de la misère, de la faim, oui, Clément, de la faim, votre père s'est souvenu de moi. Il m'a appelée, il m'a reçue, il m'a donné non pas le bonheur que je connaissais, mais un bonheur nouveau ignoré jusqu'alors. Il m'a fait retrouver un père quand je n'en avais plus, une mère, des sœurs, des frères que je n'avais jamais possédés. La vie, la jeunesse, la joie! tous ces mots ne signifiaient rien pour moi. Je ne les ai compris que depuis que je suis sous son toit, et maintenant... maintenant... dit-elle, tandis que les larmes qu'elle ne pouvait plus réprimer entrecoupaient ses paroles, c'est son fils, le fils de Ludwig Dornthal qui vient me dire que c'est pour fuir le malheur des siens que je veux m'éloigner d'eux!

— Gabrielle! Gabrielle! dit Clément avec agitation, — pardonnez-moi, ayez pitié de moi, arrêtez-vous, de grâce, vous me ferez perdre la raison, si vous m'adrezsez maintenant de tels reproches.

Fleurange se calma peu à peu et bientôt s'efforçant de sourire, tandis que de grosses larmes remplissaient encore ses yeux, elle reprit : — Mon pauvre Clément, il ne m'est donc permis, ce soir, ni de vous louer ni de vous blâmer ? A la bonne heure ! laissons, en effet, ce qui ne regarde que nous ou du moins parlons-en autrement. Ce que je voulais dire tout à l'heure, c'est que nous ne pouvons plus rester oisifs. Les chers parents, — poursuivait-elle d'une voix attendrie, — il faudra les aider de tout notre pouvoir et travailler pour eux...

— Travailler ! dit Clément. Moi à coup sûr, cela va sans dire ; mais vous, vous, Gabrielle, cela n'a pas de sens !

— Moi aussi, dit tranquillement Fleurange, et voilà le point sur lequel j'ai à réfléchir. Il faut non-seulement ne plus leur être à charge, mais il faut les aider. Oh ! cela me sera bien doux ! je bénis le ciel en songeant que je pourrai peut-être faire quelque chose à présent en ce monde, pour ceux à qui je dois tout. Cette pensée m'empêche en ce moment d'être triste.

Elle se leva et lui tendit la main.

— Bonsoir, cousin ! demain je vous dirai quels conseils les bons anges m'auront donnés cette nuit.

Il prit sa main en silence et elle le quitta sans qu'il eût proféré une parole.

La nuit était obscure. Pendant tout l'entretien qu'ils venaient d'avoir ensemble, si Clément avait entrevu les traits de sa cousine, c'était parce qu'à la faveur même de l'ombre et ainsi placé près d'elle, il avait osé la regarder comme il ne l'eût point fait ailleurs. Maintenant, les étoiles à peine levées disparaissaient sous de sombres nuages ; il n'avait plus à craindre les regards de personne. Il demeura à la place où elle l'avait quitté et, la tête dans ses mains, il laissa enfin éclater les larmes qui le suffoquaient depuis deux heures. Larmes de douleur, d'attendrissement, de tendresse, qu'il lui fallait répandre pour empêcher son jeune cœur de se briser !

Il surmonta cependant bientôt cette violente émotion et il se leva honteux de sa faiblesse. En ce moment, il entendit une fenêtre s'ouvrir au-dessus de sa tête : c'était celle de Fleurange, et, peu après, elle parut au balcon. Il distingua sa robe blanche et le contour régulier de son visage se dessinant sur le fond éclairé de sa chambre ; il vit son doux regard perdu dans la nuit sombre. Bientôt elle joignit les mains et inclina la tête. Elle priait : à son insu, elle ne pria pas seule ce soir-là. Clé-

ment, à genoux dans l'ombre, priait avec elle ; la place où il se trouvait était précisément celle où il avait entendu Fleurange dire à Félix ces mots : « Clément est mon frère, et vous, vous ne l'êtes pas ! » Il s'en souvint en ce moment et il renouvela dans son cœur, la promesse solennelle d'être à jamais fidèle à tout ce que cette parole lui imposait.

XIII

Si, un mois auparavant, on eût prédit aux heureux habitants de la vieille maison qu'ils n'avaient plus que quelques semaines à passer dans ses murs, cette prédiction leur eût causé à tous une grande épouvante et chacun se serait demandé comment une telle épreuve se pourrait supporter. Mais il y a dans la vie, même la plus comblée de bonheur, lorsqu'elle est dans l'ordre parfait, c'est-à-dire lorsque les devoirs de chaque jour y sont compris et fidèlement accomplis, il y a, dis-je, dans une telle vie une préparation latente aux coups les plus rudes de l'adversité, et, si le jour de

les subir se lève effectivement, on est surpris de trouver que ceux qui semblaient jouir plus que d'autres des biens qu'ils possédaient, savent, avec plus de fermeté et de sérénité que tous, se résigner à les perdre.

L'épreuve subsiste cependant. Elle accable de tout son poids, mais elle vient seule, et sans être accompagnée de ces deux fléaux qui pénètrent à sa suite, là où le mal a précédé le malheur : le trouble et le désordre.

Ni l'un ni l'autre de ces maux n'entrèrent en effet avec la ruine dans la maison de Ludwig Dornthal. Le désastre extérieur était complet, mais, à l'intérieur, la paix et l'ordre furent maintenus. Toutes les décisions, même les plus rigoureuses, furent prises avec calme et exécutées sans hâte, comme sans délai. Ils ne se dissimulaient point la grandeur du sacrifice qui leur était imposé ; ils n'affectaient pas une insensibilité qu'ils n'éprouvaient point ; mais, tout en ayant bien souvent les yeux remplis de larmes, ils se préparaient tranquillement, et comme le fait dans un naufrage un bon et vaillant équipage forcé par la tempête d'abandonner son navire.

C'est ainsi que furent prises toutes les dispositions nécessaires pour l'abandon de leur chère

demeure, pour la vente presque complète des livres et des tableaux réunis par le professeur avec tant de soin et d'orgueil, ainsi que pour celle d'autres collections, source des seules jouissances qu'il eût jamais goûtées en dehors du cercle chéri de sa famille et de ses amis.

Et il fallait aussi se séparer de ceux-ci ! Lorsque Ludwig Dornthal avait annoncé son intention de reprendre la carrière qu'il avait quittée depuis vingt ans, les offres lui vinrent pourtant de tous les côtés, et d'abord de la ville qu'il habitait. Mais les raisons de stricte économie qui devaient désormais régler leur vie, auxquelles s'ajoutait une secrète répugnance à changer tout d'un coup de position, dans un lieu où il en avait occupé une si prospère, le déterminèrent à quitter Francfort. Après quelques hésitations, il se décida à accepter un modeste poste qui lui était offert à l'université de Heidelberg.

Il y trouvait l'avantage de pouvoir acquérir à très-bas prix une petite maison, presque rustique il est vrai, mais située hors des portes de la ville, au bord du Neckar et entourée d'un jardin. Il pouvait, de là, se rendre facilement chaque matin à l'université, et la perspective de ce repos champêtre à la fin de ses laborieuses journées les lui fai-

sait envisager avec moins de déplaisir. Il fut donc décidé qu'il irait s'y établir avec sa famille, le plus promptement possible.

Tel était le plan auquel il s'était arrêté et dont les détails devaient être peu à peu réglés pendant les quelques semaines qu'ils devaient forcément passer encore dans la vieille maison avant de la quitter sans retour.

Clément s'était chargé de tous les préliminaires de la vente considérable qui allait avoir lieu ; il voulait en éviter le triste soin à son père et accomplir seul cette pénible et fatigante besogne, mais elle se trouva facilitée pour lui plus qu'il ne l'avait prévu, car Fleurange ne lui permit pas de refuser le concours de son activité. Elle se mit donc à l'œuvre avec lui, allant et venant en silence, les manches relevées ; ses adroites petites mains transportant les porcelaines avec sûreté, d'un lieu à un autre, plaçant, numérotant, rangeant, époussetant les livres, selon les instructions qu'elle recevait de son cousin, dont elle allégeait en effet singulièrement la tâche ; puis, le soir venu, ils s'établissaient dans la bibliothèque déjà presque entièrement dépouillée de ses richesses, et ils écrivaient et recopiaient des listes ou bien ils inséraient dans de grands registres des notes relatives aux précieux vo-

lumes, ou aux manuscrits qui allaient disparaître.

C'était en résumé une besogne qui exigeait la vigueur et l'activité de la jeunesse en même temps que beaucoup de réflexion, d'assiduité et de travail. Dire que, tandis qu'ils accomplissaient ensemble cette double tâche, ils ne la trouvaient point parfois fatigante, que leurs fronts ne se rembrunissaient jamais, que leurs yeux ne fussent point parfois humides, tandis que passaient par leurs mains tant d'objets qu'ils ne devaient plus revoir, ce serait inexact ! mais il le serait beaucoup aussi de penser que Clément, malgré ce rude labeur, se trouva fort à plaindre pendant cette semaine !

Il vint même un jour, dans l'avenir, où se rappelant ceux-ci, il lui sembla que ces heures pendant lesquelles il voyait en face de lui ces beaux yeux baissés sur ce lourd registre, se relevant parfois pour l'interroger et pour lui jeter un regard d'amitié, il lui sembla, dis-je, que ces heures évanouies comptaient parmi les plus belles de sa vie !

Enfin la besogne approchait de son terme : ils devaient l'achever dans la journée, et ils travaillaient ensemble pour la dernière fois, lorsque Fleurange leva les yeux.

— Clément, dit-elle, tout ceci va être bientôt

achevé. J'ai gardé pour ce moment une confiance que j'ai à vous faire.

Clément interrompit son travail tout court, et l'interrogea du regard :

— Non ! non ! achevez ce que vous faites, vous m'écoutez ensuite.

La besogne de Clément fut vite terminée. Fleurange de son côté ferma le grand livre placé devant elle et reprit :

— Vous souvenez-vous de notre conversation dans le jardin, il y a quinze jours ?

— Assurément oui.

— Eh bien, après vous avoir quitté ce soir-là, j'ai passé la nuit à réfléchir et j'ai fini par écrire une lettre, au meilleur et même au seul ami que j'aie au monde, hors de cette maison.

— Au docteur Leblanc ? dit Clément, instruit comme de raison de toutes les circonstances qui avaient précédé l'arrivée de sa cousine.

— Oui, au docteur Leblanc. Je lui ai dit tout ce que je venais d'apprendre ; je lui ai exposé la situation dans laquelle allaient se trouver mon oncle et sa famille, et mon désir, mon ardent désir, non-seulement de ne point leur être à charge, mais d'accomplir vis-à-vis d'eux le devoir d'une fille. Leurs propres filles ont d'autres devoirs : elles sont ma-

ées. Pour moi je n'ai que celui-là, et il m'est si cher ! si cher ! répéta Fleurange de cette voix tendre qui parfois faisait pénétrer jusqu'au fond du cœur ses plus simples paroles, que j'estimerai ma vie heureuse et bien remplie, si je puis m'y consacrer tout entière!...

Clément baissa la tête et reprit sa plume comme pour corriger un des chiffres inscrits devant lui. Il ne fallait pas qu'elle vît sur son visage l'effet de ce langage, non ! il ne le fallait pas.

— Eh bien, dit-il, au bout d'un moment sans la regarder, et qu'a répondu le docteur Leblanc ?

— Tenez, Clément, lisez ; voici la lettre que j'ai reçue de lui, il y a deux jours.

Clément prit la lettre, et, pendant qu'il la lisait, il se sentit tout d'un coup saisi d'une angoisse semblable à celle qu'il avait éprouvée peu de jours auparavant, dans le jardin, après la conversation, que venait de lui rappeler Fleurange.

Il lui fallut un effort violent pour se maîtriser et pour ne pas déchirer en mille pièces le papier qu'il tenait à la main. Il y parvint cependant heureusement, car c'eût été l'acte le plus insensé qu'il eût jamais commis.

Rien, en effet, dans la lettre du docteur Leblanc

ne justifiait cette velléité furieuse. Elle était ainsi conçue :

« Ma chère jeune amie,

« Je ne saurais vous dire combien je suis à la fois affligé et édifié du triste récit que vous me faites : je savais de longue date quel homme était votre oncle, mais je vois aujourd'hui que même parmi les meilleurs, il y en a peu qui lui ressemblent, et jamais je ne me suis senti un plus vif désir d'aller lui serrer la main. Vous savez que j'ai toujours eu cet espoir et cette intention. Mais il est probable que je pourrai l'effectuer plutôt que je ne le pensais; et ceci m'amène à la seconde partie de votre lettre.

« Je conçois votre désir : je voudrais le second. D'ailleurs, je n'ai pas oublié que je vous ai promis de vous aider à gagner votre vie, si jamais cela était nécessaire. Pauvre enfant ! j'avais bien espéré n'être jamais appelé à tenir cette promesse. Mais, puisque nous en sommes là, je crois devoir vous parler d'une lettre que j'ai reçue hier et qui, coïncidant avec la vôtre, m'a semblé être une indication providentielle. Cette lettre est d'une de mes clientes, une dame russe qui se nomme la princesse Catherine Lamianoff, et qui se trouve

en ce moment à Munich, où elle me demande de venir la trouver. Je lui ai donné jadis des soins, avec succès, et d'après ce qu'elle me dit de son état je crois qu'en effet ma présence peut lui être utile. J'ai résolu de m'absenter pendant quinze jours pour aller les passer près d'elle. Je vous verrai donc, car, étant en Allemagne, j'irai tout exprès à Francfort. Mais, auparavant, je veux vous dire ce qu'il peut y avoir d'intéressant pour vous dans cette lettre. La princesse me demande instamment de lui trouver une jeune fille, bien élevée, et ayant des manières distinguées qui consente à devenir sa demoiselle de compagnie. Elle s'ennuie, elle est malade, et vous trouveriez auprès d'elle, en même temps qu'une occupation lucrative, un grand acte de charité à accomplir. Mais nous causerons de tout cela avant huit jours. En attendant, comptez toujours, comme vous avez le droit de le faire, sur mon sincère et affectueux dévouement. Je ne vous dis rien de la part de ma sœur, qui vous écrit par la même poste une longue lettre d'accord en tout avec celle-ci.

« P. S. La princesse est veuve. Elle a été deux fois mariée. Elle est très-riche, et elle offre à la demoiselle de compagnie qu'elle me charge de lui trouver, cent cinquante louis par an. »

Clément demeura quelques instants silencieux.

— Et vous songez à accepter une pareille proposition, dit-il enfin avec une irritation tout à fait étrangère à sa manière d'être habituelle. — Quelle folie!

— Non, ce ne serait pas une folie, répondit Fleurange avec douceur. Si, en causant avec le docteur Leblanc, je ne découvre aucune raison de refuser cette situation, il m'est impossible de voir où serait la folie de l'accepter.

— Gabrielle, vous le savez, dit Clément du même ton, le rôle que vous voulez prendre m'est insupportable! Ce rôle m'appartient, à moi seul, c'est à moi de travailler pour mes parents, pour mes frères et pour vous. Si vous aviez seulement un peu d'amitié pour moi, vous comprendriez que c'est là une grâce que je vous demande et que vous n'avez pas le droit de me refuser.

— Voyons, Clément, dit Fleurange d'une voix calme, causons un peu raisonnablement. — Lorsque tout sera vendu et que vos parents seront établis dans leur nouvelle petite propriété à Heidelberg, vous savez bien que les faibles appointements de votre père et même ce que vous pourrez y ajouter suffiront à peine pour les faire vivre à l'aise avec Frida. Vous, vous resterez à Francfort où, mal-

gré votre âge, vous avez le choix entre plusieurs emplois. Mais Fritz?... Avez-vous oublié notre calcul d'hier? Serez-vous assez riche pour le placer dans ce bon gymnase où vous voudriez tant qu'il pût entrer pour apprendre à devenir indépendant à son tour? Non, Clément, vous savez bien que vous ne le pouvez pas. Tandis que, — poursuivit-elle avec animation, — si cette dame veut bien de moi, tout, hormis une minime partie de la somme que je recevrais, serait envoyée à mes chers frères. L'éducation de Fritz serait assurée, et ma bonne tante serait délivrée de toute inquiétude, non-seulement à mon sujet, mais au sien. Oh! voyez-vous, Clément, je serais mille fois plus heureuse, loin de vous ainsi (dussé-je être traitée comme une esclave par cette princesse) que près de vous, inutile, inactive, et ajoutant par ma présence aux difficultés de tous, au lieu de contribuer à les diminuer.

Clément, le coude sur la table, la tête sur sa main, ne répondait pas un mot.

— Allons, allons, déridez-vous, mon bon Clément, dit Fleurange d'un ton caressant en lui prenant doucement la main. — Nous nous reverrons, comme les écoliers, pendant les vacances. — Nous nous retrouverons de temps en temps là-bas

au bord du Necker ! Ce sera toujours notre *chez nous* !... notre seul foyer de famille ! et nous y reviendrons tous, comme ici, aux grands jours de fêtes !...

Que pouvait répondre le pauvre Clément ? qu'avait-il à objecter ? ne fallait-il pas taire à jamais, tout ce que dans ses rêves évanouis, il avait cru qu'il oserait dire un jour ?... N'était-il pas condamné maintenant, pour vivre, au rude travail quotidien ? sa vie n'avait-elle pas désormais un but unique, dont rien ne devait le distraire ? Et, en eût-il été autrement, n'était-il pas à ses yeux un enfant ? n'était-il pas dénué de tout ce qui pouvait plaire ? n'avait-il pas de tout temps prévu que le bonheur de ses rêves s'évanouirait au premier souffle de la réalité ?...

Il prit dans ses mains la petite main de sa cousine, et attachant sur elle son regard ordinaire, simple et cordial :

— Vous avez raison, Gabrielle, dit-il, pardonnez-moi ; j'ai l'air ingrat, mais je ne le suis pas. Que Dieu vous récompense ! Vous êtes un ange !

Et il ajouta si bas qu'elle ne l'entendit pas : « Un ange dont je suis plus séparé que de ceux du ciel ! »

XIV

A partir de ce jour, Clément ne sembla plus s'occuper du projet de sa cousine, ou du moins il n'en parla jamais, et ce projet fut discuté devant lui sans qu'il prit part à la conversation.

Madame Dornthal, capable elle-même de tous les dévouements, l'était aussi de la générosité non moins réelle et peut-être plus rare, de savoir les accepter. Elle comprenait bien le caractère de Fleurange, et elle ne voulut pas, en ce moment, lui ravir la joie la plus exquise que pût goûter un cœur tel que le sien.

— Chère enfant, lui dit-elle en la serrant dans ses bras, oui, j'accepte le secours que tu m'offres et je te remercie. Oui, grâce à toi, j'aurai une inquiétude de moins pour deux de mes enfants, et, si le docteur Leblanc me rassure pour ma Gabrielle, je la laisserai suivre l'impulsion généreuse de son cœur.

Et madame Dornthal garda pour elle ou commu-

niqua seulement à son mari un autre motif de son consentement.

— Elle sera ainsi préservée de quelques-unes des privations de notre vie nouvelle. Elle continuera de jouir du bien-être que nous ne pouvons plus lui donner. Elle sera plus gaie et plus heureuse loin de nous que près de nous en ce moment, la pauvre enfant !

— Oui, répondit le professeur, c'eût été en vérité dommage d'enfouir cette jeunesse dans une chaumière : cela me coûtait. J'ai tant de fois béni Dieu, depuis un mois, d'avoir assuré le sort de nos chères filles ! Et cependant, ajoutait le pauvre Ludwig en soupirant, ces jeunes visages étaient bien réjouissants à voir !!!

— Nous les reverrons, Ludwig ; Hilda et Karl nous attendent ; notre Clara passera l'hiver près de nous, puisqu'on vient de commander à Julian de grands travaux aux environs d'Heidelberg. O mon Ludwig ! tant que Dieu nous laisse tous ces biens, abandonnons-lui, non-seulement sans murmure, mais sans regret, tous ceux qu'il nous a ôtés !

Ceux qui ne songent qu'à s'enrichir et qui font de cette pensée leur unique affaire, ceux-là ne sont pas plus que d'autres préservés de la ruine.

chemins divers ils parvenaient au même but. Ils découvrirent donc que, bien que la vie, pour tous les deux, fût parvenue presque à son déclin sans avoir amené entre eux le hasard d'une rencontre, ils étaient nés amis intimes.

Que d'amis inconnus passent ainsi leur vie tout entière sans se rencontrer, et sans se douter jamais de la sympathie qui les unit ! qui sait combien de liens de cette sorte se découvriront au ciel ? qui sait encore si cette découverte ne sera pas l'une des plus douces joies de l'autre vie, accordée plus largement peut-être (comme toutes les jouissances dont l'avant-goût existe ici-bas) à ceux qui sur la terre en auront été le plus complètement privés !

La maison hospitalière était fermée : les rayons de la bibliothèque étaient vides, les panneaux étaient dépouillés de leur riche et noble parure. Tout était maintenant humiliation et sacrifice là où naguère tout était satisfaction et jouissance, et cependant, il est probable que le docteur Leblanc n'eût point éprouvé une sensation de respect et d'attendrissement aussi vive s'il eût visité pour la première fois les Dornthal pendant les jours de leur prospérité.

De leur côté, cet ami nouveau semblait avoir toujours occupé au milieu d'eux la place qu'il venait d'y prendre ; et, en dépit de la tristesse du pré-

sent et de celle de l'avenir, Fleurange, à la veille de quitter tous ses amis, n'en jouissait pas moins de la satisfaction de les voir un instant réunis et ne comptait pas, comme moins heureux que les autres, les derniers jours passés au milieu d'eux !

Madame Dornthal n'avait rien recueilli de ses conversations avec le docteur Leblanc qui lui semblât de nature à détourner Fleurange de son projet. Elle apprit seulement que le séjour de la princesse Catherine à Munich était tout à fait temporaire ; qu'elle y passait à son retour des eaux, où d'habitude elle venait tous les étés, et qu'elle reprenait ensuite le chemin de Florence, où elle possédait un palais qui était sa demeure d'hiver.

Après l'échange de quelques lettres, il fut décidé que Fleurange accepterait les offres de la princesse et partirait pour Munich avec le docteur. Elle aurait ainsi le double avantage de la protection de son vieil ami pendant le voyage, et de sa présence auprès d'elle pendant les jours de son début dans sa carrière nouvelle.

Tandis que tout ceci se décidait, les jours s'écoulaient tristes et rapides, et le dernier qu'ils eussent à passer dans la vieille maison vint bientôt. Le dernier jour où leurs yeux pouvaient encore contempler ces vieux murs témoins de tout le bonheur du

passé; et ce jardin, et cette verte pelouse, et ces plates-bandes fleuries, et ces grandes allées couvertes d'ombre et remplies de souvenirs dont, au printemps prochain, ou au printemps d'aucune année dans l'avenir, ils ne pourraient plus jamais revenir chercher la trace.

Clément, silencieux comme il l'était souvent, mais plus agité que de coutume, rassemblait à la hâte le petit nombre de livres qui devaient faire partie, le lendemain, de son léger bagage. Le généreux sacrifice de sa cousine lui permettait de placer sur-le-champ Fritz selon ses vœux; mais il n'en serait que plus complètement seul, et, bien que la présence d'un enfant eût été pour le jeune homme une difficulté de plus, et fût plus tard devenue une entrave sérieuse, Clément aimait son petit frère et s'était formé une perspective consolante de la nécessité de le garder près de lui. Maintenant cette nécessité n'existait plus. Clément, demeuré libre, s'était décidé à faire pour lui-même le choix le plus rude et le moins conforme à ses goûts, mais le plus propre à seconder son désir de venir en aide à ses parents. Wilhelm Müller lui avait proposé d'entrer dans une grande maison de commerce où l'intelligent et intègre commis de M. Heinrich Dornthal avait trouvé lui-même une position analogue à celle

qu'il occupait naguère chez le banquier. Clément avait accepté. Au début, il ne devait recevoir que de modiques appointements, mais ces appointements devaient s'accroître d'année en année. « Et plus tard, expliquait Wilhelm, vous pourrez avoir votre part des bénéfices de la maison; vous êtes jeune; qui sait si un jour, quoi que vous en disiez, vous n'arriverez pas à redevenir riche, heureux et prospère, tout autant que vous étiez destiné à l'être? »

Rien dans le cœur de Clément ne répondait à ces encourageantes prévisions. Mais il n'en suivit pas moins le conseil de Müller, et il accepta de plus l'offre du bon commis de lui louer une petite chambre dans la maison qu'il habitait lui-même.

— Mon pauvre monsieur Clément, ce que je vous offre, c'est presque une mansarde, mais enfin, elle est sous notre toit et vous sentirez que vous avez des amis près de vous : ma Berta est une bonne et adroite femme de ménage, vous la trouverez toujours prête à vous rendre service; et les petits sont de bons enfants aussi, quoiqu'un peu tapeageurs, qui vous distrairont quelquefois de vos tristes pensées.

— C'est bien, c'est bien, lui dit Clément, cette offre me convient au mieux, et je vous remercie

de tout mon cœur, Wilhelm. La chose fut ainsi réglée entre eux.

Fleurange parut dans la bibliothèque, tandis que Clément emballait avec assiduité ses livres. Elle demeura quelques instants près de lui, et, peu à peu, en réponse aux questions qu'elle lui adressait, il lui apprit tout ce qui vient d'être dit, sans oublier l'offre du bon commis de devenir son hôte en même temps que son collègue.

— Oh ! tant mieux, s'écria Fleurange, ils sont excellents, ces Müller ; je la connais, cette aimable petite Berta. Vous pourrez lui parler de moi.

Et le nom de Berta, ainsi prononcé, ayant ramené le souvenir et le récit du voyage de Fleurange, ils en vinrent naturellement à parler de son arrivée la veille de Noël, de la messe de minuit, de la fête du lendemain et de tous les autres beaux jours qui avaient suivi celui-là...

Il y avait, en ce moment, dans ces souvenirs, quelque chose de trop poignant et trop tendre. Fleurange se tut bientôt, détourna la tête, et fit quelques pas pour sortir, mais elle s'arrêta sur le perron et demeura appuyée contre la fenêtre du jardin, en cette saison, tout entourée de chèvrefeuille. Clément s'était rapproché d'elle : tous les

deux regardaient en silence les objets éclairés des plus belles lueurs du soleil couchant.

Rien ne manquait à la triste beauté de cette soirée : ni la douceur de l'air, ni la pureté du ciel, ni le parfum des fleurs, ni rien de ce qui pouvait revêtir à leurs yeux, d'un charme plus grand que de coutume, tout ce qu'ils allaient quitter sans retour.

Et elle!... comment apparaissait-elle aux yeux de celui qui songeait qu'après cette heure jamais peut-être il ne la reverrait telle qu'elle était là, près de lui?

Que pensait-il de l'effet de cette lumière dorée sur ce front pur, sur cette noire et soyeuse chevelure? sur le pâle azur de ces yeux parfois si riant et si tendres, maintenant si graves et si pensifs, mais où l'attendrissement était dompté par une volonté qui savait demeurer la maîtresse?...

Nous ne dirons point quelles étaient ses muettes pensées : ce mélange de douceur et de force, qui portait au comble l'attrait qu'inspirait Fleurange, il en était doué lui-même non moins qu'elle, et ce qu'il devait renfermer dans son cœur, il saurait bien empêcher sa bouche de le proférer, ses yeux de le trahir jamais.

Il demeura donc près d'elle, calme en appa-

rence, tandis que son cœur était la proie d'une de ces douleurs qui, dans la jeunesse, changent l'aspect de toute la nature et semblent rendre impossible de continuer à vivre.

— Demain!... demain, je ne la verrai plus, se répétait-il avec la sensation que l'on pourrait avoir en aiguisant le fer qui va vous trancher la vie ; et il perdait dans cette pensée la faculté même de jouir des heures qui lui restaient.

Fleurange, de son côté, pensait à la fatalité qui toujours l'éloignait de ceux qu'elle aimait. Elle se rappelait le jour où la seule pensée qu'elle pût jamais quitter ces lieux lui avait causé une si douloureuse étreinte au cœur. Et maintenant, cette prophétique angoisse était justifiée ! le rêve effrayant était devenu la réalité !... Les tristes pensées se succédaient dans son esprit... Un instant de plus, et elle ne pourrait plus les dominer, toute sa fermeté allait s'évanouir dans un flot de larmes, lorsqu'un effort de sa volonté triompha de cette émotion, ou du moins l'empêcha de se manifester.

Elle releva la tête, et, sortant de sa longue rêverie, elle se tourna vers son cousin :

— Tenez, Clément, dit-elle doucement en tirant de sa poche un petit livre, j'ai là mon volume de Dante (celui dont nous nous sommes servis pour

nos lectures journalières); gardez-le, mon ami, en souvenir de nos chères études, et n'oubliez pas de continuer à en lire un chant chaque jour.

— Non, je ne l'oublierai jamais. Je vous remercie, Gabrielle. Ce don m'est précieux. Ce petit livre me sera très-cher.

Il l'ouvrit.

— Mais ajoutez ici, sur cette page blanche, mon nom écrit de votre main. Voici mon crayon.

Elle prit le crayon et écrivit :

A Clément.

— Un mot encore, dit Clément d'une voix suppliante, écrivez aussi, de grâce, un mot, une ligne, un vers, si vous le voulez, de notre cher poète.

— Un vers ? lequel ? Voyons, dit-elle en feuilletant le volume.

— Tenez, celui-là, au deuxième chant.

Il le lui indiqua. Elle l'écrivit aussitôt. Puis elle relut :

A Clément,

*L'amico mio e non della Ventura*¹.

— C'est bien, dit Clément ; merci.

¹ Mon ami, qui n'est pas celui de la fortune.

— Ce vers est triste. J'en aurais choisi un autre...

— Celui-là est bien choisi pour le jour où nous sommes. Votre nom, maintenant.

Au moment où elle allait l'écrire, il l'arrêta.

— Votre vrai nom, dit-il; écrivez là, ce soir, cet autre nom qui est le vôtre. Ce nom qui vous va si bien. Fleur-ange!...

Fleurange sourit et secoua la tête.

— Oh! non, dit-elle. J'aurais pu, il est vrai, m'éviter la peine de le quitter, et si je vous avais tous connus d'avance, je n'y aurais pas songé, mais j'ai été si heureuse depuis que je porte le nom de Gabrielle (et c'est vous, Clément, qui me l'avez donné le premier), si heureuse! que je n'aime plus cet autre nom de mes tristes jours, et si j'entendais aujourd'hui quelqu'un m'appeler Fleurange, il me semblerait que cela va me porter malheur.

Clément ne répliqua pas, et, lorsqu'elle lui rendit le livre, il garda un moment sa main.

— Gabrielle, encore un mot, qui sera peut-être le dernier avant votre départ, écoutez-moi : en quelque lieu que vous soyez, si jamais vous aviez besoin d'un ami, d'un ami, entendez-le bien, à qui rien, absolument rien ne coûtât pour vous,

n'oubliez pas que votre pauvre frère se dévouerait ainsi, non-seulement sans effort, mais avec un bonheur que vous ne pouvez comprendre !

En prononçant ces paroles, la voix de Clément était émue et tremblante, et elles avaient en même temps un accent solennel et grave, mais elles étaient tellement conformes à ce que Fleurance s'était habituée à attendre de lui, qu'elle en fut touchée et n'en fut pas surprise.

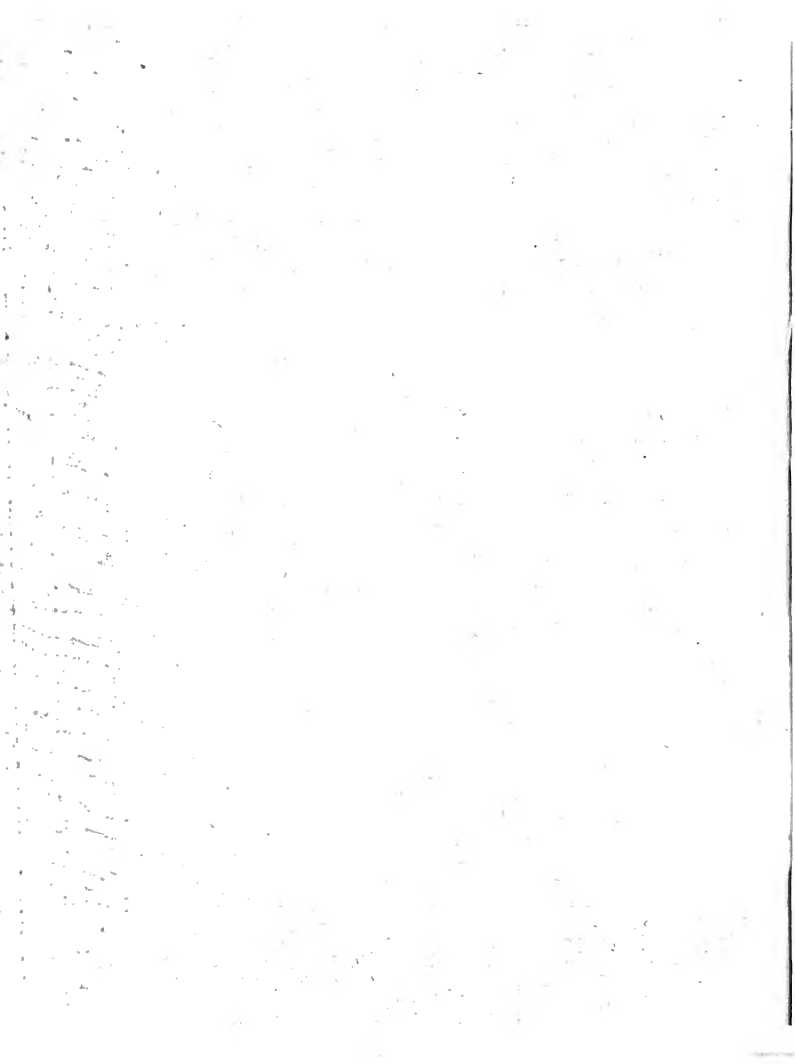
— Oui, Clément, répondit-elle simplement, en jetant sur lui un regard attendri, je vous le promets. Je sens que je n'ai pas au monde de meilleur ami que vous, et je crois que je n'en aurai jamais.

Cette parole lui fut-elle douce ou amère ? Il n'en sut rien. La tristesse qui l'accablait semblait impossible à accroître, comme impossible à soulager. Et cependant !... elle était encore là, près de lui, dans toute sa calme et sereine confiance. Elle n'avait pas dans le cœur un seul sentiment qu'il ne partageât avec elle. Elle l'appelait son ami, et elle n'en avait d'autre au monde qu'elle songeât à lui préférer ! Ce moment, qu'il trouvait si rempli d'angoisse, était encore beau, et il se reprocha, plus tard, de n'avoir pas mieux su en profiter.

Ce fut là leur dernier entretien dans la vieille maison. Clément en garda pour souvenir le petit

volume où était inscrit le nom de Gabrielle et une branche du chèvrefeuille qui avait touché son front.

Le reste de la soirée s'écoula vite, et, le lendemain peu après l'aube, vint pour tous l'heure des adieux. Cette heure, pour les Dornthal, de passer le seuil de leur chère demeure, sans espoir de le repasser jamais; pour Fleurange, de se séparer une fois de plus de tous ceux qu'elle aimait, et de faire dans la vie un pas nouveau, plus incertain mille fois et plus obscur que le dernier; pour Clément, de rester seul et de supporter, comme saurait le lui apprendre son courage, l'isolement, le travail pénible et ingrat, la privation de toutes les tendresses et de toutes les joies de son enfance, et, par surcroît, tout ce que la douleur et l'amour peuvent faire endurer ensemble à un cœur de vingt ans.



L'ÉPREUVE

Era già l'ora che volge il disio
Ai naviganti e intenerisce il core,
Lo di' c'han detto a' dolci amici addio !
(DANTE.)

XV

C'était une belle nuit : brillante, sereine, étoilée ; une nuit que la lune, en se levant, allait bientôt rendre claire comme le jour.

Une fraîche brise, venant de la côte, gonflait la voile du navire qui venait de quitter Gènes, et loin de lui imprimer un mouvement pénible, elle ne faisait que rendre sa marche sur les flots plus assurée et plus rapide.

Divers groupes de passagers étaient rassemblés sur le pont, causant les uns tout bas, ainsi qu'il convient à l'heure mystérieuse du crépuscule, les

autres à haute voix tout comme si on eût été en plein midi.

L'un d'eux jouait de la guitare ; ainsi accompagnée, une voix, plus ou moins remarquable, chantait l'un de ces airs, que (tandis qu'ils sont à la mode) tout le monde sait, chante, ou fredonne en Italie. Et bien que cette musique fût en elle-même médiocre, elle ne semblait point l'être en ce lieu et en ce moment, parce qu'elle s'alliait bien avec l'ensemble des impressions de ceux qui naviguaient sur cette mer azurée, sous ce ciel étincelant, et en vue de ces côtes charmantes, dont le bateau s'éloigne fort peu pendant le court trajet de Gènes à Livourne.

C'est à quelque distance de tous ces groupes et n'appartenant à aucun d'eux que nous retrouvons Fleurange assise seule et à l'écart. Elle était venue occuper cette place depuis quelques instants et d'abord elle avait attiré l'attention générale, car la grâce de sa tournure n'était point dissimulée par le manteau dont elle était enveloppée, et le capuchon qui lui couvrait à moitié la tête ne servait qu'à rendre plus pittoresque le caractère toujours remarquable de ses traits réguliers. Aussi, parmi ses compagnons de voyage, plus d'un se fût-il volontiers rapproché de la place qu'elle avait choisi.

sie. Mais bien qu'elle fût seule et n'eût l'air d'être protégée par personne, il y avait dans la simple dignité de son attitude, dans son évidente indifférence à l'effet qu'elle produisait, dans son absence même de timidité, qui n'était point de la hardiesse, mais qui était de la résolution, il y avait dans tout cet ensemble ce je ne sais quoi, indéfinissable, qui maintient à distance l'admiration la plus vive, et déconcerte l'insolence elle-même (ceci soit dit en passant à celles qui attribuent au seul attrait qu'elles inspirent, l'oubli du respect qu'on leur doit). Aussi, malgré quelques chuchotements, malgré plus d'un regard dirigé vers le charmant visage sur lequel tombèrent bientôt d'aplomb les rayons de la lune, Fleurange demeura paisiblement dans son coin, libre de se livrer à ses réflexions, sans être troublée par personne, et sans s'inquiéter le moins du monde elle-même de ceux qui l'entouraient.

Ces réflexions étaient nombreuses et complexes. Un sort étrange semblait la poursuivre et briser sans cesse le fil de sa vie, rendant chaque fois ce brisement plus douloureux. Elle avait beaucoup pleuré naguère en quittant Paris, et le docteur Leblanc et la chère mademoiselle Joséphine. Mais quelles larmes plus amères n'avait-elle pas ver-

sées, en quittant avec lui la vieille maison et le cercle bien-aimé où elle avait connu et goûté dans toute leur étendue les douces joies de la famille !

Après s'être séparée d'eux, la fermeté de Fleurance qui, jusque-là, ne s'était pas démentie, sembla tout d'un coup l'abandonner à ce point que le docteur Leblanc avait secrètement résolu de la ramener avec lui à ses parents, si, après le court séjour qu'il allait faire avec elle à Munich, il ne la voyait pas plus résignée à son sort. Mais Fleurance n'était pas de caractère à se laisser vaincre ainsi et à ne pas retrouver bientôt en elle-même la force nécessaire pour demeurer fidèle au parti qu'elle avait pris. En arrivant à Munich, sa résolution fut affermie par ce qui en eût découragé bien d'autres. Ils trouvèrent, en effet, la princesse Catherine au lit, en proie à l'une des crises les plus violentes du mal dont elle souffrait, et ce fut comme garde-malade que Fleurance prit pour la première fois sa place auprès d'elle.

Ce mal, au dire de tous les médecins, n'offrait aucun danger ; mais il n'en était ni moins douloureux, ni plus facile à soulager. Pour la seconde fois le docteur Leblanc sembla y réussir et cet heureux effet de sa présence fut secondé par le vif et

soudain engouement de sa malade pour la jeune compagne qu'il lui amenait.

Cet engouement, à dire le vrai, le docteur connaissant la princesse y avait compté d'avance; mais il savait Fleurange parfaitement en état de justifier et de rendre durable la première impression que produirait sa vue, et il avait sincèrement espéré, en les rapprochant, faire chose utile et avantageuse pour sa pauvre riche malade, non moins que pour sa chère jeune protégée.

Quoi qu'il en fût, rien ne pouvait mieux distraire Fleurange du lourd chagrin qui pesait sur son cœur que la nécessité immédiate de s'oublier elle-même et de donner à une autre des soins actifs et assidus. C'était sans doute un assez triste début qu'une série de jours et de nuits passés sans repos au chevet d'une malade inconnue; mais dans la disposition où elle se trouvait, c'était ce qu'il y avait de mieux. Les qualités dont se compose le don de soigner les malades, elle les possédait à un degré, ignoré jusqu'alors du docteur Leblanc, et dont il demeura surpris : fermeté, promptitude, douceur et tranquillité dans tous ses mouvements; vigueur et adresse, à propos, rien ne lui manquait; et il en résulta qu'à l'effet inmanquable de sa beauté et de sa grâce vint se

joindre la sympathie vive et reconnaissante que les malades ressentent pour ceux qui savent les soulager. La princesse n'avait cessé de remercier le docteur, et le docteur, de son côté, fort satisfait de son inspiration, s'était séparé de Fleurange sans inquiétude et en augurant le mieux possible de la position dans laquelle il la laissait.

A peine en état de voyager, la princesse Catherine avait voulu quitter Munich et, voyageant à petites journées, elle avait gagné Gênes. Maintenant elle allait à Livourne et de là à Florence, où elle avait hâte de se retrouver dans le palais qui était son véritable domicile, sa santé l'ayant obligée depuis longtemps à vivre hors de Russie ou du moins à n'y séjourner que pendant la courte période de l'année qui y possède ou y usurpe le nom de belle saison.

Depuis que Fleurange avait quitté ses amis, ce moment était à peu près le premier où elle se fût trouvée absolument seule et libre de coordonner ses pensées en paix. Elle commença donc par se livrer sans contrainte au cher souvenir des absents dont il lui semblait en ce moment s'éloigner avec une rapidité sensible et effrayante. C'était bien l'heure chantée par le poète : *l'heure qui ramène la pensée des navigateurs vers les doux amis aux-*

quels ils ont dit adieu ; et celle de Fleurange s'arrêta longtemps sur ce passé rapide et récent, déjà rangé au nombre des choses évanouies. Sur cette heureuse famille, maintenant dispersée, sur les jours si courts pendant lesquels il lui avait été donné d'en faire partie, enfin, sur son isolement actuel ; car, malgré la bienveillance de la princesse, elle se sentait très-isolée. Par un bizarre renversement de rôles, c'était elle, l'orpheline sans protection, qui semblait être devenue l'appui de sa protectrice, et c'était la grande dame, la riche princesse, la pauvre femme, gâtée par la fortune, qui semblait chercher près d'elle soulagement et consolation. Sans doute le bon cœur de Fleurange trouvait une satisfaction imprévue à donner ainsi des soins dont le succès était la récompense. Elle sentait même croître, en les prodiguant, son affection pour celle qui en était l'objet, mais c'était plutôt le sentiment que l'on éprouve pour un enfant ou pour un être inférieur à soi, que celui qu'il eût été naturel de sentir pour la personne dans la dépendance de laquelle elle vivait, et à qui, en ce moment, elle devait respect et obéissance. Elle se sentait donc seule, et cette solitude était triste. Et cependant, en dépit d'elle-même, et (quoique cela puisse sembler contradic-

toire) en dépit de sa mélancolie, une irrésistible sensation de joie lui faisait battre le cœur.

Qui ne l'a éprouvé, cet effet du beau ciel de l'Italie, pour qui l'a vu, l'a quitté et le revoit? qui n'a retrouvé, avec le transport que cause la vue d'un visage aimé, les traits gracieux ou sublimes de sa glorieuse nature? Et, lorsque l'oreille en a été longtemps privée, qui n'a entendu résonner avec émotion le doux accent de sa langue harmonieuse?... Toutes ces impressions; plus qu'une autre, Fleurange devait les ressentir. Aussi, tandis que la brise tombait et que la lune montait dans le ciel pur, jetant sur la mer, de plus en plus limpide, une trainée de lumière qui ressemblait à un sentier de diamants conduisant à quelque région enchantée, Fleurange, les yeux fixés sur ce brillant sillon, se sentit un instant transportée!... Toutes les tristesses du passé et du présent s'effacèrent; et elle ne sentit plus qu'une joie infinie de vivre, d'être jeune, d'être là, sous ce ciel, sur cette mer, près de cette côte, dont les parfums arrivaient jusqu'à elle; et lorsqu'elle songeait que cette côte, c'était l'Italie! qu'elle y serait dans quelques heures, de confus pressentiments de bonheur, de poétiques visions ajoutaient, par leurs vagues promesses, à cette joie

secrète dont elle se sentait comme enivrée!...

Rêves! rêves mal compris de la jeunesse! rarement réalisés tels qu'ils sont formés, et qui, plus tard, selon que l'âme résiste ou succombe aux dangers de la vie, se transforment en aspirations divines et puissantes, ou en réalités décevantes et fatales!

A cette même heure, que faisait Clément, assis à la fenêtre de sa mansarde et regardant, lui aussi, le ciel étoilé?... Ah! s'il eût pu suivre l'image qui remplissait son âme, il eût été, sans doute, bien près de celle qui voguait ainsi loin de lui, bercée par des rêves confus. Sa rêverie, à lui, était triste; mais elle n'avait rien de vague ni d'indéterminé, et la mâle tendresse de son regard exprimait en ce moment la fermeté et la résolution plutôt que l'attendrissement. L'avenir se dessinait clairement dans sa pensée. Oui! quoiqu'il n'eût que vingt ans, il se sentait capable de garder dans son cœur une image chérie sans la profaner jamais... Oui, elle demeurerait là comme dans un sanctuaire, et, après Dieu, ce serait à elle que serait offert le travail, l'étude, la poésie, la pureté de sa vie! Tous les dons qu'il avait reçus seraient cultivés. Le talent déposé entre ses mains rapporterait tout ce qu'en attendait le Seigneur qui le lui avait confié.

Ce serait là la vie de son intelligence et son repos après le travail de la journée. Travail rude, mais sacré à ses yeux, et qu'il accomplirait avec une énergique fidélité, car c'était le bien-être, l'aisance de ses parents, c'était le repos de leur vieillesse. Et puis enfin!... qui pourrait dire si un jour!... Mais lorsque le soudain réveil d'une espérance interdite le faisait tout d'un coup tressaillir, il la réprimait. Sa réflexion, sa raison, son douloureux et invincible pressentiment l'avaient dès longtemps averti que cette espérance était vaine. Aussi, « *garder l'amour en brisant l'espoir*, » telle était sa tâche et sa devise. Tâche sévère, difficile, impossible même peut-être. Mais, en ce moment, c'était là sa chimère à lui et son rêve.

XVI

« La princesse prie mademoiselle Gabrielle de descendre. »

Ce message, qui vint interrompre sa rêverie, fut apporté à Fleurange par l'un des serviteurs de la princesse, dont la suite se composait d'un valet de chambre allemand, d'un courrier italien et d'une femme de chambre russe.

Cette femme de chambre, nommée Varinka, appartenait littéralement à la princesse, car elle était son esclave. Mais Varinka, adroite et intelligente comme le sont les Russes de sa classe, bien traitée par sa maîtresse, pour laquelle elle avait un fidèle attachement, et vêtue de sa défroque, n'attachait à sa situation aucune sorte d'idée humiliante. On l'appelait en français mademoiselle Barbe; en italien, *la signora Barbara*, et elle se rangeait elle-même et était comptée, en effet, au nombre des plus élégantes suivantes. Fort exigeante pour tout ce qui était au-dessous d'elle, et facilement jalouse

de tous ceux qu'elle regardait comme ses égaux, elle avait d'abord voulu mettre à ce rang la nouvelle demoiselle de compagnie de la princesse; mais, sans même le remarquer, Fleurange avait su prendre la place qui lui appartenait et forcer mademoiselle Barbe à garder vis-à-vis d'elle une attitude respectueuse. Mademoiselle Barbe alors avait songé à la détester, mais après quelques observations attentives, elle eut assez d'esprit pour n'en rien faire. En effet, tandis que l'activité de Fleurange lui épargnait une partie de sa besogne sans lui en imposer aucune (car la jeune fille ne réclamait jamais pour elle-même le secours de personne), son influence s'exerçait d'une manière dont tout le monde profitait autant qu'elle. Lorsque la princesse sortait de ces crises où le malaise physique annulait tout d'un coup ce bien-être dont elle s'entourait avec tant de luxe, de soins et de recherche, elle n'avait plus qu'une pensée, celle de ses maux, de leur durée, de leur origine, de leur guérison probable ou improbable; et sous l'empire de cette préoccupation, son humeur devenait fantasque, inégale, et elle était impossible à satisfaire. Personne jusqu'à ce jour n'y avait réussi aussi bien que Fleurange; en sorte que mademoiselle Barbe s'était dit : « Au fait, la fatigue

est pour elle, l'avantage de la bonne humeur de madame est pour nous tous ; « et ce simple raisonnement l'avait décidée à vivre en paix avec la nouvelle venue, tout en tirant le meilleur parti possible du naturel accommodant qu'elle avait remarqué en elle. Fleurange s'était ainsi donné, dans cette ennemie désarmée à son insu, une alliée et presque une amie.

Pour tout dire, le message de la princesse, qui était venu mettre un terme à l'agréable rêverie de la jeune fille, provenait tout simplement de mademoiselle Barbe, laquelle, ayant été avertie par le courrier qu'il faisait sur le pont un temps admirable, avait éprouvé le désir d'aller faire elle-même une promenade au clair de lune, et avait, dans ce but, envoyé ce même courrier chercher Fleurange, comme il a été dit. Elle était persuadée que mademoiselle Gabrielle descendrait sur-le-champ sans faire de difficultés ni de questions. C'était là un de ses mérites aux yeux de cette sagesse suivante. « Elle ne se mêle que de ce qui la regarde, cette jeune fille ; il faut avouer que c'est fort agréable. »

Fleurange en effet, ainsi qu'elle l'avait prévu, quitta sans résistance la place qu'elle s'était choisie au grand air, et descendit dans la cabine des

dames, dont la princesse avait l'exclusive possession. Elle trouva la malade endormie ; néanmoins elle prit tranquillement sa place auprès d'elle, sans s'informer de l'exactitude du message qu'elle venait de recevoir et, jetant le manteau dont elle était couverte :

— Tenez, Barbe, dit-elle, prenez cela si vous voulez, et allez respirer l'air ; il fait si beau temps là-haut !

C'était par cette gracieuse bonne humeur qu'elle avait fait la conquête difficile et ignorée de celle qui devait être son ennemie naturelle, et plus que toutes les qualités dont elle était douée, c'était celle-là dont le charme agissait le plus puissamment sur la princesse et transformait en quelque chose de plus durable et de meilleur l'un de ces vifs engouements, auxquels (comme la plupart des femmes de son pays) elle était sujette.

La princesse Catherine était étendue sur un canapé, la tête appuyée sur de nombreux coussins, les pieds enveloppés d'un magnifique châle de cachemire. Malgré la maladie, malgré l'âge, qui avaient altéré le contour de son visage et celui de sa taille, la beauté et la grâce n'avaient point disparu sans laisser, dans toute sa personne, cette trace beaucoup moins passagère que la beauté elle-même.

Fleurange, regardant en ce moment son visage éclairé par la lampe suspendue au plafond, ne put s'empêcher d'admirer la noblesse de ce front, le caractère et en même temps la finesse encore remarquable de ce profil. Tout à coup, tandis qu'elle la contemplait ainsi, avec plus d'attention qu'elle ne l'avait jamais fait, il lui sembla que ces traits reveillaient dans sa mémoire un indistinct souvenir... mais avant qu'elle pût saisir la pensée qui venait de lui traverser l'esprit, la princesse ouvrit les yeux.

En voyant Fleurange près d'elle, elle sourit et lui tendit sa belle main.

— Vous voilà, Gabrielle, dit-elle; tant mieux!

— On m'avait dit que vous me demandiez.

— Non, mais je suis bien aise que vous soyez là.

Fleurange s'inclina, et baisa la main qu'elle tenait dans la sienne; jamais elle n'avait encore eu un mouvement de si tendre expansion.

La princesse en sembla touchée. Sans rien dire elle lui serra la main en retour. Puis elle se rendormit, tandis que Fleurange demeurait les yeux fixés sur elle. Elle resta longtemps à cette place; puis enfin, elle alla se jeter, à son tour, sur un canapé, à l'autre bout de la cabine, pour y passer le petit nombre d'heures qui devait s'écouler

encore avant leur arrivée à Livourne au point du jour.

A une époque qui précédait de beaucoup celle des chemins de fer, la route de Livourne à Florence, longue et poussiéreuse, n'était pas toujours franchie en un jour, et nos voyageurs, en effet, s'arrêtèrent à Pise pour y passer la nuit. La princesse, blasée depuis longtemps sur l'intérêt des lieux qu'elle traversait, n'avait qu'une seule pensée, celle de se reposer, et une fois reposée, celle de se remettre en route. Mais pour Fleurange, il en était tout autrement. Pise était le lieu de sa naissance. C'était à Pise que reposait la mère qu'elle n'avait jamais connue. C'était là que plus tard son père l'avait ramenée pendant les seuls jours heureux passés avec lui. Que de vicissitudes sa jeune vie avait déjà subies depuis lors ! que de peines et de joies éprouvées ! que de liens formés et brisés, et quel intérêt avait déjà pour elle le passé, à son âge où d'autres ne songent encore qu'à l'avenir ! Dès l'aube, bien longtemps avant le réveil de la princesse, Fleurange avait été s'agenouiller sur le tombeau de sa mère. Elle s'était ensuite dirigée vers le Campo Santo et en avait fait lentement le tour. De tous les lieux visités avec son père, c'était celui dont elle avait conservé l'impression la plus vive.

Les peintures du Campo Santo sont cependant comme un poëme, impossible à comprendre si l'on ignore la langue dans laquelle il est écrit. Mais cette langue, son père la lui avait apprise, et plus tard, ceux dont elle avait été entourée chez son oncle ne la lui avaient point laissé oublier : cela lui rappela que son cousin, sans avoir jamais visité ce lieu, en connaissait toutes les peintures aussi bien qu'elle-même. Comme il eût bien su jouir de toute cette beauté de la nature et des arts, et de tout cet intérêt de l'histoire! pensa-t-elle. Comme il eût aimé l'Italie, ce pauvre Clément!

Elle aurait pu ajouter que, comme beaucoup d'Allemands, il l'aimait déjà et la connaissait sans jamais l'avoir vue, « *cette terre où fleurissent les citronniers*, » objet pour eux d'une passion profonde et séculaire! passion fatale tant qu'ils voulurent la satisfaire par la violence, et posséder à tout prix cette terre trop aimée, mais destinée à devenir réciproque et féconde, lorsque l'union forcée et détestée serait brisée, et ferait place à une alliance volontaire et acceptée.

Fleurange en quittant le Campo Santo était entrée dans l'église, dans cette merveilleuse cathédrale de Pise, qu'on ne peut comparer à aucune autre, car, s'il en est de plus belles, on en doute

ou bien on l'oublie lorsque l'on s'y trouve. Fleurange y entendit la messe, puis elle demeura longtemps à genoux, priant, pensant à tous ceux qu'elle aimait, et regardant autour d'elle, tout cela sans se distraire. Ceci paraîtra étrange à ceux qui veulent enchaîner à une forme étroite et rigide l'élan de l'âme vers Dieu. Il est certain cependant, que, pour un cœur simple et bien préparé, la bonne volonté, l'amour plus vif de l'éternelle bonté, les résolutions si justement nommées les *fermes propos* du bien, tous ces fruits enfin de la prière, naissent souvent de ce qui ne semble pas naturellement destiné à les produire. En effet, dans ces lieux où la religion et les arts se donnent la main, et où l'inspiration qui a guidé le peintre et l'architecte est la même qui conduit le fidèle au pied de l'autel, il arrive qu'un regard jeté sur une fresque ou sur un tableau aide l'âme, mieux qu'une prédication, à prendre son élan, et à accomplir l'acte même pour lequel elle est prosternée devant Dieu.

Ainsi donc Fleurange, agenouillée par terre, tenant entre ses mains son livre fermé, pensait, regardait et priait. Parmi les pensées flottantes dans son esprit, il en était une qui, plus que les autres, semblait d'accord avec ce qui

frappait ses regards; c'était celle du cloître de Santa Maria, et de la première amie de son enfance, dont les traits lui apparaissaient en ce moment comme ceux de l'une des images saintes dont elle était entourée. Elle se retrouvait sous le même ciel, assez rapprochée d'elle pour pouvoir la revoir peut-être. A cette pensée, ses yeux se mouillèrent de larmes, et ce souvenir d'enfance sembla bientôt dominer tous les autres et rendre sa prière plus fervente et plus recueillie.

Douce et sainte mère Madeleine!... peut-être à cette même heure parliez-vous à Dieu de l'enfant qui vous était demeurée si chère; peut-être, de loin, secondiez-vous sa prière, et rendiez-vous plus efficace par la vôtre ces paroles de chaque jour prononcées par Fleurange avant de quitter l'église : Notre Père... ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal.

XVII

Pour la première fois depuis sa maladie, la princesse sortait enfin de sa langueur et reprenait la faculté de parler d'autre chose que d'elle-même. Pendant les dernières heures de leur voyage, Fleurange s'aperçut qu'elle savait causer, et que l'indifférence qu'elle manifestait parfois pour ce qui semblait à sa compagne le plus digne d'intérêt n'était point de l'ignorance, mais une simple préférence pour autre chose. Elle aimait, comme une autre, les monuments, les galeries, les belles églises, les collections rares ; seulement elle aimait mieux encore les boutiques où l'on peut se procurer quelques parcelles des richesses qu'elle admirait, mais qu'elle aimait surtout à faire admirer *chez elle*. Elle jouissait de l'éclat du ciel de l'Italie et du bien-être de son doux climat, que sa santé l'obligeait à venir chercher de si loin, mais si ces avantages n'eussent été accompagnés de celui d'habiter un palais somptueux et d'y

vivre entourée d'une société nombreuse et élégante, elle eût regardé son expatriation comme un exil et l'eût trouvé faiblement adouci par toutes les merveilles de la nature et des arts dont elle était entourée.

Enfin on arriva au terme du voyage. La princesse Catherine mit pied à terre au bas du magnifique escalier de son palais, et le plaisir de se retrouver chez elle fit disparaître, comme par enchantement, les dernières traces de sa récente maladie.

De nombreux serviteurs débarrassèrent Fleurange du soin de s'occuper du bagage flottant dont la princesse encombrait sa voiture, et elle monta rapidement, à la suite de sa protectrice, les larges marches de marbre blanc qui conduisaient au premier-étage.

Là, un vaste vestibule, orné de statues, servait d'entrée à un appartement dont la splendeur surprit les yeux de la jeune fille. Elle avait sans doute, jadis, parcouru en Italie plus d'un palais dont elle retrouvait ici les proportions grandioses, les fresques, les plafonds richement peints et dorés, mais jamais elle n'avait rien vu de comparable au luxe des aménagements et à la richesse qu'elle remarqua dans chacune des pièces de la longue

enfilade que la princesse traversa pour parvenir jusqu'à un dernier salon, où enfin elle s'arrêta. Ce salon, plus petit que les autres, donnait, ainsi que celui qui le précédait, sur une vaste terrasse couverte dont la voûte était peinte à fresque ; mais qui, remplie de fleurs, de plantes rares, et en même temps de sièges de toutes formes et de toutes dimensions, ressemblait à la fois à un jardin abrité du soleil et à une succursale de la pièce élégante où elles venaient d'entrer, et qui était le salon particulier de la princesse.

Une table, couverte de fruits, de gâteaux et de glaces, était préparée au milieu de la chambre.

La princesse se jeta sur une chaise longue.

— Nous dinons tard, dit-elle, donnez-moi un biscuit et une glace, et mangez-en vous-même ; mais, auparavant, ôtez votre chapeau ; déposez votre sac ; reposez-vous, enfin ; car il fait encore terriblement chaud, dans ce plein midi.

Fleurange lui obéit : elle la servit, et fit ensuite elle-même très-volontiers le léger repas, que la chaleur de la journée rendait en effet fort acceptable.

Tandis qu'elle prenait sa glace, debout, la princesse décachetait les billets et les lettres amoncelés sur une petite table auprès d'elle.

Elle lut d'abord ses billets.

— Allons! il y a plus de monde ici que je ne m'y attendais en cette saison, tant mieux! Voyons mes cartes.

Elle lut une série de noms de tous les pays du monde, en les accompagnant de divers commentaires dont on aurait pu conclure que ce monde, qu'elle était si satisfaite de revoir, se composait de gens qui lui étaient tous parfaitement indifférents. Elle en vint ensuite aux lettres :

— Ah !... enfin, s'écria-t-elle en déchirant une large enveloppe. Voyons, voyons la date... Allons, je respire!... grâce au ciel, il y est encore!

Elle lut environ une page de cette lettre; tout d'un coup elle s'écria :

— Avant un mois! quoi! avant un mois!

Puis elle acheva sa lecture en silence et demeura ensuite longtemps sans parler, l'air pensif et soucieux.

— Ah! Gabrielle, vous êtes là encore? dit-elle en sortant de sa rêverie, pardon. — Elle sonna. — Je vais vous faire conduire dans votre chambre. Je vous conseille d'aller vous reposer. Je vais en faire autant. Nous nous verrons à sept heures. C'est l'heure de mon diner; je n'attends à peu près

personne aujourd'hui et je dînerai en robe de chambre.

Fleurange, ainsi congédiée, suivit avec empressement le valet de chambre qui avait paru au coup de sonnette, et il la conduisit à travers les salons, le vestibule, et par le grand escalier jusqu'au second étage, où se trouvait sa chambre. Là il la quitta avec un salut respectueux, après lui avoir fait remarquer un corridor par lequel elle pouvait communiquer avec sa maîtresse sans traverser le grand appartement.

La chambre où elle venait d'être introduite était belle et spacieuse. Elle semblait pourtant plutôt ornée que meublée, car ses dimensions, ses peintures et ses dorures eussent permis à un ameublement beaucoup plus considérable et plus riche d'y trouver sa place. Mais telle qu'elle était, elle parut à la jeune fille d'un aspect agréable. La grande et haute fenêtre située dans une profonde embrasure, laissait pénétrer des flots de lumière, mais elle n'eût point offert une autre vue que celle du ciel, si trois marches de pierres ne l'eussent rendue facilement accessible. Du haut de ces marches, en effet, l'œil plongeait sur la cour intérieure du palais. Cette cour avait l'aspect d'un cloître, entouré de gracieuses colonnes; une eau limpide

jaillissait d'une fontaine de marbre blanc placée au milieu d'un tapis de gazon et entourée de lauriers roses : des oiseaux gazouillaient dans une grande volière. Il y avait dans tout l'ensemble de cette vue gracieuse et paisible, couronnée par la voûte du ciel azur, quelque chose qui invitait singulièrement au repos et à la rêverie, et Fleurange demeura, en effet, au sommet de ces marches, assise sur un petit banc de pierre, pratiqué dans cette même embrasure, sans songer à en bouger, et laissant ses pensées errer, comme cela lui arrivait souvent, dans de vagues espaces, jusqu'au moment où l'apparition d'un serviteur apportant sa malle vint l'avertir de redescendre de ces hauteurs de toutes sortes, pour procéder à la tâche fort prosaïque de déballer et de ranger ses effets. Lorsqu'elle voulut se mettre à l'œuvre, elle s'aperçut qu'elle avait oublié son sac dans le salon. Son sac contenait ses clefs ; force lui fut donc de les aller chercher, et elle prit pour cela le chemin le plus court, qui lui avait été désigné, et qui la conduisit directement dans le petit salon de la princesse. Mais, au lieu de revenir par le même chemin, elle ne put résister au désir de revoir encore une fois seule et à loisir le somptueux appartement qu'elle n'avait fait que traverser. Elle se mit à en par-

courir lentement la longue enfilade, admirant, chemin faisant, avec un mélange de curiosité enfantine et d'appréciation innée du beau, tous les objets qui s'y trouvaient rassemblés avec une profusion inouïe. Mais, en dépit d'un goût exquis, il était impossible de ne pas remarquer partout une ostentation qui, par contraste, réveilla vivement dans la mémoire de Fleurange le souvenir de la vieille maison. La chère vieille maison ! où la simplicité s'alliait si bien à la magnificence des arts ; où tout ce qui charme les yeux semblait s'adresser à l'âme, et inviter au travail, à l'étude, à la sérénité, et à la paix, tandis qu'ici ce qui pénétrait dans l'âme par les yeux, c'étaient la dissipation, la mollesse et l'orgueil.

Cette comparaison rendit Fleurange mélancolique. Elle cessa de regarder avec intérêt ce qui l'entourait, et elle allait regagner sa chambre par le grand escalier, sans poursuivre plus longtemps son exploration, lorsqu'en traversant le vestibule, une grande porte, entr'ouverte en face d'elle, attira son attention, et elle céda à la curiosité de jeter encore un regard dans cette dernière pièce. Elle poussa la porte et entra dans une chambre non moins vaste que les autres, mais qui ressemblait plutôt à un cabinet d'études qu'à un salon. Les

volets à demi fermés laissaient entrevoir le cuir de Hongrie dont étaient revêtus les murs, ainsi que les bibliothèques d'ébène placées à l'entour, des meubles symétriquement rangés et couverts de housses, des tables sur lesquelles des livres étaient placés dans cet ordre parfait qui indique qu'aucune main n'y a touché depuis longtemps ; tout manifestait que cette chambre était inhabitée, et n'avait point, comme les autres, été préparée pour le retour de la maîtresse de la maison. Il y régnait cependant un certain air de studieux repos, qui était plus conforme au goût véritable de Fleurange que toute la magnificence qu'elle venait de passer en revue. Elle fit donc quelques pas en avant, regarda autour d'elle, et pour mieux voir les objets qu'elle distinguait à peine dans le demi-jour, elle s'approcha de l'une des fenêtres et se hasarda à en ouvrir entièrement les volets. Cette vive lumière entrant subitement dans la chambre assombrie lui fit apercevoir un tableau placé en face d'elle, qu'elle n'avait point remarqué jusque-là. Elle y jeta les yeux et... ce qu'elle ressentit n'est pas facile à décrire!... Elle n'eût pas elle-même trouvé de parole pour exprimer l'excès de sa surprise et l'émotion violente qui la fit pâlir, rougir, chanceler... Ce tableau qu'elle revoyait ainsi tout d'un coup devant

elle, c'était celui qui avait joué un rôle si important dans sa vie. C'était le dernier tableau de son père; c'était, en un mot, cette Cordelia pour laquelle elle avait posé un jour et que, depuis ce jour-là, elle n'avait jamais entendu nommer sans trouble !

Elle fut pendant quelques instants envahie par un flot de pensées. Ces pensées, quelques mois auparavant, elle les avait toutes bannies par un soudain effort. Mais comment s'étonner maintenant de leur involontaire réveil ? Comment ne pas excuser la vive curiosité qui s'empara d'elle et son impatience d'apprendre comment ce tableau se trouvait là, et dans quel lieu elle se trouvait elle-même?... Elle comprit qu'elle le saurait bientôt, et, le cœur battant encore, elle referma les volets et sortit doucement de la chambre où elle venait d'avoir cette sorte d'apparition imprévue.

Elle avait déjà traversé le vestibule et était au pied du large escalier lorsqu'elle rencontra mademoiselle Barbe, fort affairée et dans cet état de fatigue, voisine de la mauvaise humeur, qui, un jour d'arrivée ou de départ se manifeste (non tout à fait sans raison) chez ceux sur qui repose principalement le poids des paquets à faire et à défaire.

Fleurange l'arrêta néanmoins : elle était décidée

à chercher un éclaircissement à la première rencontre.

— Barbe, lui dit-elle, je viens de parcourir tout l'appartement.

Ce mot lui valut un sourire. La splendeur du palais de sa maîtresse était une des choses dont Barbe aimait à s'enorgueillir.

— Nous sommes bien logées, n'est-il pas vrai ? dit-elle d'un air satisfait.

— Oui, très-bien. Ce palais appartient en entier à la princesse, n'est-ce pas ?

— Oui, assurément, de la cave au grenier.

— Et elle l'habite toute seule ?

— Sans doute, seule, avec M. le comte.

— M. le comte ?...

— Oui, son fils qui demeure toujours avec elle, quand il est ici. Là, tenez, dans cet appartement, dit-elle, en désignant la porte que Fleurance venait de fermer.

— Son fils ? Et vous l'appellez ?

— M. le comte Georges de Walden.

— Le comte Georges de Walden ? répéta Fleurance, comme si elle eût parlé en rêve.

— Eh ! oui, c'était le nom du premier mari de la princesse. Ne le saviez-vous pas ?

— Non, je l'ignorais.

— Il est mort jeune, celui-là. Madame aussi était jeune alors. Elle l'a regretté longtemps et puis elle s'est remariée ; mais elle n'a pas eu d'autres enfants. Le prince est mort aussi, lui, mais...

En ce moment un domestique parut, portant une brassée de paquets, petits et grands, dont un lui échappa des mains. Barbe alors quitta précipitamment Fleurange, pour aller soulager sa fatigue, en adressant au maladroit, plus fatigué qu'elle-même, une verte réprimande.

XVIII

Fleurange avait repris sa place, au haut des trois marches de sa fenêtre, et de là regardait, comme auparavant, la cour abritée et paisible. Mais quel changement survenu en elle-même, depuis qu'elle l'avait quittée une demi-heure auparavant ! Quel contraste entre cette tranquillité qui semblait alors si bien d'accord avec ses calmes pensées, et l'agitation dans laquelle elle était maintenant ! Elle s'efforça de se calmer, mais pendant quelques

instant elle n'y put parvenir. Cette émotion causée par la découverte inouïe qu'elle venait de faire, était-ce joie, surprise, peine ou peur ? Elle ne pouvait clairement le discerner. Mais c'était un mélange de toutes ces diverses sensations et elle se laissa ainsi ballotter pendant quelque temps par un tourbillon de pensées contradictoires. Enfin peu à peu elles devinrent plus claires et plus distinctes. Fleurange se rappela le jour où, pour la dernière fois, elle avait entendu nommer le comte Georges, et elle se souvint de la résolution qu'elle avait prise ce jour-là.

Cette résolution, elle l'avait maintenue avec facilité, grâce à tous les événements qui étaient venus depuis l'absorber et la distraire. Il lui faudrait désormais y demeurer fidèle dans une position nouvelle, et même contraire à celle où elle se trouvait alors. Il ne s'agissait plus maintenant, en effet, d'oublier jusqu'au nom du comte Georges, puisqu'elle allait sans doute le voir, le connaître, habiter sous le même toit que lui. Mais ce qu'il s'agissait d'oublier moins que jamais, c'était qu'il ne serait pas plus rapproché d'elle, lorsqu'il serait là, devant ses yeux, sous le toit de sa mère, que lorsqu'il habitait pour elle le monde des chimères. Cela pourrait être plus

difficile, peut-être. Elle n'en savait rien, mais ce qu'elle savait à n'en pas douter, c'était que telle serait sa nouvelle tâche vis-à-vis d'elle-même. Ce point reconnu, tout se simplifiait pour elle.

La douce main qui avait guidé son enfance n'avait point cherché à éteindre les qualités exquises, bien que dangereuses, dont elle était douée. Elle n'avait altéré ni la vivacité de son imagination, ni l'ardente tendresse de son cœur, ni la tendance parfois exaltée de ses sentiments. Ces dons précieux, la mère Madeleine ne les croyait redoutables que dans l'absence de deux autres qualités cultivées par elle, chez Fleurange, avec un soin comparable à celui qui, dans une sphère inférieure, s'applique au développement de la voix humaine et la transforme en un instrument puissant, harmonieux, presque céleste. Quelque belle, en effet, que puisse être une voix, on ne peut pas chanter si l'on ne possède la parfaite justesse du son, et la force de respiration nécessaire pour le soutenir longtemps dans toute sa pureté et sans défailir jamais. L'harmonie divine des facultés humaines dépend ainsi de la parfaite justesse du son que rend dans l'âme le mot *devoir*, et de la force du caractère qui le saisit et le soutient sans hésitation et sans défaillance. C'étaient là les deux qualités qui

dominaient toutes celles que possédait Fleurange et qui, jusqu'à ce jour, l'avaient préservée des dangers auxquels l'eussent exposée les autres.

Près de deux heures s'étaient écoulées : l'ombre des colonnes s'allongeait sous le portique ; l'étoile du soir, messagère, pour Fleurange, de bonnes pensées, se levait, pure et brillante, dans le ciel sans nuages et venait de lui inspirer sa prière accoutumée, lorsque l'heure sonna et rappela brusquement la jeune fille à elle-même. Elle ouvrit alors avec précipitation sa malle, s'habilla à la hâte, et entra dans le salon au moment où la princesse Catherine y paraissait elle-même.

Fleurange était vêtue d'une simple robe de soie noire. Elle eût été embarrassée de faire une toilette plus élégante ; mais, en aucun cas, elle n'y eût songé ce jour-là, après l'intention que lui avait annoncé sa protectrice de dîner en robe de chambre. Elle fut donc un peu surprise en voyant que le vêtement désigné ainsi était une robe flottante de cachemire blanc, richement brodée en or. La coiffure de la princesse était aussi un tissu d'or et de dentelles, et elle portait au cou six rangs de magnifiques perles qui tombaient jusque sur son corsage ; mais ce qui surprit et déconcerta davantage la jeune fille, ce fut un regard

mécontent jeté sur elle par la princesse dès qu'elle parut. C'était la première fois que l'accueil bienveillant et affectueux auquel elle était habituée lui faisait défaut.

Ce n'était pas néanmoins le moment de donner des explications ou d'en recevoir, car la princesse n'était point seule : deux ou trois personnages étaient présents, dont Fleurange apprit les noms plus tard. L'un était un vieux savant, nommé don Pomponio ; l'autre, un jeune artiste, il signor Livio ; enfin, le marquis Trombelli, qui passait pour fort ennuyeux. A dire le vrai, ils occupaient un rang inférieur parmi les habitués du palais ; mais ils préservaient la maîtresse de la maison du déplaisir de voir s'épanouir dans le désert les produits de l'art de son cuisinier, aussi bien que du danger de dîner sans un nombre suffisant de convives, dans une vaste salle à manger, où le tête-à-tête avec Fleurange lui eût paru fort triste. Elle n'était cependant pas, en général, indifférente à la qualité de ceux qu'elle recevait dans son salon. Mais quant à ses convives, elle attachait presque autant de prix à leur nombre qu'à leur valeur, et n'exigeait d'eux que le facile talent de manger, avec connaissance de cause, les mets exquis qui étaient placés devant eux.

Malgré la simplicité singulière de sa mise, Fleurange ne passa point cependant inaperçue. Le savant parla un peu plus que de coutume dans le dessein de l'éblouir, le marquis la lorgna à diverses reprises, le jeune artiste hasarda quelques paroles qui ressemblaient à des compliments; mais comme elle ne répondait que par des monosyllabes, la conversation languissait, la soirée se traînait et la princesse avait déjà bâillé plus d'une fois, lorsqu'elle se réveilla tout à coup et fit une exclamation joyeuse en entendant annoncer : Le marquis Adelardi.

Celui qui parut alors était un homme d'environ quarante ans. Fleurange apprit bientôt qu'il était Milanais, et elle s'aperçut sur-le-champ qu'il était un de ces hommes qui causent bien de tout, et qui savent intéresser au sujet dont ils parlent, quel qu'il soit, commérage de société, nouvelle politique, ou question sociale et littéraire, et n'ayant d'autre défaut que celui de traiter tous ces sujets avec une importance égale comme si tous lui semblaient d'un égal intérêt. En un instant, l'atmosphère du salon fut transformée. Le marquis Adelardi n'était pas là depuis un quart d'heure, qu'il avait trouvé moyen d'exploiter les éléments médiocres, dont le cercle était composé

en faisant causer chacun de ce qu'il savait le mieux, passant de la politique à l'histoire, de la science aux arts, et se montrant capable de bien parler de tout, sinon de tout approfondir.

Fleurange, tout en travaillant en silence, s'amusa de cette conversation - mais l'intérêt qu'elle y prenait redoubla et changea de nature, lorsque le nouveau venu, se rapprochant du fauteuil de la princesse, lui dit :

— Et notre Georges ? quand le reverrons-nous ?

La princesse répondit d'un accent à moitié satisfait, à moitié soucieux :

— Nous allons le revoir bientôt, car la lettre que j'ai reçue de lui, ce matin, de Pétersbourg, n'annonce son retour pour la fin de ce mois.

— Tant mieux ! Il me manque partout et pour tout ici.

— Et à moi aussi assurément, vous le pensez bien, dit la princesse en jouant avec son collier de perles d'un air pensif. Néanmoins, Adelardi, vous savez, aussi bien que moi, qu'il eût mieux fait de rester où il était jusqu'à la fin de l'année.

— Tenez, ma chère princesse, renoncez-y ; renoncez, croyez-moi, à faire de Georges un courisan.

— Il ne s'agit pas seulement de cela...

— Ah! je comprends. Vous pensiez que la belle Vera...

Ici le comte s'inclina vers la princesse, et ils échangèrent quelques mots à voix basse. Fleurange entendit seulement ceux-ci : « *Et vous savez que c'est tout ce que je désire.* »

C'était la princesse qui venait de parler.

— Et lui? dit le comte.

— Lui!... Vous le connaissez bien.

— Mais c'est précisément pour cela que je ne l'aurais pas cru insensible à des séductions telles que celles-là.

— Non certes; mais on ne peut jamais être sûr qu'il ne soit pas absorbé par quelque fantaisie impossible à prévoir. Je crois, au surplus, que si elle n'eût pas été à la cour...

Ici la princesse recommença à parler bas.

— Tranquillisez-vous. Avec le temps, il se laissera toucher.

— Je l'espère bien; mais, en attendant, avouez qu'il eût mieux fait de ne pas revenir.

— Oui et non. Je ne suis pas sûr qu'il soit très-sage de l'exposer à se compromettre comme il est toujours tenté de le faire.

La princesse devint très-sérieuse.

— A ce point de vue, dit-elle, vous avez raison,

et il est certain qu'il m'effraye souvent. Mais je pense qu'il deviendrait plus prudent s'il était obligé de l'être. C'est une nécessité que l'on finit par comprendre en vivant en Russie.

La conversation se poursuivit quelque temps à voix basse, puis, la princesse ayant déclaré qu'elle était fatiguée, on fit exception à la règle qui était, chez elle, de veiller fort tard et chacun se retira.

Au moment où Fleurange allait en faire autant, la princesse l'arrêta et lui demanda sérieusement compte de la simplicité de sa toilette.

— Je tiens, dit-elle, à une mise élégante chez la personne qui doit, en quelque sorte, m'aider à faire les honneurs de mon salon. Et je la paye en conséquence, ajouta-t-elle avec cette absence de délicatesse que l'on remarque parfois, même chez des femmes bien élevées, vis-à-vis de celles qui vivent dans leur dépendance.

Ce n'était pas un défaut souvent apparent chez la princesse ; mais ce côté de sa nature se dévoilait dans la mauvaise humeur.

Fleurange rougit.

— Princesse, dit-elle, je vous demande pardon ; mais je ne puis vous complaire. Je ne le puis, répéta-t-elle, tandis que ses yeux se remplissaient de grosses larmes.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

Fleurange hésita un moment ; mais bientôt, obéissant à son impulsion habituellement simple et franche, elle raconta tout ce que la princesse avait ignoré jusque-là : la ruine de sa famille, et le motif qui l'avait décidée à accepter auprès d'elle la place qu'elle occupait maintenant.

— S'il me faut dépenser, pour me parer, l'argent que je reçois de vous ; s'il ne m'est permis d'aider mes parents qu'au risque de vous déplaire, — alors... alors... — et sa voix devint tremblante... Hélas ! madame, il me faudrait chercher ailleurs le moyen de...

La princesse ne la laissa pas achever.

L'accent de la jeune fille, tandis qu'elle faisait son simple récit, avait fait succéder l'attendrissement au mécontentement, et le résultat de cette petite scène fut la permission accordée à Fleurange de disposer à son gré, non-seulement d'une partie, mais de la totalité de ses appointements, à une seule condition, sur laquelle la princesse insista, et à laquelle Fleurange fut enfin forcée de consentir. Cette condition était que désormais la princesse se chargerait, et se chargerait seule, de la toilette et de la parure de sa jeune compagne.

Dès le lendemain, en effet, Fleurange fut pourvue avec profusion de tout ce qui pouvait contenter la bizarre exigence de sa protectrice, et en même temps satisfaire sa générosité vivement stimulée par l'intérêt nouveau que lui inspirait l'histoire dont jusque-là elle ne s'était nullement informée. Fleurange se soumit, avec un mélange de reconnaissance et de répugnance, et en cherchant à concilier le plus possible la simplicité qui était dans ses goûts, avec l'élégance qui était dans ceux de sa maîtresse. Il en résulta néanmoins que, lorsqu'elle parut pour la première fois en public, l'effet qu'elle produisit fut tel, qu'il alla au delà de ce qu'avait prévu celle qui semblait avoir attaché tant de prix à rehausser sa beauté.

L'élégance et le luxe entraient en effet dans les conditions nécessaires à l'existence de la princesse Catherine, et, de même qu'un meuble ou une tenture de quelque simplicité eussent été remarqués comme disparates dans son appartement, de même la simple robe de soie noire de Fleurange aurait nui à l'harmonie générale, et elle avait tenu à corriger cette tache qui lui semblait troubler l'effet de l'ensemble. Mais il ne lui eût nullement convenu, toutefois, que Fleurange cessât d'occuper près d'elle cette position de protégée qui plaisait à

son orgueil au moins autant qu'à son bon cœur. Si les hommages qui, à la première apparition de la jeune fille étaient venus au-devant d'elle avec un empressement un peu trop marqué, eussent été recherchés ou seulement agréés par elle, l'humeur de la princesse s'en fût donc sans doute promptement ressentie ; mais la fierté modeste du maintien de Fleurange eut bientôt écarté d'elle cette admiration dont l'encens ne vient troubler la pureté et la dignité du cœur que lorsque la vanité lui en livre l'entrée.

Or Fleurange n'était point vaine ; c'était là un de ses charmes, et c'était en même temps l'une de ses sauve-gardes.

L'œil exercé de la princesse eut donc bientôt reconnu qu'elle pouvait demeurer sans craintes, et la faveur de Fleurange auprès d'elle s'en accrût et devint sans bornes. C'était pour elle être servie à souhait, que d'avoir ajouté à son salon la parure d'une telle beauté sans en avoir à redouter les inconvénients ; de jouir elle-même du charme de la présence de Fleurange, de son activité et de mille petits talents qui la rendaient utile en toute rencontre, sans que rien vint jamais imposer à la princesse la nécessité d'une vigilance qui l'eût fort ennuyée, et qu'elle aimait à sentir superflue.

Elle pouvait, maintenant, être indolente à son aise. Fleurange écrivait ses billets, arrangeait ses fleurs, continuait les ouvrages commencés avec zèle, puis abandonnés, et montrés avec complaisance ensuite comme l'œuvre de ses mains lorsque la jeune fille les avait terminés. Fleurange était là aussi pour lui lire, d'une voix harmonieuse et avec un talent qui, pour être naturel, n'en était que plus rare, tantôt des poésies italiennes ou allemandes, tantôt des articles de revues et de journaux ; puis, à l'heure des visites, empressée de disparaître, à moins que la princesse ne la fit demeurer ou rappeler près d'elle. Elle accomplissait ainsi, à son insu, en suivant simplement la voie qui lui semblait tracée, jusqu'aux moindres désirs de sa protectrice, et peut-être celle-ci lui savait-elle plus de gré encore du tact avec lequel elle savait deviner, que de la promptitude avec laquelle elle savait obéir.

En attendant, les jours s'écoulaient, et il y avait plus d'un mois de leur arrivée à Florence. Pendant ce temps, le nom du comte Georges, cent fois prononcé en sa présence, avait cessé de produire sur Fleurange l'effet qu'elle avait pris jadis la bonne résolution de combattre : elle pensait même parfois, en souriant, que, lorsqu'enfin

elle le connaîtrait, elle serait sans doute fort étonnée d'avoir pu tant s'occuper de lui : « Les fantômes s'évanouissent toujours ainsi, dit-on, lorsqu'on les regarde de près et en face. »

C'était la pensée qui venait de lui traverser l'esprit, un matin où elle se trouvait seule dans le petit salon. La princesse était sortie, et sa jeune compagne était demeurée assise à son métier pour y achever son ouvrage : la pensée que nous venons de dire lui était suggérée par la nouvelle reçue le matin de l'arrivée certaine du comte Georges pour la fin de la semaine.

— Oui, la réalité fait évanouir les chimères, et il est fort probable, se dit-elle en poursuivant le cours de ses réflexions, que lorsque je le connaîtrai mieux...

Elle fut brusquement interrompue par le bruit de pas précipités, dans le salon qui précédait celui où elle se trouvait. D'ordinaire, personne n'arrivait de ce côté sans être annoncé. Elle se leva à la hâte, avec surprise, songeant, selon son habitude, à quitter la chambre, mais elle avait à peine fait un pas, lorsqu'elle se trouva en face de celui qui entrait.

C'était lui. Oui, *lui* ! le comte Georges !

Elle n'eut pas le temps de se rendre compte de

ce qu'elle éprouvait. L'effet qu'elle produisit elle-même la surprit, ou, pour mieux dire, l'effraya tellement, qu'elle demeura immobile, muette et saisie.

— Fleurange!... grand Dieu, est-ce possible!... est-ce vrai?... Fleurange! Fleurange! répétait, avec une émotion plus vive que celle de la joie, cette voix, gravée non moins que ces traits, dans le souvenir de celle qui l'entendait.

Ce nom, le nom presque oublié de son enfance, prononcé ainsi; cette main, qui serrait sa main, comme celle d'une amie qu'on retrouve, mais avec un regard qui, instinctivement, fit retirer à Fleurange la sienne, ces questions rapides, ces réponses émuës, ces paroles vives, tendres, passionnées, tout, dans cette rencontre, fut prompt, ardent, menaçant comme l'éclair!

Mais presque au même instant, la voiture se fit entendre, et avant que la princesse Catherine eût paru dans le salon, Fleurange avait regagné sa chambre, pâle et défaillante...

Tout ce qu'il y avait eu de déraisonnable et presque d'insensé dans ses pensées d'autrefois, tout ce qui, en apparence, était impossible, venait, en un instant, de se transformer en vérité soudaine, imprévue, dangereuse!...

Que venait-elle d'entendre? Quoi? depuis un an il était poursuivi par son souvenir; il avait essayé de le bannir, mais il n'y avait point réussi, et maintenant, il était revenu décidé à tout tenter pour la retrouver, pour revoir encore cette image sans cesse présente à sa pensée!

Oui! il venait de dire tout cela... Et, ce qu'elle avait entendu, c'était la contre-partie de ce qu'elle avait elle-même ressenti et combattu.

Pauvre Fleurange! était-ce la joie qu'exprimait maintenant son visage pâle et troublé? était-ce le transport de l'orgueil ou celui de la tendresse qui faisait battre si péniblement son cœur? était-ce la félicité qui lui faisait verser ce torrent de larmes?

Oh! non: ces paroles, douces à entendre lorsqu'il est permis de les écouter, ce bonheur d'être aimée quand on aime, qui compte parmi les plus grands de ce monde, ces mots si vite compris parce qu'ils expriment ce qu'on a soi-même si bien éprouvé; tout ce qui parfois éclaire soudainement une vie, comme la lumière du soleil, venait de tomber sur la sienne, avec l'éclat, la rapidité, le danger de la foudre!

XIX

Toutes les qualités extérieures qui peuvent plaire ou séduire, le comte Georges de Walden les possédait, et s'il n'eût point été sage de se fier complètement à sa physionomie chevaleresque et de regarder la noblesse de ses traits, et celle de ses manières, comme l'indice certain d'une âme exempte d'égoïsme; il était néanmoins impossible de le voir sans le remarquer, et difficile de l'oublier après l'avoir vu. Le vif souvenir demeuré dans la mémoire de Fleurange n'était donc pas aussi singulier qu'il pouvait le paraître et elle avait plus d'excuses qu'elle ne s'en était trouvées à elle-même. Ce qui était beaucoup plus surprenant, malgré le charme dont elle était douée, c'était que cette impression eût été réciproque, et qu'au bout d'un an elle ne fût point effacée.

Il n'eût pas fallu sans doute comparer le sentiment naïf, confus, involontaire de la jeune fille, avec celui que pouvait éprouver un homme tel que

le comte Georges. Mais sous les traits de Cordélia, l'image de Fleurange était restée présente à ses yeux, comme à son imagination. Il désirait passionnément la revoir. Il s'était promis qu'il y parviendrait, sans examiner dans quelle intention il formait ce projet, et cette préoccupation tenace avait, plus qu'il ne voulait en convenir, influencé une décision qu'il venait, tout récemment, de prendre presque en dépit de sa parole jurée.

Cependant, sans être fort scrupuleux, le comte de Walden y eût regardé à deux fois avant de se hasarder à faire, à la demoiselle de compagnie de sa mère, une déclaration telle que celle par laquelle il venait de l'aborder. Mais il ne s'attendait nullement à retrouver dans cette Gabrielle, parfois nommée dans les lettres de sa mère, celle dont le nom singulier était demeuré empreint dans sa mémoire aussi bien que l'étrange beauté, et dans le premier moment, la surprise lui avait ôté toute faculté de réfléchir. Puis en voyant rougir et pâlir le doux visage de la jeune fille, en voyant ses yeux charmants se troubler, il avait, comme malgré lui, prononcé des paroles qu'il eût mieux su réprimer peut-être, si elle-même eût mieux su dissimuler.

Mais, nous l'avons dit, tout cela fut plus rapide

que la pensée. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées depuis le moment de son apparition soudaine jusqu'à celui où la princesse, haletante de la joie de le revoir et de la hâte avec laquelle elle avait gravi l'escalier, était tombée, pâle et émue, dans les bras de son fils.

Georges la ramena à sa chaise longue, l'y déposa, se mit à genoux près d'elle, et tandis qu'elle lui demandait, en l'embrassant à chaque mot, tantôt pourquoi il revenait si vite, tantôt pourquoi il s'était tant fait attendre, il reprenait peu à peu pleine possession de lui-même. Au bout d'une longue heure de conversation, lorsqu'il se retrouva enfin seul, il se demanda si la vision qui l'avait accueilli à son arrivée était une réalité ou un rêve de son imagination, et il se demanda ensuite s'il était satisfait, ou non, que cette vision lui fût apparue sous le toit de sa mère.

Pendant ce temps Fleurange aussi revenait à elle, mais lentement, et sa première sensation sembla être celle d'une sorte de terreur. « O chers amis ! pourquoi vous ai-je quittés ? » s'écria-t-elle avec un sentiment analogue à celui qu'on éprouve au milieu d'une tempête en songeant à la rive abritée. Plus encore qu'à Paris, en face de la misère, elle sentait le besoin d'être

protégée, et plus qu'alors son isolement et sa faiblesse lui faisaient peur.

Elle essuya ses yeux, joignit les mains, chercha à réfléchir avec une sorte de tranquillité ; mais il n'y avait pas moyen encore d'être calme. L'émotion et la surprise, cette fois, avaient été trop violentes. En dépit de tous ses efforts, le souvenir de la voix, de l'accent qu'elle venait d'entendre lui causait une sorte de joie aiguë et presque douloureuse, qui lui traversait le cœur comme un coup de poignard.

— Non, non, il n'y faut pas penser, disait-elle, en serrant son front entre ses mains, comme pour arrêter le mouvement de son esprit.

Tout à coup une nouvelle idée se présenta.

— Qu'avait-il dit à sa mère ? Que devait-elle penser ? Serait-elle haute, fière, dédaigneuse comme elle savait l'être quelquefois ? Allait-elle ordonner à sa jeune compagne de partir à l'instant ? Qu'allait-il se passer ?

Elle considérait ce nouvel aspect de sa position, lorsque, sans accomplir la formalité préalable de frapper à la porte, Barbe entra vivement, de l'air empressé d'une personne qui apporte à la fois une nouvelle et un ordre.

— Mademoiselle Gabrielle, lui dit-elle, la prin-

cesse m'envoie vous prévenir que M. le comte est arrivé, et qu'il y a beaucoup de monde à dîner : elle vous prie de vous faire belle.

Ce message, tombant au milieu des réflexions de Fleurange, comme de l'eau froide sur un brasier, y produisit une sorte d'effervescence, et la confusion de ses pensées devint plus inextricable que jamais.

Elle regarda Barbe sans avoir l'air de la comprendre.

— Vous dormiez peut-être, dit-elle, en remarquant la pâleur et le regard effaré de la jeune fille. Êtes-vous malade ?

Cette demande suggéra à Fleurange l'idée de dire : « Oui, » et d'ajouter qu'elle ne pouvait pas quitter sa chambre. Elle s'applaudissait déjà de cet heureux moyen de sortir d'embarras, lorsque Barbe s'écria :

— Rester dans votre chambre !... Être malade ! Eh bien ! par exemple ! Un jour comme celui-ci !... Madame serait contente !... Allons donc, mademoiselle, vous savez bien qu'elle ne le permettrait jamais.

— Mais si la tête me fait mal au point de pouvoir à peine la soulever ? dit Fleurange.

Barbe la regarda. Fleurange ne mentait pas :

elle avait mal à la tête, elle était fort pâle, et il y avait bien dans ses yeux, dans sa physionomie quelque chose d'inusité ; mais elle n'était pas moins belle que de coutume, au contraire.

— Tenez, mademoiselle Gabrielle, vous n'êtes pas bien malade, allez, dit Barbe; faites un effort, croyez-moi, sans cela vous allez voir la princesse monter ici, et vous serez bien forcée de lui obéir, alors.

Cette perspective ramena Fleurange à la soumission immédiate.

— Alors, Barbe, dit-elle, d'un ton à moitié plaintif, à moitié impatient, qu'elle me dise ce qu'il faut mettre ! me parer ! Oh ! si elle savait comme je déteste cela !

— Allons donc, mademoiselle, il y en a d'autres qui voudraient bien être à votre place, dit Barbe avec humeur.

En principe elle était fort contraire à toutes les largesses de sa maîtresse envers sa demoiselle de compagnie. Mais elle se radoucît bientôt, car Fleurange avait un moyen de la désarmer dont elle usait souvent et toujours à propos.

— Tenez, Barbe, emportez ce châle ; il est à vous et revenez dans une heure me dire ce que la princesse m'aura ordonné de mettre ; c'est toujours le plus court et m'ôte l'embarras du choix.

Barbe la quitta et reparut en effet au bout d'une heure; elle apportait une robe de gaze bleue de ciel et des épingles d'argent.

— Tenez, mademoiselle, voilà votre toilette pour aujourd'hui; habillez-vous bien vite, je vais vous aider. Laissez-moi vous coiffer... là!... ces épingles brillantes font le meilleur effet dans vos cheveux noirs. Maintenant votre robe, vite. La princesse est déjà au salon, monsieur le comte aussi et beaucoup de monde, vous allez être en retard... voyons donc, à quoi pensez-vous, mademoiselle Gabrielle? vous voilà assise maintenant, au lieu d'achever votre toilette?

Fleurange, en effet, était à la fois agitée et distraite; elle allait et venait dans sa chambre; s'asseyait et se levait, sans aucun égard pour les exhortations qui lui étaient adressées. Enfin elle se résigna à laisser Barbe l'habiller à son gré, et celle-ci, par amour de l'art, s'en acquitta si bien, que, lorsque la jeune fille ouvrit en tremblant la porte du salon, cherchant à se glisser inaperçue parmi les nombreux convives déjà réunis, il y eut un léger murmure d'admiration. Ceci ajouta à son trouble le plus mortel embarras. Si on lui eût demandé de quelle couleur était la robe qu'elle portait, il lui eût été impossible de le dire; mais l'idée

lui vint en ce moment que Barbe l'avait peut-être coiffée et habillée tout autrement, et beaucoup mieux que de coutume, et elle devint rouge en songeant à ce que la princesse pourrait penser de cette toilette inaccoutumée.

Mais la princesse ne semblait point s'occuper d'elle; debout au milieu du salon, dans la plus riche parure, elle faisait les honneurs avec son aisance ordinaire.

Tout d'un coup Fleurange entendit prononcer son nom.

— Gabrielle !

La princesse l'appelait et lui faisait signe d'approcher : Fleurange s'avança... mais un nuage voilait sa vue, car, de loin, elle avait aperçu le comte Georges à côté de sa mère.

— Mon bracelet s'est ouvert ; rattachez-le-moi, Gabrielle, dit la princesse de son ton ordinaire, à la fois bienveillant et protecteur.

Fleurange s'inclina et rattacha le bracelet.

— Georges, dit alors la princesse, voici Gabrielle dont je vous ai souvent parlé. Gabrielle, voici mon fils.

Georges la salua sans rien dire. Fleurange en fit autant, mais une sensation pénible lui fit monter le sang au visage.

Pour la première fois de sa vie, il lui semblait être tacitement complice d'un mensonge, ou tout au moins d'une déception, et quoique soulagée par la certitude que la princesse n'avait aucun soupçon de ce qui s'était passé deux heures auparavant, un éclair de fierté mécontente traversait ses yeux lorsqu'elle les releva, en détournant la tête.

Le comte Georges la regarda attentivement un instant, puis devint pensif et ce fut avec effort qu'il prit part à la conversation pendant le temps du dîner, dont il faisait les honneurs en face de sa mère. Dans la soirée, grâce au marquis Adelardi, dont l'amitié lui était chère et l'esprit sympathique, il s'anima et brilla à son tour presque autant que son brillant interlocuteur, mais il ne s'approcha pas de Fleurange et il ne sembla pas même une seule fois jeter les yeux sur elle.

XX

La princesse Catherine, malgré son air indifférent, n'était pourtant pas assez inexpérimentée pour imaginer qu'à l'âge de son fils, et avec son caractère, la présence de Fleurange sous son toit fût absolument exempte de danger. En même temps, tout ce qui eût changé les habitudes actuelles de sa vie l'eût fort contrariée et ce qui la contrariait était rarement admis par elle au nombre des choses possibles. Néanmoins elle observa Georges avec soin pendant deux ou trois jours, et elle se sentit bientôt d'autant plus rassurée que, d'ordinaire, il était avec elle fort peu dissimulé. Sans se laisser guider par sa mère, il ne cherchait point à lui cacher ses pensées et, au risque de lui causer parfois de très-grands déplaisirs, il lui permettait de lire jusqu'au fond de son cœur sans faire de grands efforts pour se soustraire à sa pénétration. Or, en ce moment, le résultat des observations de la prin-

cesse, était de nature à la rassurer complètement.

Georges parlait à Fleurange sans affectation, comme sans empressement. Il ne paraissait jamais la distinguer autrement que par des actes de politesse qu'il eût accompli de même vis-à-vis de toute autre. Il ne cherchait jamais à s'approcher d'elle et s'il la regardait, et parlait parfois de sa beauté comme tout le monde, c'était avec plus de réserve et de froideur que d'autres. La princesse en tira la double conclusion que Georges était absorbé par une autre pensée, et comme elle désirait qu'il en fut ainsi, elle se livra facilement à la satisfaction de n'en pas douter, et rentra dans le repos de sa vie indolente.

Quant à Fleurange, l'effet de cette attitude du comte Georges fut singulier. Naturellement franche, droite et courageuse, elle avait une invincible répulsion pour toute espèce de dissimulation, et, pendant quelques jours, par le seul fait de s'être montré à elle sous deux aspects différents, il perdit à ses yeux une partie de son dangereux prestige. Lequel de ces deux aspects était le véritable ? jouait-il un rôle maintenant ? ou bien s'était-il joué d'elle le jour de son arrivée ? Ce simple doute mettait sa fierté d'accord avec sa raison et l'aidait

à reprendre cet empire sur elle-même qu'elle était accoutumée à posséder.

Peu à peu, l'impression de ce premier jour devint moins vive, et elle parvint presque à effacer de son souvenir la scène que le comte Georges semblait avoir lui-même si complètement oubliée.

Qu'il en fût ainsi ou non, la princesse, nous l'avons dit, cessa de le suivre de ses regards inquiets, et la jeune fille, débarrassée de la gêne qu'elle avait d'abord éprouvée, se hasarda peu à peu à prendre sa part de la conversation générale, même lorsqu'il était présent. Bientôt elle se laissa aller au plaisir de jouir d'un esprit qui donnait un intérêt nouveau pour elle à tous les sujets, et pour lequel aucun ne semblait être indifférent ou inconnu. A cet égard, il ressemblait au marquis Adelardi; mais il était moins froid, moins railleur que celui-ci, et ne savait point, comme lui, quitter la région des sujets intéressants, pour celle où s'épanouissent les médisances de coterie, ou les bavardages de salon. Ils étaient cependant fort liés, et, sans se ressembler parfaitement, assez d'accord pour se plaire toujours ensemble, et ne jamais se heurter.

Un sujet en particulier les passionnait tous deux au même degré. C'était celui de la politi-

que. Partout ailleurs, probablement ce sujet eût grandement ennuyé Fleurange; mais ici, il l'intéressait en dépit d'elle-même. Le comte Georges savait donner un noble accent aux sentiments qu'il exprimait, et sans comprendre toujours parfaitement ce dont il s'agissait, elle se sentait entraînée par la fière indépendance de son langage, par son amour pour la liberté, par sa tendance à prendre partout et toujours, le parti des faibles et des opprimés. Ce sont là, en politique, de grands traits que les femmes saisissent sans peine, et leur sympathie est facilement acquise à toutes les causes et à toutes les opinions où elles croient les retrouver. Aussi, tout en écoutant, silencieuse et émue, Fleurange se sentait-elle, parfois, passionnément d'accord avec celui qui possédait une éloquence entraînante, dont il n'était pas surprenant que le charme fût pour elle aussi puissant que nouveau.

Le marquis ne semblait pas moins occupé de l'histoire contemporaine que son ami, et n'en parlait pas moins volontiers que lui, si ce n'est lorsqu'il s'agissait de celle de son propre pays. En ce cas, il devenait silencieux, et il était à peu près impossible de poursuivre avec lui une conversation sur ce terrain.

Fleurange prenait fort rarement la parole

La conversation d'ordinaire ne s'adressait point à elle, et jamais, depuis le jour de l'arrivée du comte Georges, elle ne s'était retrouvée seule avec lui.

Un soir, le salon de la princesse était, comme de coutume, rempli de monde, et Fleurange, placée devant une table, servait le thé. C'était là une de ses attributions journalières. Chacun venait lui en demander une tasse, et quelques personnes seulement occupaient les sièges placés autour de la table. De ce nombre était le marquis Adelardi, qui, cette fois, avait entamé avec le jeune artiste Livio et don Pomponio, une dissertation sur le sujet de l'art ancien et moderne en Italie. En ce moment le comte Georges s'approcha; il écouta quelque temps en silence, puis il se mêla à la conversation. Une chaise était vacante près de Fleurange, il s'y plaça et pendant quelque temps, la discussion se poursuivit avec vivacité. Fleurange écoutait, le coude sur la table, les yeux baissés; elle ne disait pas une parole, mais elle ne perdait pas une de celles qui se disaient près d'elle. Bientôt la conversation passa de l'Italie à l'Allemagne, et l'on parla de l'école de peinture qui commençait à y produire de grandes œuvres. Après en avoir énuméré quelques-unes en nom-

mant leurs auteurs, le comte Georges prononça soudainement le nom de Julian Steinberg, et ajouta que l'œuvre la plus remarquable de ce jeune artiste se trouvait à Francfort « dans la galerie du professeur Ludwig Dornthal. »

Fleurange n'ignorait pas, sans doute, qu'il connaît ses amis ; mais jamais l'occasion d'en parler ne s'était encore offerte, et ces noms ainsi prononcés subitement, devant elle, la firent tressaillir. Elle leva vivement la tête et eut peine à réprimer l'exclamation qui était déjà sur ses lèvres.

Mais ce mouvement ne fut aperçu que par celui qui y avait donné lieu. Il laissa tomber la conversation. Quelques instants après, les autres quittèrent la table. Lui seul y demeura un instant :

— Mademoiselle Gabrielle, lui dit-il, veuillez me dire, de grâce, si je vous ai tout à l'heure involontairement contrariée ou blessée?... Ce serait bien contraire à mon intention...

Fleurange l'interrompit vivement :

— Oh ! non ! dit-elle, non assurément !

Et ces mots furent immédiatement suivis d'une explication que la jeune fille donna en ce moment avec autant d'expansion que de franchise. Le comte Georges apprit ainsi, pour la première fois, sa parenté avec les Dornthal. Mais ce sujet une fois

entamé, il amena bientôt une nouvelle et plus importante révélation. Depuis le premier jour, pour plus d'une raison facile à comprendre, le tableau de Cordélia n'avait été rappelé ni par l'un ni par l'autre. Maintenant, devenue plus confiante et entraînée d'ailleurs par le charme des souvenirs réveillés, Fleurange osa lui apprendre quelle influence avait eu sur sa vie le hasard qui l'avait rendu possesseur du dernier tableau de son père; et, d'une voix émue, elle le remercia du bonheur dont il avait été pour elle, la cause involontaire...

Elle s'arrêta toutefois bien vite, et son cœur, comme le premier jour, battit d'une émotion mêlée d'épouvante, car tandis qu'elle parlait, les yeux du comte Georges, fixés sur les siens, avaient repris l'expression que, depuis ce jour, elle n'y avait jamais revue, et encore une fois comme alors, elle lui entendit prononcer son nom, avec cet accent qu'elle avait cherché à oublier.

— Fleurange!... oh ! n'est-ce point étrange, ce que vous me dites ! Quoi ! cette Cordélia a transformé votre vie, comme la mienne ! N'est-ce pas là, dites-le-moi, l'indice d'une destinée à laquelle il ne faut pas chercher à nous soustraire ?

Tels furent les mots qu'il articula à voix basse,

mais il s'arrêta à son tour. La vive rougeur de Fleurange s'était transformée en une pâleur effrayante.

Nous l'avons dit, le mot *devoir* rendait dans l'âme de cette jeune fille un son étrangement juste et puissant. Les paroles qu'elle venait d'entendre lui causaient plutôt le saisissement d'une cloche d'alarme, que l'émotion dangereuse qu'elles auraient pu faire naître. Elle demeura un instant en silence tandis que Georges la regardait immobile et interdit... Enfin elle parvint à calmer l'involontaire battement de son cœur, et relevant ses beaux yeux calmes et graves, elle le regarda, avec autant de dignité fière, dans son maintien, que si elle eût été une reine, et que le plus obscur de ses sujets eût cublié la distance qui les séparait.

— Monsieur le comte, lui dit-elle, j'en appelle à vous-même : est-ce là le langage que vous devez tenir à une pauvre orpheline qui se trouve sous la protection et *au service* de votre mère?

Le respect profond du regard qui se baissa devant le sien, fut pour Fleurange une réparation suffisante. Mais la tendresse et la douleur mêlées à ce respect, rendirent peut être cette muette réponse, plus dangereuse pour celle à qui elle s'adressait, que les ardentes paroles qui l'avaient précédée. Elle se leva sur-le-champ cependant, sans

ajouter un mot, et elle quitta le salon, pour n'y plus reparaitre de la soirée.

XXI

Le comte Georges était demeuré à la place où elle l'avait laissé, un temps plus long qu'il ne le croyait lui-même, lorsqu'il se sentit toucher légèrement l'épaule.

C'était Adelardi qui troublait ainsi sa rêverie.

— A quoi pensez-vous, Georges? lui dit-il. Vous ne seriez pas plus absorbé par la contemplation de cette tasse de thé vide, si elle était l'un de ces vases magiques dont vous nous parliez l'autre jour, où vos compatriotes déchiffrent de prophétiques hiéroglyphes¹.

Le comte Georges leva la tête en souriant.

— La comparaison n'est pas mauvaise, dit-il,

¹ Cette allusion se rapporte à un badinage superstitieux auquel on se livre en Russie, dans la nuit qui précède le jour de l'an : il consiste à verser de la cire fondue dans un bassin rempli d'eau froide, en se servant des dessins qui se produisent ainsi dans l'eau pour tirer les horoscopes.

car c'est précisément à l'avenir que je pensais. Oui, je voudrais me faire dire ma bonne aventure, et si je croyais au charme dont vous parlez, j'y aurais recours sur l'heure.

Il se leva en parlant ainsi, et promena son regard autour de la chambre.

Le salon était brillant et rempli de monde. Sa mère, plus parée encore que de coutume, semblait regarder avec satisfaction les groupes nombreux de femmes élégantes, d'hommes de tout âge, de notabilités de tous pays, réunis autour d'elle ce soir-là ; et rien ne justifiait l'air ennuyé de celui qui aurait dû l'aider à faire les honneurs de la soirée, encore bien moins les paroles suivantes :

— Quelle insupportable cohue !... Si vous en avez assez comme moi, Adelardi, allons nous-en, et venez tranquillement chez moi fumer un cigare.

— D'accord sur le dernier point. Quant à l'autre, c'est votre humeur d'horoscope qui vous fait envisager les choses sous cet aspect... Voyons !... poursuivit-il, lorsqu'ils furent établis, l'un dans un fauteuil, l'autre sur une dormeuse, dans la pièce où nous avons un jour suivi Fleurange ; voyons, Georges, voulez-vous que, sans être sorcier, j'es-

saye, moi, de vous prédire cet avenir que vous voulez connaître?

Georges alluma son cigare, et après avoir fumé quelques instants en silence, il dit :

— Vous n'êtes pas sorcier, sans doute, Adelardi, mais vous ne seriez pas Italien, si vous n'aviez pas un certain talent de divination. Allons, j'y consens, faisons-en l'épreuve. Vous savez que de longue date, vous avez le droit de tout me dire.

— Eh bien, je commence : mais auparavant, permettez-moi de vous demander l'explication de ce rideau qui, depuis votre retour, cache le tableau qui est là devant moi.

— Vous souvenez-vous de ce que représente ce tableau?

— Oui, parfaitement : il représente Cordélia aux pieds du roi Lear endormi.

— Et l'avez-vous jamais regardé attentivement?

— Oui, Georges, très-attentivement. En sorte que... tenez, je puis vous éviter la peine de répondre à la question que je viens de vous faire, je sais pourquoi vous le cachez maintenant.

— Voyons.

— Vous le cachez, par la crainte que chacun ne

est aujourd'hui frappé de la ressemblance de ce portrait à son modèle.

Georges ne répondit pas sur-le-champ.

— Si vous avez deviné juste, dit-il enfin, serais-je obligé de vous le dire ?

— Oui, au jeu que nous jouons, il faut une franchise mutuelle, ou bien parlons d'autre chose.

— Non, Adelardi, poursuivons l'entretien puisque nous l'avons commencé.

— Eh bien, je le poursuis, et dussiez-vous m'en vouloir, j'irai maintenant jusqu'au bout. Jusqu'à ce jour, j'en conviens, vous avez fort bien dissimulé la pensée qui vous domine pour le moment. Je crois être le seul qui l'ait pénétré, si ce n'est peut-être aussi celle qui l'inspire... Mais c'est un point dont je ne suis pas certain. Le caractère de cette jeune fille m'échappe.

— C'en est un, en effet, que des hommes comme nous, Adelardi, n'ont pas souvent occasion d'étudier.

— J'en conviens ; aussi, voilà pourquoi votre mobile fantaisie est surprise et fixée. De plus, malgré les apparences auxquelles peut prêter ce tableau, votre rencontre ici est fortuite, et vous ne vous attendiez pas le moins du monde à re-

trouver Cordélia sous votre toit, autrement qu'en peinture.

— Ici, vous n'êtes plus devin, puisque ce fait c'est moi qui vous l'ai appris.

— Oui, mais je vous ai cru, ce qu'un autre moins exercé n'eût point fait peut-être. Or donc, cette rencontre imprévue et surprenante a donné à votre fascination précédente l'aspect d'une sorte de destinée, de sort fatal...

Georges, sans l'interrompre, rougit un peu, en se rappelant les paroles qu'il avait dites peu d'instants auparavant à Fleurange.

— Fatal, poursuivit Adelardi, cela signifie irrésistible ; irrésistible, cela veut dire que, sans hésitation, sans scrupule, sans remords, vous allez chercher à abuser de cet ascendant que vous ne savez que trop bien exercer ; cela veut dire enfin...

— Achevez, dit le comte Georges.

— Tenez, Georges, les sermons me siéraient fort mal, et je ne me hasarderais pas à vous en adresser ; mais, dussiez-vous trouver ce que je vais vous dire étrange dans ma bouche, je vous déclare que tendre un piège à cette noble créature, ou seulement porter atteinte, par une parole, à cette auréole d'honnêteté et de pureté dont elle est entourée, ce serait à mes yeux une infamie...

— Et cette infamie, vous m'en croyez capable ! je vous remercie, Adelardi.

— Voyons, Georges, jurez-moi que vous n'y pensez pas.

— A quoi ?

— A elle.

— A elle ? Je ne puis vous jurer cela. Mais je m'étonne que le respect que vous-même (peu coutumier du fait) vous ressentiez malgré vous, vous m'en croyiez absolument incapable.

— Alors, à quoi pensez-vous, Georges ?

Georges ne répondit pas, et, au bout d'un instant de silence, le comte Adelardi reprit d'un ton plus grave :

— Mon cher ami, ayant quarante ans, c'est à-dire près de quinze ans de plus que vous, je me crois permis de vous dire que si, entre une infamie et une folie, la folie est préférable, il serait pourtant bon de réfléchir que les meilleures sont les plus courtes, et que les pires de toutes sont les folies irréparables.

— Nous oublions nos rôles, Adelardi : je n'ai pas d'aveux ni de révélations à vous faire, vous n'avez pas de conseils à me donner. Vous avez entrepris, non pas de me dire ce que je dois faire, mais de me prédire ce que je ferai.

— Eh bien, voici mon horoscope (dicté, j'en conviens, par ce que je désire autant que par ce que je prévois) : vous échapperez à la folie qui vous séduit, et vous maintiendrez la parole qui vous engage.

Le front de Georges se rembrunit.

— Parole que ma mère vous a sans doute chargé de me rappeler.

— Non, je vous parle en ami et tout à fait spontanément. Si je le faisais de la part de votre mère, je ne serais pas, du reste, embarrassé d'en convenir.

— Il est certain qu'elle s'en charge assez souvent elle-même. Cette promesse supposée est, depuis quelque temps, devenue son idée fixe.

— Supposée?

— Oui, supposée, car c'est un sujet sur lequel je n'ai articulé aucune parole positive.

— Aucune parole? Allons, Georges, soyez loyal, ou bien arrêtons-nous.

— Non, causons. J'ai besoin, parfois, d'ouvrir le fond de mon cœur. Eh bien, il y a deux ans, oui, j'en conviens, lorsque je rencontrai pour la première fois Vera de Liningen, je fus frappé de sa beauté, et plus encore, séduit par son esprit, et si je fusse alors demeuré près d'elle, peut-être

me fût-il devenu difficile de la quitter. En ce cas, sans doute, à l'heure qu'il est, mon sort serait fixé. J'aurais subi le joug, et je serais non-seulement marié, mais peut-être aurais-je l'avantage d'être un personnage de la cour, revêtu de quelque une des dignités auxquelles pouvait fort bien prétendre l'époux d'une demoiselle d'honneur en faveur.

— Eh bien, mon cher ami, en considérant que cette demoiselle d'honneur est riche, noble et l'une des plus jolies personnes de la cour; en outre, que vous en aviez alors la tête tournée et qu'elle-même ne faisait point mystère de la préférence qu'elle vous accordait, je ne vois pas que ce fût là une extrémité très-redoutable.

— Non, j'en conviens ; si jamais je n'avais quitté Pétersbourg, peut-être le bonheur s'y fût-il trouvé pour moi dans ces conditions. Maintenant, est-ce heureux ou malheureux, mais à force d'avoir respiré un autre air, je ne pourrais plus vivre dans celui-là. Mille sentiments, mille sympathies, mille opinions peu à peu devenues les miennes, me feraient aujourd'hui regarder la chaîne d'or d'une place de cour comme le pire des esclavages. Cela seul eût suffi pour faire avorter sur mes lèvres les paroles que Vera attendait peut-être,

mais qu'elle sait bien que jamais je n'ai prononcées. Quant aux suppositions du monde, que m'importe?

— Vous m'avouerez bien, cependant, que ce n'est pas là l'unique motif de cette rupture.

— Non, si rupture il y a. Ce motif, en effet, n'est pas ou n'est plus le seul.

— Je m'en doutais bien, et je ne saurais vraiment vous dire lequel de ces deux motifs je déplore le plus.

— En vérité, Adelardi, dit Georges avec impatience, je pourrais trouver bien singulier toutes ces sollicitudes de votre part. Vous m'avez dit vous-même, un jour, que la manière dont se font la plupart des mariages en Italie vous avait décidé à demeurer garçon, et vous voilà aussi scandalisé de la perspective de me voir choisir, un peu en dehors de quelques convenances, une femme de mon choix, que pourrait l'être le marquis Trombelli lui-même!...

Adelardi sourit.

— Ce n'est pas tout, et ce qui suit est encore plus fort : je ne suis pas satisfait et charmé du régime politique sous lequel le ciel m'a fait naître, et c'est vous, Adelardi, vous qui vous en étonnez et vous en inquiétez!... Mais alors je vous

demanderai, à mon tour, pourquoi vous ne retourneriez pas vous-même à Milan, pour y jouir, en fidèle sujet, du régime paternel sous lequel il vous est permis de vivre?

L'expression de spirituelle bonne humeur qui caractérisait la physionomie du marquis changea tout d'un coup et devint grave et presque sombre.

— Arrêtez-vous, Georges, dit-il d'une voix émue.

— Pardonnez-moi, Adelardi, mais c'est qu'en vérité il y a des sujets sur lesquels il m'est impossible de concevoir que nous ne soyons pas d'accord.

Adelardi demeura sans parler quelques instants, puis, avec un certain effort, il reprit :

— Écoutez-moi, Georges, j'ai pour vous l'amitié la plus sincère, et vous n'en douteriez pas si vous aviez ce qu'il m'en coûte pour rester sur le terrain où notre entretien nous a amenés; mais enfin peut-être ne vous sera-t-il pas inutile de m'entendre : laissez-moi donc vous dire deux mots sur un sujet que j'évite d'ordinaire, vous le savez, ayant, dans certains cas, assez d'empire sur moi-même pour me taire, pas assez pour parler froidement. Lorsque j'étais jeune, plus encore que vous ne l'êtes aujourd'hui, j'ai ressenti jusqu'au vertige cette passion connue de ceux-là seuls dont la patrie

est asservie. Oui, — continua-t-il avec une émotion tout à fait inusitée chez lui, — la patrie heureuse, glorieuse, honorée et puissante, est sans doute aussi l'objet d'un culte qu'aucun noble cœur ne lui refuse, mais pour sentir ce culte se transformer en une passion douloureuse et insensée, il faut voir sa patrie brisée et humiliée, il faut qu'elle soit dans la poussière et foulée aux pieds; il faut que son nom soit effacé de la mémoire de tous; il faut qu'on lui refuse jusqu'au droit de le porter, et jusqu'à celui de vivre!

— Eh! sans doute, Adelardi, s'écria Georges, avec l'accent de la plus vive sympathie, je la conçois, cette douleur!... je ne la conçois que trop bien. Mais l'Italie n'est pas, en Europe, la seule nation opprimée, et le hasard qui fait appartenir un homme à l'un des pays oppresseurs, ne l'oblige pas à en partager les excès, ne lui interdit pas, j'imagine, le droit d'en gémir?

— A cela je répondrai tout à l'heure. Maintenant, Georges, laissez-moi achever, car ce discours, nous ne le reprendrons plus. Sous l'empire de cette passion, comme tant d'autres, hélas! de mon âge, de mon rang, de mon pays, je cédai à la folie des tentatives coupables, ou du moins je m'en donnai l'apparence, et comme plusieurs de

ceux qui valent mieux que moi, et un grand nombre qui ne me valent pas, je subis, tour à tour, vous le savez, prison, confiscations, exil. Ces peines, je ne les regrette pas, car lorsqu'on ne peut pas servir sa patrie, il y a une sorte de douceur à souffrir pour elle ; mais ce que je regrette, c'est de les avoir méritées !

— Méritées ?

— Oui, à coup sûr, car j'avais appartenu un jour à l'une de ces sectes qui nous dévorent. Naturellement, comme d'autres, je m'étais trouvé excusable, l'attrait qui nous entraîne semble si puissant ! le but que nous poursuivons semble si noble ! Eh bien, Georges...

Le marquis s'arrêta un instant, et il sembla avoir de la peine à poursuivre.

— Eh bien, reprit-il bientôt avec énergie, je vous le dis : il n'y a ni force, ni honneur, ni vertu, ni loyauté, ni probité, ni rien de ce qui rend, ici-bas, un homme digne de respect ou seulement d'estime ; *rien*, vous dis-je, qui puisse résister à l'air empoisonné que l'on respire dans ces régions maudites. J'ai été puni tardivement, car la dénonciation n'a eu son effet que lorsque je les avais quittées ; mais j'ai été puni justement, car je les avais traversées !

Georges ému et surpris ne songeait pas à l'interrompre.

— L'acte de ma vie dont je m'applaudis le plus, poursuivit Adelardi, l'acte pour lequel il m'a fallu plus de courage que pour affronter mille fois la mort autrement, cet acte a été celui de me séparer avec éclat, avec mépris, avec horreur de tous ceux dont je m'étais trouvé un instant rapproché ainsi !

Il se promenait avec agitation tout en parlant.

— Depuis lors, dit-il bientôt, avec plus de calme, j'ai couru plusieurs dangers dont je ne vous parlerai pas, et j'ai subi les diverses peines que vous savez. Maintenant je vis ici, hors de ma ville natale, séparé de tous les miens, et persuadé que le jour qui changera la destinée de l'Italie ne se lèvera pas pour ma génération, certain pourtant que ce jour viendra, mais certain surtout que ses ennemis les plus funestes, ce ne sont pas ses maîtres, non pas même ses maîtres les plus durs ; mais ce sont ces faux et perfides amis qu'elle nomme ses frères, ses héros et parfois ses martyrs !

Le marquis vint reprendre sa place auprès de Georges, et lui serrant la main :

— En voilà assez sur mon compte, lui dit-il ; revenons-en maintenant à vous, dont il serait ab-

surde, vous en conviendrez, de comparer la situation avec la mienne.

— Je le reconnais. Et cependant, Adelardi, vous voudriez régénérer votre pays, et moi je voudrais transformer le mien.

— Oui, mais malgré toutes les ombres qui, dites-vous, obscurcissent son règne, le souverain qui vous gouverne aujourd'hui demeurera, soyez-en sûr, dans l'histoire, l'un des représentants les plus nobles et les plus sympathiques de ce pouvoir suprême, si lourd à porter.

— Eh bien, c'est précisément là ce qui me décourage : pour réaliser mon rêve, il faudrait au successeur d'Alexandre I^{er} toutes ses qualités et pas un de ses défauts ; vous avouerez que ce n'est pas là ce que semble nous promettre l'avenir !

— Ne recommençons pas à faire d'horoscopes sur ce nouveau sujet, mais écoutez seulement un dernier conseil. Malgré vos rêves, vos aspirations, vos opinions ou vos sympathies exaltées, je suis persuadé que rien ne vous entraînera jamais à prendre part dans votre pays à aucune entreprise coupable. Eh bien, Georges, croyez-en un conspirateur converti, fuyez le contact de ceux qui, moins scrupuleux que vous sur leurs actes, tiennent à peu près le même langage que vous, et croyez de

plus que, lorsqu'on en vient à subir une condamnation, il est infiniment désagréable de sentir qu'on l'a méritée par une folle imprudence et qu'on n'est victime de personne que de soi-même.

Leur long entretien les avait conduits bien loin de leur point de départ. Il était trop tard maintenant pour les y ramener. Mais le marquis Adeldardi se promit d'y revenir une autre fois et d'obtenir de Georges une confiance complète. Il comprenait bien quel était le danger présent. Il regardait le devoir de lutter contre ce danger comme un de ceux que lui imposait l'amitié. Mais, malgré toute sa fine perspicacité, il n'avait pas su discerner que celle qui le faisait naître saurait mieux que personne le conjurer.

XXII

Pendant que cet entretien avait lieu, Fleurange était assise à la place que nous connaissons, au sommet des marches de pierre de sa fenêtre, regardant à la clarté de la lune la grande ombre des

colonnes se dessiner sous le portique, écoutant le bruit de l'eau qui, seule, de ce côté, troublait le silence de la nuit, et respirant la vague odeur de fleurs d'orangers dont l'air était embaumé.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis le jour où le rêve secret, caché au fond de ses pensées, avait semblé un instant se transformer en réalité (réalité évanouie, toutefois, aussi promptement qu'entrevue) ; maintenant, elle était émue et troublée de nouveau, mais c'était bien autrement et plus profondément que la première fois.

Sous l'empire de cette émotion et de ce trouble, à quoi pensait-elle?... et pourquoi ses yeux erraient-ils si tristement autour d'elle, tandis que la nuit était si brillante et parfumée et que dans ses oreilles vibraient encore des paroles qui, en dépit d'elle - même, faisaient battre son cœur d'une triomphante joie ?

A quoi pensait-elle ? Veut-on le savoir ? veut-on savoir en quel lieu l'un de ces mouvements de l'imagination qu'on ne peut ni expliquer ni maîtriser, transportait en ce moment sa mémoire ? Était-ce aux Cascines où, la veille encore, le comte Georges était demeuré si longtemps à cheval près de la calèche de sa mère ? était-ce dans l'une de ces galeries où plus d'une fois il lui avait fait re-

marquer des merveilles cachées aux observateurs superficiels, mais si bien comprises de celle à qui elles étaient révélées? ou bien était-ce dans ce même salon qu'elle venait de quitter, et se souvenait-elle maintenant de ce dernier regard dont elle avait détourné le sien? Non; le lieu présent en ce moment à son souvenir, c'était le jardin de la vieille maison, l'heure qu'elle se retraçait, c'était la dernière qu'elle y eût passée! La lueur était brillante aussi ce soir-là! l'air était doux, les fleurs répandaient leurs parfums! mais le mot *adieu* semblait inscrit partout et transformait en tristesse toute la beauté de la soirée. Adieu, sans espoir et sans revoir! que lui répétait en ce moment, avec un plus douloureux accent, la splendeur bien autre de cette nuit d'Italie. Adieu!... adieu encore? oui, adieu!

Il fallait s'arracher de ce lieu trop cher, rompre ce charme trop périlleux, cela devenait clair et évident.

Un instant, un instant seulement, elle permit à sa pensée de contempler le bonheur qu'il fallait fuir. Elle laissa son imagination le lui représenter tel qu'il eût pu être si rien ne le lui eût interdit, et alors avec une lucidité et une sincérité à laquelle ne se mêlait aucune exaltation, elle reconnut

qu'elle l'eût acheté au prix de tous les sacrifices, hormis ceux que sa conscience lui défendait de faire. Oui, vivre sans remords auprès de Georges, devenir sa femme et que, par impossible, sa mère y consentit !... pour acheter cette destinée, elle sentit que *rien* ne lui semblerait redoutable et qu'elle accepterait avec transport la pauvreté, les rudes travaux, la souffrance, la mort elle-même !

En lisant ces mots, beaucoup de gens expérimentés souriront et diront que ce sont là, sous l'empire de la passion, des sacrifices imaginaires que la jeunesse s'impose très-volontiers, mais que fort heureusement la vie met leur sincérité bien rarement à l'épreuve. Nous l'admettons, et, sans nous arrêter plus longtemps à considérer l'improbable avenir que Fleurange appelait ainsi de ses vœux, nous constaterons pourtant qu'en attendant ces épreuves imaginaires, elle se disposait bravement à subir celle qui s'offrait alors à elle en réalité. Or ces mêmes gens expérimentés en conviendront, elle était la plus difficile de toutes. D'abord parce qu'elle était réelle et non imaginaire, ensuite parce qu'il a toujours été plus facile de faire, par amour, de grands sacrifices, que de renoncer à l'amour lui-même qui les rend si légers et parfois si chers.

— Oui, il n'y avait plus à hésiter, il fallait de nouveau briser le fil renoué de sa vie... Et quel brisement cette fois ! Il fallait s'éloigner, s'éloigner sans retour. Après ce qui venait de se passer, il n'y avait plus pour elle d'illusion ou de sécurité possible. Elle trahissait, en demeurant, tous les devoirs que lui imposaient sa situation près de la princesse et la reconnaissance qu'elle lui devait. Oui, il fallait partir, mais comment ? sous quel prétexte ? où aller ? Hélas ! et ses frères, fallait-il renoncer à la douce joie de les secourir, joie dont la générosité de la princesse se plaisait à lui faciliter les moyens ? Cette dernière pensée confirma pourtant toutes les autres : certes pour tant de bienfaits elle ne lui rendrait pas le chagrin et la douleur, non ! pas même le déplaisir et l'inquiétude. A tout prix, il fallait partir, mais sans que la princesse devinât le motif de son départ, et cependant il était nécessaire d'obtenir son consentement. C'était là une grande difficulté, car elle prévoyait de sa part une vive résistance.

— Que faire ? que faire ? répétait avec perplexité la pauvre Fleurange. Mon Dieu ! mon Dieu ! vous m'aidez, car ce que je cherche, c'est le moyen de faire votre volonté ; ce que je veux, c'est de le trouver.

Tandis que la jeune fille pensait, luttait et priait ainsi, les heures s'écoulaient. Déjà une fois elle avait quitté sa fenêtre ; mais sentant qu'elle ne pourrait pas dormir, elle s'était contentée d'ôter la robe qu'elle avait portée pendant la soirée et de mettre une robe de chambre, puis sans s'apercevoir que la nuit était fort avancée, elle était venue reprendre la place qu'elle avait quittée et la rêverie qu'elle avait interrompue.

Tout d'un coup elle entendit des pas dans le corridor qui conduisait à l'escalier dérobé, et bientôt on frappa vivement à sa porte.

Elle ouvrit à l'instant.

C'était Barbe :

— Quoi ! dit-elle d'un air surpris, vous êtes encore debout à l'heure qu'il est ?

— Oui, dit Fleurange, je n'avais pas sommeil, et...

Barbe l'interrompit :

— Tant mieux, dit-elle, car la princesse est malade et vous demande sur-le-champ. Venez, venez vite, mademoiselle, car, vous le savez, j'ai si peur quand je la vois dans ces états-là, que je perds la tête.

Fleurange était au bout du corridor avant que Barbe eût achevé de parler, et, en un clin d'œil,

elle fut au chevet de sa maîtresse. C'était évidemment le début de l'une de ces grandes et douloureuses crises auxquelles elle était sujette.

Elle n'en avait point eu de semblable depuis leur arrivée : à l'instant même, toutes les instructions et toutes les recommandations du docteur Leblanc revinrent à la mémoire de Fleurange. Son attitude se transforma. Au lieu d'attendre et d'obéir, ce fut elle qui tout à coup ordonna ; ce fut à elle que chacun obéit, et bientôt sa calme fermeté apaisa en partie l'espèce d'épouvante qui s'emparait, dans cette maison, de tous les serviteurs, lorsque la maladie (et la maladie sous cette forme effrayante) envahissait ainsi le luxueux bien-être dont ils étaient entourés. Georges lui-même n'en était pas exempt : le premier, il avait couru au chevet de sa mère, et maintenant il soutenait sa tête renversée et cherchait à s'emparer de ses mains qu'agitait un mouvement convulsif ; mais, peu habitué à ce spectacle, il tremblait malgré lui, et son courage habituel ne lui servait ici absolument à rien.

Fleurange s'en aperçut et lui fit signe de lui céder sa place, ou plutôt elle la prit sans qu'il pût l'en empêcher, et il resta immobile près d'elle, tandis qu'avec un merveilleux mélange de force

et d'adresse, elle parvenait à maîtriser le redoutable paroxysme.

— Parlez-lui encore, dit Georges ; lorsqu'elle entend votre voix ou que votre main se pose sur la sienne, elle se calme à l'instant.

— Soyez tranquille, répondit Fleurange, et laissez-moi avec elle. Laissez-moi seule ici, je vous en prie.

Sur cette injonction, Georges s'éloigna du lit, mais il ne quitta pas la chambre et demeura appuyé contre le mur dans l'ombre, regardant, de loin, à la lueur d'une lampe voilée, le visage altéré de sa mère. Toutes les traces encore visibles d'une beauté, que savait faire ressortir l'art le plus raffiné de la toilette, avaient soudainement disparu. En une heure, elle avait vieilli de dix ans. D'effrayantes contractions passaient sur son visage, et ses yeux errant autour d'elle avec égarement semblaient passer en revue, d'un air de reproche, tous les objets accumulés pour son bien-être et si impuissants, en ce moment, à la soulager.

Ce spectacle fit frissonner Georges. Il comptait cependant non-seulement parmi les hommes d'une bravoure reconnue, mais parmi ceux dont on cite la témérité presque insensée. Mille fois, sans motif suffisant, il avait bravé la mort et affronté des pé-

ris dont le seul motif était l'attrait du péril lui-même. Ce genre de courage n'a rien de commun, toutefois, avec celui qui fait regarder d'un œil calme, la souffrance et la mort, non pas sous l'aspect dont les revêt l'exaltation même qui nous précipite à leur rencontre, mais telles qu'elles s'offrent à nous sur tous les lits de douleur, et telles qu'elles nous attendent !

Entrevues ainsi, Georges en avait horreur ; il se détournait d'elles avec la répulsion d'une nature délicate et noble, mais amollie par le plaisir et l'égoïsme, et qui eût, en tout temps, été plus capable d'éclatants dévouements que d'obscurs sacrifices.

Malgré sa tendresse véritable pour sa mère, il est donc fort probable qu'il n'eût point supporté longtemps l'impression pénible qu'il ressentait, si la lugubre lumière qui transformait tout autour de lui ne lui eût permis de discerner les mouvements et les traits de celle qui le remplaçait si efficacement auprès d'elle. Il demeura donc où il se trouvait, contemplant avec admiration l'attitude calme et simple de Fleurange. Elle avait déjà congédié plusieurs femmes dont les services étaient superflus, et peu à peu, l'ordre et la tranquillité s'étaient rétablis autour d'elle. Barbe allait et venait

encore, s'agitant beaucoup et faisant preuve de bonne volonté, mais déguisant mal une terreur qu'elle n'avait jamais pu vaincre dès qu'elle voyait sa maîtresse en proie à un accès du mal dont elle était atteinte. A cet égard, Barbe n'avait jamais éprouvé le moindre déplaisir de l'intervention de Fleurange, et ce fut maintenant avec une secrète joie qu'elle reçut de celle-ci l'ordre de se retirer.

— Il est près de quatre heures, dit Fleurange en regardant la magnifique horloge placée en face d'elle. Elle est un peu plus tranquille : allez vous reposer, Barbe.

— Et vous, mademoiselle?

— Moi, je reste ici ; je n'en bougerai pas avant sept heures ; à cette heure-là, le médecin reviendra. Après sa visite, j'irai me reposer et vous viendrez ici prendre ma place.

Cet ordre, calme et précis, n'était point de ceux que Barbe eût envie de se faire répéter deux fois. Elle se hâta de placer un fauteuil près de la jeune fille ; elle mit à ses côtés une table où se trouvaient tous les médicaments dont elle pourrait avoir besoin et sortit, sans se douter qu'elle ne laissait pas Fleurange tout à fait seule auprès de la malade.

Georges hésita un moment : abandonner maintenant Fleurange à cette veillée solitaire, cela était presque une lâcheté ; demeurer ainsi près d'elle, à son insu, presque une trahison. Il se décida donc à quitter le coin obscur qu'il occupait, et il se rapprocha doucement du lit.

Au bruit de ses pas, Fleurange tourna vivement la tête et tressaillit. Ce léger mouvement suffit pour réveiller la malade. C'était pour elle recommencer à souffrir, et le spasme à peine calmé recommença plus violent que jamais. Pendant quelques instants, la présence et l'aide de Georges ne furent point inutiles à la jeune fille, mais, tandis qu'elle conservait son sang-froid, il perdait le sien et semblait hors d'état de supporter la vue de cette souffrance qu'il ne pouvait soulager.

— Ma mère ! ma pauvre mère ! s'écriait-il avec angoisse, regardez-moi ! regardez-moi !

— Silence ! dit tout bas Fleurange, et elle ajouta, presque à son oreille : Pas un mot, pas un seul... il faut du calme et un silence absolu.

— Gabrielle ! Gabrielle ! murmura la malade avec agitation.

Fleurange passa son bras sous la tête de sa maîtresse et la soutint d'une main, tandis que de l'autre elle serrait ses mains glacées.

— O Gabrielle ! ne me quittez pas ! ne me quittez jamais ! poursuivit la princesse d'une voix méconnaissable.

Fleurange cacha son visage dans l'oreiller sur lequel elle était appuyée, tandis qu'une autre voix répétait tout bas, près d'elle :

— Oh ! non, jamais !

Au bout d'un instant, elle releva la tête.

— Laissez-nous maintenant, monsieur le comte, je vous le demande.

Il y avait une irrésistible autorité dans son accent. Georges, pourtant, hésita un instant, mais elle répéta une seconde fois : *Je vous le demande*, et, malgré lui, il obéit sans répliquer, comme si elle lui eût dit : *Je vous l'ordonne*.

Lorsqu'il fut hors de cette chambre de malade, il se sentit toutefois soulagé comme un homme à qui la contrainte, même la plus passagère, était insupportable. Il avait besoin de respirer le grand air. Il traversa le salon et passa sur la terrasse.

L'aube blanchissait déjà. Il fit quelques pas, respirant le parfum des fleurs dont la terrasse était remplie, puis il demeura longtemps les bras croisés, et regarda le ciel pur se colorer des premières teintes de l'aurore. Sans s'en rendre compte, il avait hâte d'effacer les impressions que

venait de faire naître le spectacle qu'il avait eu sous les yeux.

Et cependant, que ce mot signifiait la tendresse ou le courage, Georges avait du cœur. Il eût été souverainement injuste d'en douter, mais il avait un besoin incessant de trouver, dans les objets extérieurs, la satisfaction d'une faculté de jouir portée chez lui au dernier degré de vivacité et de délicatesse, qui le rendait également sensible aux impressions contraires. Cette faculté n'était ni basse, ni vulgaire, et ce qui attirait Georges, c'était bien la vraie beauté, le vrai charme et le véritable intérêt des choses d'ici-bas. Le vice, sous un aspect ignoble, lui répugnait, comme la laideur, mais c'était là aussi à ses yeux l'aspect, et l'aspect unique, de la souffrance, de la maladie, de la douleur. Il ignorait absolument la puissance mystérieuse et divine qui peut les transformer dans l'âme, et rendre cette âme indépendante de toutes les circonstances extérieures de la vie. Cette manière d'être libre et indépendant lui était inconnue (à lui qui attachait tant de prix à la liberté et à l'indépendance) et, lorsqu'il en est ainsi, il demeure au fond des caractères, d'ailleurs généreux, un germe caché de faiblesse et d'égoïsme, que l'on est surpris de voir un jour se

manifester tout d'un coup, chez ceux-là mêmes qui s'étaient montrés capables des sentiments les plus passionnés et avaient fait preuve du plus impétueux courage.

XXIII

Les jours suivants furent marqués par le progrès, par l'apogée et enfin par le déclin du mal. Bientôt l'effet des soins et des remèdes se fit sentir, et la convalescence s'établit. Mais c'était là l'heure la plus difficile pour ceux qui entouraient la malade, et celle où plus que jamais la présence de Fleurange devenait nécessaire. Sans doute son intelligence et son dévouement avaient tout dirigé depuis le premier moment. Mais jusque-là elle se faisait obéir sans peine de tous et de la malade elle-même, hors d'état de lui résister. Maintenant celle-ci reprenait, avec ses forces, l'exercice d'une volonté opiniâtre et fantasque, et c'était là précisément la phase de sa maladie durant laquelle, précédemment, sa jeune compagne avait conquis la fa-

veur dont elle jouissait. Fleurange sentait qu'il lui eût été mille fois plus facile de la quitter lorsqu'elle était à peu près sans connaissance, qu'en ce moment où sa maîtresse ne pouvait plus se passer d'elle et réclamait ses services à toute heure. Elle seule, en effet, pouvait maintenant lui éviter la peine d'une lettre à écrire, ou d'une visite à recevoir. Elle seule savait arranger ses livres, ses fleurs, les mille bagatelles dont elle était entourée selon l'ordre voulu par ses yeux difficiles et son goût capricieux. Enfin, et surtout, c'était grâce à elle que les soirées s'écoulaient sans ennui, tandis que le médecin défendait encore de rouvrir le salon et condamnait la princesse à ne recevoir personne que ses habitués les plus intimes.

C'était à cette heure que Fleurange était appelée à faire des lectures auxquelles sa voix et son accent prêtaient un charme dont le goût très-sûr de la princesse ne se lassait jamais.

— En vérité, Gabrielle, dit-elle un soir où la jeune fille venait d'achever un des morceaux choisis par la princesse, en vérité, vous entendre lire est un plaisir exquis. Georges, faites donc attention à ce que nous faisons ici, s'il vous plaît ; laissez cette Revue qui vous absorbe, et rapprochez-vous de nous. Elle vient de me lire le sonnet de Dante :

Tanto gentile e tanto onesta pare
La Donna mia...

d'une façon qui valait, en vérité, la peine d'être écoutée.

Il y eut un moment de silence. Un vaste écran cachait la lumière aux yeux encore affaiblis de la princesse : Fleurange était assise de l'autre côté de ce rempart. Elle rougit, car elle savait bien que ce n'était pas sur le livre qu'il prétendait lire qu'étaient demeurés fixés les yeux du jeune homme pendant la lecture qu'elle venait d'achever.

— Je n'ai pas été si distrait que vous le pensez, ma mère, dit enfin Georges. Ces vers d'ailleurs me rendraient attentif en tous lieux.

Et il répéta à demi-voix :

« Et une douceur pénètre de ses yeux dans mon cœur, qui ne peut être comprise que par celui qui la ressent ¹. »

Georges s'était rapproché de la table, et l'expression de son regard ne permettait pas à Fleurange de se méprendre sur l'application qu'il faisait de ces vers.

Hélas ! depuis un mois, elle avait été forcée d'ac-

1

E da per gli occhi una dolcezza al core
Ch' intender non la può chi non la prova.

cepter, disons le mot, de jouir de la présence de celui qu'elle avait résolu de fuir, et il lui avait fallu momentanément écarter de sa pensée tout souvenir de sa propre position, hormis celui des devoirs qu'elle lui imposait auprès de sa maîtresse. Sa volonté pourtant n'avait pas eu un instant de défaillance. Chaque jour, sans doute, le sacrifice devenait plus difficile, mais par cela même plus nécessaire. Ce qu'elle cherchait encore seulement, c'était l'heure propice aussi bien que le moyen de l'accomplir.

La princesse Catherine était en pleine convalescence et pouvait maintenant supporter le déplaisir que Fleurange se sentait obligée de lui causer. Aussi le soir même où se passait la petite scène que nous venons de raconter, elle avait résolu qu'elle n'accorderait plus un seul jour aux considérations qui l'avaient arrêtée jusque-là. Demeurer plus longtemps où elle était, ce serait désormais une trahison consentie.

Ce qu'elle croyait du reste avoir à peu près résolu, c'était de se confier entièrement au docteur Leblanc, qui accomplissait, en ce moment, une promesse faite, l'année précédente, aux amis de la vieille maison, et se trouvait auprès d'eux à Heidelberg. Mieux qu'un autre, il connaissait sa

situation auprès de la princesse et saurait l'aider à la quitter. Mieux qu'un autre, il saurait préparer son retour au milieu des siens sans en trahir le motif qu'elle tenait à cacher; mais parler de Georges, même au docteur, coûtait à Fleurange. La lettre commencée n'était point achevée encore, et cependant l'heure des délais était passée.

Elle avait remis le livre sur la table et était tombée dans de silencieuses réflexions. La princesse poursuivait celles que lui avait suggérées la lecture, et son fils, tout en lui répondant avec distraction, cherchait à lire dans les yeux baissés qui se détournaient si soigneusement des siens.

En ce moment, un message imprévu vint les surprendre tous les trois. Le valet de chambre de la princesse qui en était porteur prévenait mademoiselle Gabrielle qu'un jeune homme était dans le vestibule et demandait à lui parler.

— Un jeune homme !

La princesse et son fils firent cette exclamation en même temps et non moins vivement que Fleurange.

— Un jeune homme ! répéta-t-elle; lui avez-vous demandé son nom ?

— Oui.

Le valet de chambre l'avait demandé, mais il

l'avait oublié et balbutia quelques noms aussi inintelligibles qu'inconnus à Fleurange.

Elle se leva.

— Je vais aller voir qui ce peut être, dit-elle.

Georges s'était levé avant elle, tandis que la princesse s'écriait : « Qu'il ne fallait pas qu'à cette heure Fleurange descendit seule, que des malfaiteurs s'introduisaient ainsi, souvent le soir... que la veille encore, en plein jour, un inconnu était entré dans une boutique, et tandis qu'on avait le dos tourné... »

La princesse commençait à s'agiter outre mesure de ce petit incident.

— Si vous voulez bien le permettre, dit Georges, je vais vous dire ce qui en est : suez-vous à moi et attendez ici les renseignements que je vais vous rapporter.

Fleurange n'avait rien à objecter. Elle ne connaissait et n'attendait personne et était persuadée qu'il s'agissait d'une méprise.

Georges ne fut pas dix minutes hors de la chambre.

Lorsqu'il reparut, une expression joyeuse animait ses traits.

— C'est bien un jeune homme, dit-il, et c'est bien vous qu'il demande, mademoiselle. Mais j'ai

été, pour mon compte, fort heureux de serrer la main à Julian Steinberg. C'est lui qui vient d'arriver à Florence avec sa femme.

— Julian!... Julian et Clara!... s'écria Fleurange avec transport; elle s'élançait déjà, oubliant la princesse et Georges et tout, hormis la joie inattendue de revoir ces visages aimés.

Le comte Georges l'arrêta.

— Pardonnez-moi, mademoiselle; Steinberg voulait seulement savoir quand sa femme pourrait vous voir. J'ai cru bien faire en lui disant que ma voiture, qui est en bas, vous conduirait sur-le-champ à l'auberge où ils sont descendus, et il est reparti pour aller lui apprendre sans retard qu'elle aurait la joie de vous voir dès ce soir.

— Oh! que vous êtes bon! s'écria Fleurange hors d'elle, et que de remerciements je vous dois!...

Mais elle se souvint à temps que la princesse n'aimait point les choses dont elle n'avait point l'initiative et qu'en aucune circonstance il ne lui arrivait de s'oublier tout à fait elle-même.

Avant que le nuage qui commençait à obscurcir son front pût être aperçu, Fleurange s'était rapprochée d'elle.

— Monsieur le comte est bien bon, dit-elle,

mais je ferais mieux d'attendre à demain, n'est-il pas vrai, princesse ? Il n'est que neuf heures, vous avez besoin de moi au moins pendant une heure encore ?

La princesse était déjà à moitié désarmée par ces paroles. Elle le fut tout à fait par la grâce avec laquelle son fils protesta qu'il se fâcherait si elle lui montrait aussi clairement qu'elle le croyait incapable de remplacer mademoiselle Gabrielle près d'elle, même pour une heure.

— Allons, ma mère, vous supporterez bien qu'à mon tour je vous fasse la lecture, n'est-ce pas ? Assurément, je le reconnais, ce ne sera pas comme tout à l'heure. Mais si ce contraste vous importune, depuis quand ne pouvons-nous passer quelques instants ensemble à notre satisfaction mutuelle ? depuis quand ai-je perdu le don de vous faire trouver ma conversation acceptable pendant une heure ?

Ces mots dits avec une grâce caressante, en s'agenouillant près de sa mère, touchaient directement le côté le plus faible et le plus tendre de ce cœur maternel. La princesse idolâtrait son fils ; il était la joie et l'orgueil de sa vie. Mais, quoiqu'il fût rempli pour elle de déférence et de tendresse, il lui échappait sans cesse.

empressement ; mais elle ne quitta pas la chambre sans avoir involontairement payé d'un regard de reconnaissance celui qui avait si bien su deviner son désir et si adroitement le seconder.

XXIV

Fleurange ne prit que le temps de s'envelopper dans un grand burnous blanc, dont elle jeta le capuchon sur sa tête, et elle s'élança dans la voiture qui l'attendait. Il lui semblait qu'à l'heure où elle en avait le plus besoin, le ciel lui envoyait un secours. Elle ne savait encore de quelle manière, mais elle sentait que la présence de sa cousine faciliterait toutes ses résolutions. En tous cas, elle n'était plus seule, et l'une des difficultés qu'elle avait à vaincre était aplanie.

Ces pensées dominaient toutes les autres pendant le court trajet du palais à l'auberge. Mais, en arrivant, en revoyant Clara, tout, pour un instant s'effaça ; hormis le doux souvenir du passé, la vieille maison, le foyer commun, la famille dispersée de-

puis leur dernière rencontre, tout se retraça avec une vivacité poignante et ce fut avec une joie mêlée de larmes qu'elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

Après que cette première émotion fut un peu calmée, les deux cousines se regardèrent et, quoique le temps de leur séparation n'eût pas dépassé une année, leur aspect mutuel indiquait pour chacune de grands changements survenus.

Clara n'était ni moins fraîche ni moins jolie qu'autrefois, mais le bel enfant, dont la naissance avait retardé de plusieurs mois leur retour en Allemagne, semblait avoir ajouté au charme de sa jeunesse ce quelque chose de grave qui appartient à la joie maternelle, et qui couronne la beauté d'une sorte de majesté absente jusque-là.

Quant à Fleurange, il eût été plus difficile de dire ce qui la transformait. Était-ce l'élégance de sa mise, dont la princesse ne la dispensait pas, même lorsqu'elles étaient seules ? était-ce le grand monde, au milieu duquel elle vivait maintenant ? était-ce cette pâleur plus grande, et cet air d'abattement qui donnait à son regard cette douceur, à sa taille cette grâce nouvelle, à toute sa personne cet attrait plus frappant que naguère ?

Fleurange avait trop souffert et souffert trop

jeune, pour que sa physionomie eût jamais reflété l'insouciance gaieté de son âge. Mais néanmoins, au bout de quelques semaines passées sous le toit de son oncle, quel sourire plus radieux que le sien avait réjoui la vieille maison ? quelle voix plus joyeuse que celle de Gabrielle l'avait fait retentir ?

Actuellement, son pâle et noble visage semblait être devenu d'une gravité prématurée. Son regard, empreint d'une calme fermeté, ne trahissait plus cette exaltation et cet enthousiasme juvénile qui jadis le faisait parfois flamboyer et donnait à ses prunelles grises le vif éclat des yeux noirs. Sans avoir vieilli d'un jour, on eût dit qu'elle avait acquis l'expérience de l'âge mûr, et qu'elle avait mesuré la vie sans y avoir fait un seul pas de plus.

Clara et Julian, tout en la considérant avec une sorte d'admiration inquiète, s'abstenaient de l'interroger. Quelque chose les avertissait que Fleurance aimait mieux ne pas avoir à leur répondre. Ses questions d'ailleurs prévenaient les leurs. Les noms chers à tous les trois furent prononcés tour à tour, et pendant quelques instants tout s'éclaira du doux reflet de ce foyer lointain, dont, à travers toutes les émotions récentes de la jeune fille, la privation n'avait jamais cessé de se faire sentir.

— Tout allait bien pour ces chers absents. Le

bien-être, la paix et même un peu d'aisance repa-
raissait peu à peu sous leur toit. Tout cela grâce à
l'activité et à l'intelligence de Clément.

— Cher Clément !... répétait Clara, les larmes
aux yeux, il est leur providence à tous ! Que Dieu
le bénisse et le récompense, ce frère bien-aimé !

Puis les voyageurs parlèrent d'eux-mêmes. Ils
ne faisaient que traverser Florence, qu'ils connais-
saient déjà ; après encore un détour pour aller
voir Pérouse, et un regard jeté sur ces lieux chers
aux artistes, ils comptaient reprendre la route
d'Allemagne. Attendus avec impatience à Heidel-
berg, c'était là qu'ils se fixeraient pour toute l'an-
née suivante, Julian ayant à réparer le temps
que leur beau voyage leur avait fait perdre, et à
entreprendre sans retard les travaux dont il avait
été chargé.

Pérouse !... à peine eurent-ils prononcé ce nom
qu'une idée soudaine se présenta à l'esprit de Fleu-
range... Avant d'arriver à Pérouse, il fallait passer
près de Santa-Maria al Prato. Ne pourrait-elle pas les
accompagner jusque-là ? ne pourrait-elle pas aller
chercher les conseils, la tendresse et l'appui de la
mère Madeleine ? Et, guidée par elle, ne serait-elle
pas sûre de prendre dans ses perplexités actuelles
le parti le plus sage ? S'il lui fallait du courage,

où en trouverait-elle, si ce n'était près de celle dont le seul souvenir suffisait souvent pour renouveler la vigueur de son âme? s'il lui fallait de la consolation, qui saurait la lui donner comme elle? Oui! ce hasard était providentiel, il fallait se hâter d'en profiter, et, sans parler pour le moment de départ et de séparation définitive, il fallait seulement solliciter et obtenir de la princesse la permission de faire ce petit voyage et la quitter d'abord pour quelques jours.

Ce plan arrêté, Fleurange respira comme si un poids eût été soulevé de son cœur, et avant l'heure écoulée, elle prit congé de sa cousine après lui avoir donné rendez-vous pour le lendemain, et elle remonta dans la voiture qui l'avait amenée.

On était au mois de mai. Le printemps, et le printemps de Florence, se sentait dans l'air. La voiture du comte Georges était une calèche découverte. Au moment où elle s'y plaçait, un passant, frappé sans doute de sa beauté, lui jeta un de ces gros bouquets qui, dans cette ville des fleurs, sont, en cette saison sous la main de tout le monde : Fleurange, sans même tourner la tête pour regarder celui qui lui adressait ce discret hommage, l'avait accepté sans scrupule, et maintenant elle en respirait avec délices le parfum. Elle éprouvait,

en même temps, un bien-être inusité à sentir son visage caressé par l'air doux et frais de la nuit, à se trouver ainsi un instant seule, la tête découverte, sous le ciel brillant et pur ! Après la longue contrainte qu'elle venait de subir ; après tant de jours et de nuits passés dans une chambre où l'air et la lumière pénétraient à peine, ce moment de liberté était un soulagement moral et physique dont, à son insu, elle avait un impérieux besoin. De plus, à travers toute l'anxiété des soins qu'elle avait prodigués à sa maîtresse, une idée, ou plutôt une douleur fixe, n'avait pas cessé de la poursuivre, et elle avait pratiqué sans relâche un renoncement perpétuel au bonheur d'une tendresse, dont l'expression muette, ou parfois murmurée, avait eu depuis un mois mille occasions de se faire entendre ou deviner. Il y avait donc alors pour elle un soulagement d'une autre sorte à se dire que cette lutte allait finir, qu'un moyen de partir (ou mieux de fuir) s'offrant à elle, il ne lui fallait plus d'effort, de courage et de contrainte que pour quelques jours, et qu'ensuite elle n'aurait plus qu'à souffrir et plus rien à craindre, ni des autres, ni d'elle-même.

La promenade nocturne de la jeune fille s'acheva trop vite à son gré. Les chevaux allaient comme

le vent, et en peu d'instants la ramenèrent au pied du grand escalier de marbre. Elle le monta lenement, et traversa de même les grands salons qui conduisaient à celui où elle avait laissé la princesse et son fils. Ce salon, on s'en souvient, le dernier de l'enfilade, donnait ainsi que le précédent, sur la terrasse, qui formait entre ces deux pièces une communication extérieure.

Arrivée à ce dernier salon, Fleurange s'arrêta : elle avait craint que sa maîtresse ne se fût retirée et ne l'eût attendue ou désirée. Mais il n'en était rien. Son fils était encore avec elle. Elle entendait distinctement le son de leurs voix ; grâce à la douceur printanière de la soirée, toutes les fenêtres étaient ouvertes. Au lieu de reparaitre en ce moment, elle passa donc sur la terrasse pour y attendre la fin de leur entretien. L'heure donnée par la princesse, dix heures, n'était d'ailleurs point sonnée encore.

A peine toutefois s'y trouva-t-elle qu'elle s'en repentit, car elle s'aperçut que de là elle entendait malgré elle, non-seulement la voix de ceux qui parlaient, mais chacune de leurs paroles. Elle allait la quitter aussitôt, lorsqu'elle fut retenue et comme clouée à sa place par un mot qui parvint à son oreille et la fit tressaillir...

Ce mot, c'était *Cordelia*!... et presque au même instant, elle entendit son propre nom. Son nom! non pas celui de Gabrielle, qui était le seul sous lequel elle fût connue, mais cet autre nom de son enfance, ce nom que tout le monde ignorait à Florence, hormis celui qui le prononçait en ce moment, et avec quel accent!...

— Fleurange! disait le comte Georges. Oui, ma mère, ce nom qui vient de m'échapper en parlant d'elle, ce nom, étrange comme sa beauté, et qui n'appartient, comme le charme dont elle est douée, qu'à elle seule au monde, c'était celui que lui donnait son père, lorsque je la vis devant moi, plus charmante mille fois que cette Cordelia pour laquelle elle servait de modèle...

Fleurange n'entendit plus rien... Pendant quelques instants, il lui sembla qu'elle allait s'évanouir et ce fut un violent effort de sa volonté qui seul l'empêcha de tomber à terre, vaincue par la surprise et l'émotion!

Était-ce bien lui qu'elle venait d'entendre? était-ce bien à sa mère qu'il parlait? quelle folie pouvait le porter à lui tenir un pareil langage et à braver ainsi la princesse, elle que la moindre contradiction jetait parfois dans un état violent d'impatience et de colère? elle qui ne pouvait supporter

de personne la plus légère résistance. Qu'allait-elle dire? quelle réponse Fleurange allait-elle entendre?

Elle ne songeait plus à bouger, elle ne savait plus si elle faisait bien ou mal d'écouter, elle ne pensait qu'à une chose : entendre ce que sa maîtresse allait répondre et agir en conséquence. Qui sait? peut-être après l'avoir entendue quitterait-elle cette place pour ne plus jamais reparaitre devant elle; déjà l'idée confuse lui traversait l'esprit de redescendre l'escalier du palais et de s'en retourner, dans la rue et dans la nuit, seule et à pied chez les Steinberg...

En ce moment, et après un long silence, elle entendit la voix de sa maîtresse : à sa grande surprise, cette voix sourde et tremblante ne trahissait aucun emportement; l'effet n'en fut que plus profond sur celle qui l'écoutait avec une émotion palpitante.

—Ainsi, Georges, disait-elle, ce chagrin le plus grand qu'un fils puisse causer à sa mère, vous voulez me le faire?... Cette parole sur laquelle je comptais, avec tant de foi et de confiance, vous voulez la violer?

— Ma mère, je vous l'ai déjà dit, ma parole n'est point engagée.

— Assez, Georges, et merci de votre franchise... ne la gêtez pas maintenant par un mensonge. Si ce n'est à *elle*, c'est à moi que vous manquez de parole, c'est à moi, à votre mère. Cela suffit, je pense, pour que j'aie quelque reproche à vous faire.

— Ma mère !... et Georges se leva d'un air impatient et fit quelques pas comme s'il allait sortir.

La princesse se leva ; elle se sentait complètement guérie : il arrivait souvent ainsi qu'une vive et soudaine émotion faisait disparaître en un instant les dernières traces du mal dont elle venait de subir une si longue atteinte.

Elle passa son bras autour du cou de son fils, et le ramena près d'elle.

— Georges, lui dit-elle, lorsqu'il eut repris la place qu'il venait de quitter, je ne devrais plus me fier à aucune de vos promesses ; il en est une cependant que je vous prie de me faire.

— Dites, ma mère.

— Vous ne ferez pas cette folie, sans vous donner le temps de réfléchir.

— Je vous le promets.

— Ensuite, écoutez bien ce que je vous demande. Jurez-moi que vous ne la ferez pas avant d'avoir obtenu mon consentement.

Georges hésita...

— Ce serait une promesse bien grave, dit-il enfin, d'une voix caressante, si je ne savais pas qu'à la longue vous ne refuserez jamais rien à votre enfant gâté.

— Voyons, voyons, Georges, reprit sa mère avec une vivacité mêlée d'angoisse, ne me faites pas repentir de ma tendresse. Votre parole?

— Eh bien, ma mère, je vous l'avoue, j'hésiterais peut-être, pour ma part, à vous la donner... mais, sans l'avoir jamais interrogée, sans même savoir au bout du compte, comment je serais accueilli...

La princesse haussa les épaules.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit Georges, je suis convaincu que ce consentement, moins que moi, elle voudrait s'en passer? et qu'à cet égard, ma soumission est sous la garde d'une volonté plus forte que la mienne.

La princesse eut d'abord l'air étonné, puis après un moment de réflexion elle dit :

— Peut-être avez-vous raison. N'importe, votre main sur cette promesse.

Georges s'inclina et baisa la main de sa mère et la serra dans la sienne.

— La voici, dit-il, et ma promesse : sur l'honneur !

— C'est bien, mon enfant ; laissez-moi mainte-

nant. Gabrielle va rentrer; il vaut mieux qu'elle ne vous trouve pas ici.

Georges se leva, et, après avoir encore une fois embrassé sa mère, il quitta la chambre.

Dès qu'elle fut seule, la princesse se jeta sur sa chaise longue, et, cachant sa tête dans ses mains, elle éclata en sanglots.

XXV

Fleurange hésita un moment; puis elle suivit son impulsion naturelle. Cette impulsion était toujours droite et courageuse. Elle entra résolument dans le salon par la fenêtre de la terrasse, et lorsque la princesse leva la tête, elle vit debout devant elle la jeune fille couverte de son burnous blanc, son bouquet à la main.

Quoique la princesse l'attendit, cette soudaine apparition la surprit à un tel point, qu'elle la regarda un instant sans parler, comme si c'eût été une vision surnaturelle. Mais ce ne fut qu'un instant. Fleurange s'aperçut que l'emportement com-

primé devant son fils allait maintenant éclater.

Les larmes de la princesse s'étaient arrêtées, et ses yeux exprimaient à la fois le courroux et le dédain. Elle se leva vivement, et de dures paroles allaient seconder le geste impérieux par lequel de l'une de ses mains elle désignait la porte ; déjà même, l'autre main se posait rudement sur l'épaule de la jeune fille, lorsque, sans arrogance et sans peur, celle-ci la regarda en face.

L'expression des grands yeux de Fleurange était telle alors qu'on n'eût pu la comparer qu'à celle de ces regards doués d'une vertu magnétique qui domptent parfois, dit-on, la fureur des êtres sans raison. Aucune parole n'aurait pu exprimer à ce point l'intégrité et la pureté de son âme. A travers tous ses défauts, la noblesse qui existait dans celle de la princesse s'émut à ce regard et y répondit. Ses yeux se détournèrent, elle retomba assise sur sa chaise longue ; elle laissa Fleurange s'emparer sans résistance de ces deux mains dont le geste était tout à l'heure si menaçant, et les tenir quelques instants serrées dans les siennes : il y eut un grand silence.

Enfin, d'une voix calme et douce :

— Princesse, dit Fleurange, j'étais sur cette terrasse, et j'ai tout entendu.

Un nouvel éclair d'indignation se réveilla dans le regard de sa maîtresse, et sa bouche reprit l'expression du dédain.

Le visage de la jeune fille se colora légèrement.

— Vous pensez bien, poursuivit-elle, que je n'y étais pas venue dans l'intention d'écouter. Mais, ayant entendu mon nom, j'y suis demeurée. C'est une faute, je le sais, mais le temps et la réflexion m'ont manqué pour la prévenir. Pardonnez-la-moi, et pardonnez-moi aussi, ajouta-t-elle, d'une voix plus troublée, le déplaisir d'un instant que le comte Georges vient de vous causer à mon sujet.

— Le déplaisir d'un instant ! répéta la princesse d'une voix froide et ironique.

— Du moins, continua Fleurange, vous n'aurez eu qu'un instant celui de penser que cette idée, cette folie, enfin, que ce que vous venez d'entendre, fût assez sérieux pour pouvoir vous inquiéter ou vous affliger.

— Gabrielle !

— Laissez-moi parler, princesse, vous me répondrez ensuite. Mon cœur est rempli pour vous de tant de reconnaissance...

— Ne me parlez pas de votre reconnaissance, s'écria la princesse, en l'interrompant et en éclatant de nouveau ; c'est précisément parce que je

m'y croyais quelques droits que je me sens si profondément blessée, et qu'après vous avoir beaucoup aimée, je suis tentée de vous haïr. C'est votre perfidie, c'est votre ingratitude...

— Je ne suis ni perfide, ni ingrate, dit Fleurange en pâissant, laissez-moi vous le prouver ; je vous le demande pour vous-même, plus encore que pour moi.

La princesse se calma de nouveau comme apaisée par cette douce voix, et sembla se résigner à la laisser dire : elle appuya sa tête sur sa main, et l'écouta quelques instants sans changer d'attitude.

— Non, répéta Fleurange, je ne suis ni perfide, ni ingrate, et pour vous épargner ce chagrin ou tout autre, Dieu sait ce que je serais prête à souffrir !... J'avais d'abord pensé, continua-t-elle, à m'en aller tout à l'heure, à fuir, à vous délivrer de ma présence et de l'inquiétude qu'elle pouvait vous causer. Mais, princesse, il faut faire mieux que cela ; il faut qu'il m'oublie. Par conséquent, il ne faut pas que je disparaisse ainsi d'une façon romanesque.

— Que voulez-vous dire ? dit la princesse avec surprise.

— Qu'il faut que je parle, à coup sûr, mais non

pas d'une manière qui lui donne l'envie de me poursuivre. Moins il s'obstinera par esprit d'opposition, plus mon souvenir s'effacera vite de sa mémoire.

— Vous le connaissez bien, dit la princesse de plus en plus étonnée ; et vous en parlez bien froidement, ajouta-t-elle. Vous ne l'aimez donc pas du tout ce pauvre Georges ?

Et cette mère, tout à l'heure si irritée de la présomption de sa protégée, semblait maintenant prête à se fâcher de son indifférence.

Une vive et soudaine rougeur se répandit sur le visage de Fleurange ;... de grosses larmes lui vinrent aux yeux :

— Je ne l'aime pas !... O mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle d'une voix étouffée, ayez pitié de mon pauvre cœur !

Mais elle reprit presque aussitôt son empire sur elle-même, tandis que la princesse, plus émue qu'elle ne voulait le paraître, devenait attentive et apercevait enfin de quelle importance pouvait être pour elle ce qu'elle allait entendre.

Fleurange alors expliqua rapidement son dessein : c'était le même qu'elle avait formé une heure auparavant chez sa cousine ; seulement alors elle voulait encore cacher à la princesse le motif et la

durée de son absence. Tout devenait maintenant plus facile : elle partirait avec les Steinberg pour Pérouse. Là elle trouverait un prétexte pour prolonger son absence ; l'important était seulement que la princesse eût l'air de compter sur son retour, et surtout qu'elle ne témoignât aucune inquiétude sur la fidélité de son fils à tenir sa promesse.

— Cette promesse, — poursuivait Fleurange, non sans l'accent d'une juste fierté, — j'ose dire que M. le comte Georges, en la mettant sous la garde de ma volonté, avait raison de juger qu'elle serait bien gardée.

A mesure qu'elle parlait, tout le ressentiment de la princesse s'évanouissait et peu à peu se transformait en reconnaissance exaltée. Telle que Fleurange était là devant ses yeux, elle comprit que si elle avait voulu abuser ou seulement user de son ascendant, aucun respect filial n'eût suffi pour ramener Georges à la soumission, aucune autorité maternelle n'eût réussi à l'y contraindre. Quoi qu'il lui en coûtât de le reconnaître, elle ne pouvait donc se dissimuler que si cette double blessure était épargnée à son orgueil et à sa tendresse, elle le devait, non-seulement au désintéressement généreux de celle qu'elle venait de traiter avec tant de hauteur, mais aussi à sa droite intelligence :

oui, elle avait eu parfaitement raison de penser qu'il ne lui suffisait pas de disparaître, de quitter Georges, de lui être pour ainsi dire soudainement enlevée. La princesse, mieux qu'une autre, savait jusqu'à quel degré de ténacité ce genre de contradiction pouvait conduire son fils, et c'était précisément cette connaissance de son caractère qui, seule, tout à l'heure, lui avait donné la force de se maîtriser devant lui. Les moyens suggérés par Fleurange étaient donc les meilleurs, et grâce à eux, l'avenir pouvait être sauvé ! La mobilité de Georges était grande, la princesse en espérait beaucoup, pourvu que, d'une part, il fût soustrait au charme dangereux de la présence de Fleurange, et que, de l'autre, le prestige d'un grand obstacle à vaincre cessât en apparence de s'élever entre eux. Rien en effet n'était plus habile que le conseil donné contre elle-même par la jeune fille. La femme du monde le comprit et lui en sut gré. Elle voyait apparaître de nouveau le but auquel elle avait tendu toute sa vie, et, dans l'espoir de l'atteindre, elle acceptait sans remords la nécessité de fouler aux pieds le noble cœur qui s'immolait ainsi ; disons même que si quelque chose la préoccupait en dehors du péril présent, ce n'était pas la vie brisée de Gabrielle, mais bien les habitudes de sa propre vie dérangées,

et son bien-être troublé par ce malheureux incident. Néanmoins, au moment où elles se séparèrent, à la fin de ce long entretien, la princesse serra Fleurange dans ses bras avec une tendresse expansive, et lorsque celle-ci se retrouva seule dans sa chambre, elle se sentit pour un moment presque complètement heureuse. Elle avait en horreur toute dissimulation, et le grand pas qu'elle venait de faire, dans la voie de la plus courageuse franchise, semblait avoir allégé son cœur.

Elle était encore dans cet état de satisfaction un peu exaltée qui suit l'accomplissement d'un grand effort, lorsqu'en rentrant dans sa chambre, elle jeta le bouquet qu'elle tenait encore à la main. Dans ce mouvement, un papier qu'elle n'avait point aperçu jusque-là s'en détacha et tomba par terre, elle le ramassa avec quelque surprise, l'ouvrit machinalement, vit une écriture inconnue, et lut, d'abord sans comprendre :

— « Vivre sans pouvoir réparer; souffrir sans pouvoir expier : ce supplice appartient-il à la terre ou à l'enfer? Non loin de vous, un homme vit et souffre ainsi : *vous qui priez, priez pour lui !* »

Fleurange lut et relut deux ou trois fois ces mots sans y attacher aucun sens : tout d'un coup, elle tressaillit, et un vif tremblement la saisit. Ces

derniers mots étaient le refrain d'une romance, chantée pendant une des soirées de la vieille maison, en présence du seul homme au monde qui pût s'appliquer les autres paroles qu'elle venait de lire.

Mais se pouvait-il, grand Dieu ! que ce fût lui ! Se pouvait-il que ce fût Félix, son coupable et malheureux cousin, qui les eût écrites ?... lui, qui ce soir-là même les eût placées dans ce bouquet ? Était-ce sa main qui le lui avait jeté ?...

A cette pensée, elle frissonna comme si l'ombre d'un mort eût passé près d'elle.

Était-ce une simple mystification ?... L'histoire de la ruine des Dornthal n'était pas ignorée de tout le monde à Florence. Quelqu'un avait-il voulu l'effrayer ou l'intriguer ? Elle se perdait en conjectures sur cet incident imprévu.

Comment sortir de ce doute ? comment même en parler sans réveiller un odieux souvenir, ou faire une révélation pénible ?

Elle se souvint enfin de la présence de Julian à Florence et cette pensée la tranquillisa ; Julian l'aiderait à découvrir la vérité et, mieux qu'un autre, il saurait éviter de nuire par ses recherches au malheureux qui peut-être en ce moment cachait près d'eux sa vie flétrie et déshonorée.

XXVI

Si, la veille, on eût prédit à la princesse Catherine que sa charmante compagne allait lui être enlevée, cette nouvelle eût peut-être suffi pour la faire retomber dans l'état alarmant, dont, grâce à ses soins, elle sortait à peine. Mais un intérêt plus puissant que son goût pour Gabrielle était en ce moment en jeu, et son égoïsme lui-même s'effaçait, ou plutôt se transformait, en présence du danger qu'elle se reprochait de n'avoir pas reconnu plus tôt et qui menaçait une partie essentielle de son bonheur, ainsi que l'accomplissement de l'un de ses vœux les plus chers.

Il faut reconnaître, pour ne point faire tort à la princesse, que ce vœu était sage et que, dans son obstination à le poursuivre, elle faisait preuve de véritable clairvoyance maternelle autant que d'ambition mondaine. Il faut dire en outre que le dessein en question se rattachait à la volonté, presque sacrée à ses yeux, de l'époux adoré de sa jeunesse.

dont le souvenir planait toujours sur ce passé lointain où la vie à son début était pour elle plus simple, meilleure, et promettait d'être tout autre que ne l'avaient faite les années suivantes. Plus tard, lorsque veuve, belle, riche et jeune encore, elle avait paru dans le grand monde de Pétersbourg, elle n'avait plus d'autre guide qu'elle-même et, contre les penchants d'une nature frivole et légère, il n'existait plus alors d'autre frein que son orgueil. Au milieu de tous les enivrements de cette seconde époque, elle avait cependant respecté la limite au delà de laquelle la considération du grand monde lui-même s'altère, et, tout en accordant encore la flatterie et l'encens, refuse le respect. Cette limite, elle avait été surtout préservée du danger de la franchir par cet orgueil (trait dominant de son caractère) qui cherchait avant tout et partout la place la plus haute, et qui, après avoir conservé à sa vie une sorte de dignité, la guida seul dans le choix d'un second époux. Elle se crut heureuse alors, ayant atteint le faite du rang, des honneurs et de la fortune, mais elle s'aperçut vite qu'elle payait ces avantages trop cher; et peut-être eût-elle plus mal supporté l'épreuve d'une union mal assortie que celle de l'indépendance qui l'avait précédée.

si, au bout de deux ans, la mort ne lui avait rendu cette indépendance pour la seconde fois.

A dater de cette époque, rien ne vint plus troubler le cours brillant et prospère d'une vie où, endépit d'instincts généreux et d'un esprit assez cultivé, tout était frivole, hormis sa tendresse pour son fils. Mais cette tendresse elle-même, quelque vive et passionnée qu'elle fût, manquait de ce qui donne à celle d'une mère la majesté de l'autorité. Ce charmant enfant qui, dès ses plus jeunes années, possédait tout ce que la nature la plus expansive peut donner de grâce et d'attrait à un esprit rare et à une rare beauté, satisfaisait cet orgueil maternel qui, chez les natures orgueilleuses, est le plus puissant de tous. La princesse, fière de son bel enfant, ne s'apercevait pas qu'elle était adorée, mais qu'elle n'était point obéie ; et les années s'écoulèrent ainsi jusqu'à l'époque :

Ove uom s'innamora.

Alors la princesse Catherine commença à s'apercevoir qu'elle n'avait aucun empire sur ce fils idolâtré, et qu'il lui faudrait beaucoup de prudence et d'adresse pour échapper à ce qui eût été pour elle le plus sensible des mécomptes ; car toutes les ambitions de sa propre vie, elle les avait pour lui,

plus ardentes qu'elle ne les avait jamais ressenties pour elle-même.

C'était alors que s'était réveillé chez elle ce désir ardent de voir se réaliser le vœu formé par le père de Georges à une époque où celui-ci était encore au berceau. Le comte de Walden avait eu pour voisin en Livonie, un frère d'armes, un ami intime et cher, qui se nommait le comte de Liningen. Nobles tous deux, parmi les plus nobles de la province, riches et possesseurs de deux terres contiguës, ils s'étaient promis d'unir leurs enfants, à moins qu'arrivés à l'âge où cette promesse pourrait s'accomplir, leur volonté n'y mit obstacle. Ni l'un ni l'autre des deux amis ne vécut assez pour apercevoir même de loin l'aube de ce jour. Trois ans après la naissance de son fils, le comte de Walden n'existait plus, et avant que la jeune Vera (âgée d'un an de moins que Georges) eût atteint sa onzième année, la mort de son père et peu après celle de sa mère l'avaient rendue maîtresse de tous leurs biens. Mais, en attendant l'âge où elle pourrait en prendre possession, la jeune héritière fut envoyée à Pétersbourg, et elle y avait été élevée dans une profonde retraite par une de ses tantes depuis longtemps retirée du monde.

La princesse Catherine avait toujours conservé

un souvenir respectueux d'une volonté dont le comte de Walden à son lit de mort lui avait encore renouvelé l'injonction, mais ce souvenir prit un bien autre aspect à ses yeux lorsque, vers l'époque dont nous venons de parler, la jeune Vera sortit tout d'un coup de sa retraite et fut présentée à la cour. L'effet produit par la jeune fille, la faveur immédiate dont elle devint l'objet, la place qui lui fut à l'instant accordée parmi les demoiselles d'honneur de l'impératrice, donnèrent à ce début un éclat dont la princesse regretta vivement que Georges n'eût pas été témoin; mais il avait quitté Pétersbourg depuis plusieurs mois et faisait en ce moment son premier voyage à Paris. Pendant son absence, sa mère n'avait négligé aucune occasion de se rapprocher de la jeune demoiselle d'honneur; ce rapprochement était rendu facile d'ailleurs par toutes les anciennes relations d'amitié qui existaient entre leurs familles; elles étaient resserrées maintenant de part et d'autre avec un empressement où la princesse crut voir les dispositions les plus favorables au projet formé dans l'enfance de Vera et de Georges qui, depuis lors, ne s'étaient jamais revus. Son impatience de le voir revenir s'en accrut. Vera lui semblait faite pour captiver son fils; et quant à Georges, sa mère ne

pouvait être inquiète de l'effet qu'il produirait.

Il revint enfin, et, en effet, tout sembla sourire d'abord aux projets de la princesse. Georges fut très-frappé, presque séduit. La belle Vera le fut bien davantage encore, mais la princesse, entraînée par l'ardeur avec laquelle elle désirait ce mariage, commit la faute d'en parler à son fils, avec un empressement qui eut l'effet précisément opposé à celui qu'elle désirait produire. Georges n'arrivait pas de Paris dans la disposition d'esprit voulue pour accepter à l'instant l'idée de perdre son indépendance et de s'enchaîner à jamais. Il se mit donc sur ses gardes : les paroles que Vera attendait peut-être déjà s'arrêtèrent sur ses lèvres et se transformèrent en flatteries banales. Sa mère, sans abandonner son rêve, comprit qu'il fallait en ajourner la réalisation. Mais enfin ils étaient bien jeunes l'un et l'autre ; son œil de femme et de mère ne s'était point trompé sur la nature de l'impression produite par son fils. Elle crut pouvoir se fier à la durée du sentiment qu'il avait fait naître, et avec le temps elle ne doutait pas que Georges ne revint de lui-même aux pieds de celle qu'elle regardait comme destinée à lui appartenir ; d'autant mieux que, dans un de leurs entretiens à ce sujet, il était convenu qu'aucune femme ne

lui avait encore inspiré autant d'attrait et qu'il s'était presque engagé vis-à-vis de sa mère à n'offrir sa main à aucune autre.

Les choses alors en restèrent donc là. Georges repartit pour Paris, et ensuite pour l'Italie, où sa mère avait fixé son séjour. Mais nous savons que, sur ces entrefaites, l'apparition soudaine de Fleurange et d'autres influences encore, déjà entrevues, avaient peu à peu entraîné son esprit et son cœur dans une direction bien différente de celle que sa mère aurait voulu leur imprimer. A son dernier voyage à Pétersbourg (pendant lequel Fleurange était venue s'établir chez la princesse), celle-ci avait eu le double déplaisir d'apprendre que son fils avait évité de se rapprocher de Vera, et que cette froideur, blessante pour la jeune fille, était attribuée par plusieurs aux opinions politiques qu'on imputait à Georges avec une malveillance qui inquiétait vivement sa mère. Qui a connu la Russie à cette époque sait que la privation de la faveur du maître n'y était point tenu pour une infortune légère. Si l'insolente parole d'une époque antérieure (quoique récente encore), n'était plus alors exactement vraie; si l'empereur ne disait plus : « qu'un homme n'était quelque chose que lorsqu'il lui parlait, et tandis qu'il lui parlait, »

bien des gens se conduisaient à Pétersbourg comme s'il en eût encore été ainsi, et la princesse n'y eût point envisagé avec résignation pour son fils la position d'un homme en disgrâce. Et cependant l'imprudence et la témérité de son langage la tenaient à cet égard dans une inquiétude constante. C'était alors qu'avec une ardeur qui ressemblait presque à l'instinct maternel d'un danger prochain, elle désirait son union avec Vera, qui lui eût permis d'être à son gré à la cour, ou de la quitter ; mais, dans ce dernier cas, pour aller occuper la position que lui assurait, ainsi qu'à elle, en Livonie, leur double noblesse et leur double fortune : position, au prix de laquelle, en effet, la faveur de la cour devenait insignifiante.

— Oh ! que n'est-ce déjà chose faite ! s'écriait parfois la princesse avec une impatience mêlée d'angoisse ! que n'est-il déjà ainsi à l'abri de tout ce que je redoute !...

Et alors, contrairement aux conseils de sa fine prudence, elle se laissait aller à aborder avec son fils un sujet dont elle aurait mieux fait, dans l'intérêt de ses desseins, de ne parler jamais. Elle stimulait ainsi malgré elle une résistance dont la cause réelle, qu'elle n'apercevait pas encore, se révélait chaque jour plus clairement à lui-même.

On peut maintenant se figurer l'effet qu'avait produit sur la princesse la confiance à laquelle Georges s'était laissé entraîner dans un accès de capricieux abandon. Au fond, il n'était point habitué à redouter sa mère, et, quoique, sans doute, il n'eût jamais mis sa condescendance à une pareille épreuve, il était convaincu, quelle que fût la répugnance qu'elle dût opposer d'abord à ses desirs, qu'un peu de persistance de sa part saurait bien, tôt ou tard, en triompher.

Pendant près de quatre mois, il avait mis, il est vrai, un art inaccoutumé à dissimuler l'attrait qu'il ressentait, mais, c'était pour ne point inquiéter trop vite sa mère, ni la jeune fille elle-même, et n'être point ainsi privé peut-être du charme de sa présence, tandis qu'il était encore incertain de ses propres projets. Ces projets, il croyait maintenant les connaître. Sous l'empire croissant de l'entraînement qu'il subissait, le souvenir de Vera pâlisait chaque jour davantage, et l'avenir comme le présent semblait désormais appartenir à celle qui, pour le moment, remplissait sa vie. Il jugea donc, tout d'un coup, opportun de laisser sa mère entrevoir ce qui se passait dans son cœur.

Malgré son inexprimable effroi, la princesse eut assez d'empire sur elle-même pour recevoir cette

inquiétante confiance avec un calme apparent, et dissimuler à peu près à son fils ce que lui faisait éprouver le plus douloureux mécompte qu'elle eût subi de sa vie.

Au premier moment, tout lui sembla perdu. La grâce, le charme de Gabrielle, qui les connaissait et les appréciait mieux qu'elle ? Que pouvait-elle contre un attrait si puissant et, sans doute, si longtemps exercé à l'insu d'une mère trop crédule ! Quelle folie avait été la sienne ! quelle imprudence !... Quelle fatale confiance !... Le seul danger auquel elle eût jamais songé, la vertu de Fleurange, l'empêchait de le craindre. Mais qui eût jamais pu s'attendre à rencontrer chez elle, une telle ambition, chez lui, un tel excès de démente ?...

Jamais pareille tempête n'avait bouillonné dans son sein, jamais pareille haine n'avait été près de succéder à pareil engouement, lorsque, avant que sa colère eût eu le temps d'éclater, tous ces sentiments avaient subi une transformation nouvelle et plus imprévue encore que la première.

Son ennemie devenait son alliée... Celle contre laquelle elle sentait qu'elle n'aurait pu lutter venait l'aider à lutter contre elle-même ! et Georges lui était rendu par la main qui pouvait si facilement le lui enlever sans retour !

En présence d'un danger si grand et d'un secours si inespéré, toutes les considérations qui lui eussent fait naguère redouter le départ de Gabrielle devaient maintenant le hâter, sans perdre de vue toutefois l'importance, si justement signalée par elle, de ne rien faire qui permit à Georges de rattacher ce départ à la révélation qu'il avait faite à sa mère, de lui donner l'aspect d'une séparation irrévocable.

L'intérêt était suprême, et il n'y avait pas à craindre cette fois que la princesse Catherine manquât d'adresse ou de prudence maternelle, ni même au besoin de ruse diplomatique.

XXVII

Tout, à dire le vrai, semblait maintenant favoriser le projet qu'elle avait à cœur, et l'arrivée si opportune des Steinberg amenait naturellement le prétexte qu'il eût peut-être été difficile de trouver un autre jour sans exciter la méfiance de Georges.

En effet, lorsque le lendemain, en présence de tous, Fleurange exprima timidement le désir de suivre sa cousine jusqu'à Pérouse, le marquis Adelardi, qui se trouvait présent, déclara que cette excursion lui ferait le plus grand bien, et supplia la princesse d'accorder à sa jeune protégée ces quelques jours de vacances, dont ses forces épuisées avaient besoin. Georges joignit ses instances aux siennes, et la princesse, alors, sembla céder à leurs prières, encore plus par complaisance pour eux que par condescendance pour elle.

Elle avait conservé depuis la veille avec son fils une attitude de gravité triste qui ne permettait pas à Georges d'oublier qu'il était en disgrâce. Elle ne lui dissimulait pas non plus une certaine froideur vis-à-vis de Fleurange, qu'il devait naturellement attribuer à la confiance dont elle avait été l'objet.

Le rôle de la princesse n'était point de laisser pénétrer la secrète sécurité que son entretien avec la jeune fille lui avait rendue. Aussi Georges comprit, en somme, que sa mère était mécontente de lui : il s'était attendu à ce mécontentement ; qu'elle réprimait son ressentiment et continuerait à traiter Fleurange avec bonté : il fut touché de cette douceur. Il comprit enfin qu'elle comptait sur sa parole : il lui sut gré de cette confiance.

Tout sembla donc s'arranger de la façon la plus naturelle ; le terme de quinze jours fut fixé pour l'excursion projetée. Les Steinberg, trompés comme les autres, accueillirent avec autant de joie que de surprise la perspective d'un plaisir qu'ils n'eussent point osé attendre, et tout fut ainsi réglé selon les désirs de la princesse, sans qu'elle eût l'air de faire autre chose que la volonté de tout le monde.

Les Steinberg partaient le lendemain matin. Cette dernière journée devait être consacrée à revoir plusieurs musées, et ensuite à une promenade à San Miniato, qui devait terminer la matinée.

Fleurange leur proposa sans scrupule d'être des leurs. Une agitation fiévreuse lui rendait l'inaction insupportable. Elle redoutait de se trouver un instant seule avec Georges, et elle était bien sûre que sa mère la dispenserait sans peine de ses services pendant cette dernière journée. Le consentement de la princesse ne fut point, en effet, difficile à obtenir, et vers le milieu du jour Fleurange partit avec Clara et Julian pour le palais Pitti.

Après avoir visité cette galerie, et plusieurs autres, ils continuèrent leur promenade en voiture et s'arrêtèrent enfin au bas de la montée qui con-

duit à San-Miniato. Là ils mirent pied à terre.

Tandis qu'ils gravissaient lentement ce chemin un peu escarpé, Fleurange tira de sa poche le papier tombé la veille de son bouquet et le fit lire à Julian ; elle lui parla du soupçon qu'il avait fait naître dans son esprit.

— C'est étrange, dit celui-ci d'un air soucieux, tandis qu'il examinait avec attention les lignes qu'il venait de lire. Rien ne serait plus pénible, à l'heure qu'il est, que la présence de Félix près de nous, et pourtant, j'ai déjà eu à cet égard une inquiétude que ce papier renouvelle.

— Vous aviez déjà soupçonné son retour en Europe ?

— Oui, mais c'était un indice fort léger, et je ne vous en aurais pas parlé sans ce nouvel incident. Il y a quelques mois, à Bologne, où je me trouvais pour faire une étude qui m'était nécessaire, il me tomba sous les yeux, dans la bibliothèque où je prenais des notes, un travail qui attira mon attention. Il s'agissait d'un point d'histoire contesté, sur lequel on avait transcrit plusieurs passages extraits des manuscrits fort curieux de cette bibliothèque ; la page était ouverte devant moi, le travail avait été récemment interrompu. Je lisais avec intérêt et attention, lorsque

je fus complètement distrait du sujet de ce travail par quelques mots griffonnés presque illisiblement sur le papier qui avait servi au copiste à essayer sa plume. Sur ce papier, je vis répétés deux ou trois fois votre nom Gabrielle, puis les deux lettres F. D., ensuite ces mots : « Félix, heureux ; quelle ironie !... Félix ! » Je regardai de nouveau la copie avec plus d'attention. L'écriture n'était point la sienne. Cette écriture, du reste, était un *fac simile* étudiedé de celle du manuscrit dont ces passages étaient extraits ; quant à la page volante, c'était un griffonnage où toute écriture eût été méconnaissable. Je fis quelques questions au bibliothécaire : il me répondit que ce travail était fait pour un grand seigneur florentin qu'il ne connaissait pas, que le copiste était un Italien et qu'il se nommait Fabiano Dini.

— Et voilà tout ? dit Fleurange ; n'avez-vous pu apprendre rien de plus positif ?

— Rien. Le lendemain, le travail commencé avait disparu, et, pendant le reste de mon séjour à Bologne, le copiste ne reparut plus à la bibliothèque. Je gardai le papier griffonné qui m'avait intrigué, puis je n'y pensai plus. Laissez-moi ces lignes maintenant pour les comparer avec celles-là.

— Est-ce vraiment lui ? ou tout cela n'est-il qu'un hasard ?

— Qui nous le dira ? Ce pourrait être lui, car vous savez qu'en italien il était passé maître ; mais ce pourrait être aussi un de ses compagnons qui serait instruit de son histoire. Tout ce que nous avons jamais pu découvrir à son sujet, c'est qu'il était parti pour l'Amérique avec de tristes compagnons de voyage : italiens, allemands, polonais, tous plus ou moins bannis de leur pays pour de bonnes raisons.

Le riant visage de Clara s'était assombri pendant ce récit, et Fleurange sentait un surcroît de mélancolie lui serrer le cœur. Ce vague réveil du plus sombre souvenir de sa vie lui semblait ajouter un triste présage aux tristes réalités de ce jour.

Elle se tut cependant. Sa cousine devait pour le moment ignorer la cause ainsi que la durée véritable du voyage qu'elle allait entreprendre le lendemain avec elle, et, de toutes façons, il était bon pour elle-même de chercher à en distraire sa pensée. Aussi, après qu'ils furent entrés dans l'église de San Miniato, elle chercha pendant quelque temps à ne plus s'occuper que des fresques, des tableaux et des mosaïques qui s'y trouvent et à écouter avec attention les explications que Julian

leur donna de quelques-uns des symboles que l'on y voit répétés, sortes d'hiéroglyphes chrétiens, que savent seuls comprendre ceux qui, dans les arts, cherchent quelque chose au delà de la forme qui frappe leurs yeux.

Ils passèrent ainsi près d'une heure sans s'apercevoir que le temps s'écoulait et que l'église commençait à devenir sombre ; ils se disposaient enfin à la quitter, lorsque, au moment d'en franchir le seuil, ils se trouvèrent tout à coup en face du comte Georges, qui y entraît accompagné d'Adelardi.

— Il savait, leur dit-il gaiement, que leur promenade devait se terminer par San Miniato, et il avait proposé à son ami de venir avec lui les y rejoindre.

« Nous n'étions indignes, ni l'un ni l'autre, d'entendre ce que Steinberg aurait à vous dire ici ; malheureusement, nous sommes en retard. »

Tandis qu'il disait ces mots, Fleurange, émue et interdite, avait fait un involontaire mouvement pour rentrer dans l'ombre de l'église ; mais le jour baissait rapidement, et tous furent d'accord qu'il fallait sans retard regagner la voiture demeurée au bas de la montée. Elle sortit donc avec les autres ; mais, bien qu'elle fût la dernière, Georges

P'avait attendue, et, avant qu'elle eût eu le temps de l'éviter, il lui avait offert son bras. Adelardi avait déjà pris celui de Clara. Julian marchait près d'eux, et ils commencèrent à descendre ainsi, lentement, cette côte charmante, en regardant la vue, l'une des plus belles de Florence, sur laquelle en ce moment le soleil jetait une douce et dernière lueur.

Georges ralentit son pas de manière à se laisser devancer par les autres et il se trouva ainsi, en quelque sorte, seul avec Fleurange : ils demeurèrent silencieux. Quoique d'une nature fort différente, l'émotion de tous deux était grande.

Pour elle, tout ce que la pensée d'un dernier adieu pouvait ajouter à la tendresse réprimée, mais profonde de son cœur, rendait cette heure douce et déchirante au delà de toutes celles de sa vie.

Pour lui, au contraire, il se croyait affranchi de sa contrainte précédente par l'espèce d'explication qu'il avait eue avec sa mère ; et comme, d'ailleurs, il n'était point assez inhabile à lire dans le cœur des femmes, et assez naïf pour n'avoir point pénétré ce qui se passait dans celui dont il lui semblait, en ce moment, entendre les battements, il croyait pouvoir parler plus ouvertement qu'il ne l'avait jamais fait.

— Fleurange ! lui dit-il soudainement.

Elle tressaillit, et voulut retirer la main qu'elle avait posée sur son bras : mais il la retint.

— Non, non, laissez-moi votre main, et laissez-moi vous donner ce nom. Moi *seul*, ajouta-t-il doucement. Oh ! laissez-moi le garder pour moi ; vous le voulez bien, n'est-ce pas ?

Il serra la main qu'il tenait encore et la baisa.

A travers le doux accent de ces paroles, Fleurange discerna bien celui d'une confiance trop peu déguisée. Mais, hélas ! si elle eût osé en ce moment être elle-même, elle n'eût point songé à s'en offenser. Oui, elle l'aimait, et il n'en doutait pas, cela était évident. Qu'importe ! c'eût été pour elle un grand soulagement de l'avouer hardiment, ouvertement, et de le dire à tous comme à lui-même. Sans doute, cette sécurité de Georges se faisait un peu trop sentir, mais comme elle la lui eût vite pardonnée ! comme elle eût été heureuse de lui dire qu'il ne se trompait pas, et que sa vie entière le lui prouverait ; c'eût été le vrai cri de son cœur, si, dans cette heure dangereuse, la lucidité de sa conscience se fût un seul instant obscurcie.

Mais il n'en fut point ainsi.

— Monsieur le comte... dit-elle, après un long silence.

— Georges ! oh ! dites Georges ! s'écria-t-il avec passion. Que je vous entende, ne fût-ce qu'une fois, me nommer ainsi !

Pauvre Fleurange ! elle dégagea sa main du bras de Georges, et fit quelques pas en cherchant à calmer le trop violent battement de son cœur. Il la suivit, et elle reprit bientôt avec une apparente tranquillité :

— Je croyais ne plus jamais vous entendre me parler ainsi, et je l'espérais.

— Vous l'espérez ! Dites alors que je me suis trompé, que j'ai été présomptueux et fou ; que c'est à tort que j'ai cru lire dans vos yeux autre chose que la plus parfaite indifférence.

Elle ne répondit pas.

— Fleurange ! continua-t-il vivement, ce silence me blesse et me glace ; n'ai-je pas le droit d'attendre qu'au moins vous me répondiez ?

— Mais avez-vous celui de m'interroger ? Ah ! que vous seriez plus noble et plus généreux, si vous saviez mieux vous souvenir de ce que vous êtes et de ce que je suis.

— Fleurange ! dit le comte Georges, avec un accent de sincérité et de gravité plus dangereux encore à entendre que celui de la passion, vous êtes ma femme, si vous y consentez,

si vous acceptez cette main que je vous offre

— Avec le consentement de votre mère ? dit Fleurange, bas et lentement ; osez-vous me l'affirmer ?

Georges, après un moment d'hésitation, répondit :

— Non, pas aujourd'hui : mais ce consentement, elle le donnera, je vous l'affirme.

Fleurange à son tour hésita ; elle savait à n'en pas douter à quel degré cet espoir était chimérique ; mais c'était la dernière fois qu'elle lui parlait. Le lendemain, la distance, l'absence, le temps, toutes les séparations de la vie commenceraient entre eux pour ne jamais finir. Il n'y avait plus de danger à dire la vérité, la vérité, hélas ! si dénuée d'importance maintenant, et qui peut-être seconderait le devoir qu'elle avait à accomplir tout autant que la contradiction.

— Eh bien ! dit-elle alors simplement, oui, pourquoi le nierais-je ?... Si tout changeait pour nous dans la vie, si par une circonstance impossible à concevoir, votre mère me disait : *Gabrielle, sois ma fille, j'y consens avec joie* ; oh ! alors... ce que je répondrais, vous le savez sans que je vous le dise, et vous savez tout aussi bien que, jusqu'à ce jour, je ne vous écouterai jamais.

— Mais ce jour, dit Georges avec véhémence, le temps l'amènera et l'amènera promptement.

— Le temps?... dit Fleurange, peut-être. Qui sait jamais ce que peut amener le temps?... et qui sait, ajouta-t-elle, si avec le temps l'obstacle ne viendrait pas de vous-même?

Elle avait essayé de dire ces derniers mots en riant, mais après les avoir proférés, elle s'arrêta tout court, et l'ombre des grands cyprès qui bordaient la route empêcha Georges de voir les larmes qui inondaient son visage.

Elle s'éloigna de lui et fit quelques pas rapides pour se rapprocher de Julian. Georges la suivit bientôt, et tous trois rejoignirent les deux autres, et continuèrent leur chemin quelque temps sans parler. Le jour tombait de plus en plus, et ils marchaient avec précaution en approchant de la fin de la descente.

Ils y étaient presque parvenus, et ne se trouvaient plus qu'à deux pas de la voiture demeurée en bas, lorsque deux individus causant ensemble et marchant vite passèrent devant eux sans les remarquer.

Mais ceux qui descendaient sous l'ombre des cyprès aperçurent les traits des deux passants, et une même émotion fit tressaillir les deux

cousines et Julian. Dans l'un des deux ils avaient reconnu Félix !...

Adelardi, de son côté, semblait troublé et surpris. Georges seul, après avoir, comme les autres, suivi des yeux ces deux personnages, se sépara du groupe dont il faisait partie, se rapprocha des passants et arrêta l'un d'eux. Celui-ci à sa vue se découvrit respectueusement. Georges lui dit quelques mots à voix basse et les deux hommes continuèrent ensuite leur route ; Georges revint à la place qu'il avait quittée.

— A qui donc parliez-vous là... si la question n'est pas indiscrète ? dit Adelardi.

— Nullement, répondit Georges sans hésiter. C'est à Fabiano Dini, ce jeune Italien dont je vous ai parlé, qui me sert ici d'agent, fort intelligent, comme vous savez, pour l'achat de mes curiosités, et qui m'aide aussi dans mes petites recherches historiques et artistiques. Il a été absent, il n'est revenu que depuis deux jours ; j'avais un mot à lui dire.

— Il était là en bien mauvaise compagnie, dit Adelardi en fronçant le sourcil.

Les deux cousines étaient déjà montées en voiture. Julian, obligé de les suivre, n'en entendit pas davantage.

sans faiblesse, mais en baisant la main de la princesse elle avait donné aux mots : « Adieu, princesse ! » un accent dont celle-ci avait bien compris le sens. Aussi l'avait-elle embrassée au départ avec une involontaire tendresse, et même un attendrissement qui pouvait surprendre, pour une si courte absence. Georges le remarqua, et il se sentit plus rassuré que jamais. Aussi, après le départ de Gabrielle, ce qu'il éprouva, plus encore que la tristesse, ce fut le besoin de trouver une distraction assez puissante pour l'aider à supporter l'insupportable ennui qu'allait lui causer son absence.

Quant à elle, une fois seule avec Julian, dans le coupé du vetturino, qu'elle partageait avec lui, tandis que Clara, son enfant et une jeune Italienne qui la servait, en occupaient l'intérieur, elle ne s'était point livrée aux pensées qui la suffoquaient. La contrainte, la fatigue de se taire et de dissimuler, plus antipathique à sa nature qu'à celle de tout autre, elle n'en était pas quitte encore. Elle devait prendre la route de Santa Maria à un petit village nommé Passignano, où ils ne devaient arriver que le surlendemain matin, et elle ne comptait annoncer aux Steinberg son intention de poursuivre sa route avec eux, que lorsqu'à leur retour

de Pérouse, ils s'arrêteraient au monastère, avant de repartir pour l'Allemagne. Elle aurait alors mieux mûri ses projets d'avenir. De vagues idées flottaient dans son esprit, ainsi que des irrésolutions à peine comprises d'elle-même. Elle voulait que l'œil pénétrant de sa maternelle amie l'aidât à démêler l'état confus de son esprit et de son âme. Jusque-là, elle avait résolu de se taire.

Sa conversation avec Julian roula donc principalement sur leur rencontre inopinée avec leur malheureux cousin.

— Après y avoir mûrement réfléchi, dit Steinberg, il me semble impossible d'agir sans courir le risque de nuire à cet infortuné.

— Le fait est, dit Fleurange, que son existence semble assez honorable en ce moment.

— Oui, en effet, et c'est pour cette raison même qu'il est important pour lui, que son passé demeure ignoré. Quant au moment actuel, puisque le comte Georges a accepté ses services, cela signifie, je suppose, qu'il a obtenu sur son compte de bons renseignements.

Fleurange ne répondit pas. Elle n'osait pas dire qu'elle avait souvent entendu reprocher à Georges son indifférence sur la position ou la réputation de quelques-uns de ceux qu'il employait pour ses

collections ou pour les recherches dont il était curieux. « Que m'importe leur vie privée, disait-il parfois, pour le genre de travail qu'il ont à faire pour moi ? Qu'ils soient intelligents et habiles, cela me suffit, et lorsqu'il s'agit de copier une inscription ou de transcrire la page d'un manuscrit, je payerais plus volontiers un habile coquin qu'un maladroit honnête homme. »

Sans savoir précisément pourquoi, ce rapprochement entre Félix et Georges lui inspirait une involontaire terreur. Elle ne savait comment exprimer ses craintes, mais elle aurait voulu mettre ce dernier sur ses gardes. Chose impossible sans trahir le nom et la position véritable de Félix. En somme, ce souvenir funeste qui se rattachait à son cousin se transformait maintenant en pénible pressentiment, et ajoutait une sombre teinte de plus à la tristesse qu'elle cherchait avec effort à dissimuler.

Après un long silence elle reprit.

— Le marquis Adelardi semblait connaître le personnage dont Félix était accompagné, le soir de notre rencontre.

— Oui, et il avait l'air de l'estimer fort peu.

— Avez-vous pu l'interroger plus tard à ce sujet ?

— Je l'aurais voulu, et pendant la soirée chez la princesse, j'ai cherché à l'y ramener. Mais il semblait me répondre avec répugnance. Moi, de mon côté, je l'interrogeais avec précaution, en sorte que je n'ai pu en tirer que fort peu de chose.

Julian s'interrompit et réfléchit un instant, puis il dit :

— Le marquis Adelardi, à ce que j'ai ouï dire à Bologne, a conspiré jadis.

— Conspiré !... s'écria Fleurange avec épouvante, conspiré ! ce bon et aimable marquis?... Que me dites-vous là, Julian?...

Julian sourit.

— Voyons, Gabrielle, n'ayez pas l'air si effrayé, je ne veux pas dire par là que ce soit un malfacteur. Mais je pense que, dans la phase de sa vie durant laquelle il a été mêlé aux agitations révolutionnaires d'Italie, il aura connu plus d'un personnage suspect, et que ce compagnon de Félix était l'un de ceux-là.

Pour le moment, Fleurange se tut et la conversation en resta là. Les derniers mots de Julian avaient ajouté encore une crainte nouvelle, à toutes les impressions pénibles qui, les unes définies, les autres vagues, oppressaient déjà son esprit et son cœur ; elle avait pitié de Félix, mais elle en avait

surtout peur. L'étrange billet qu'elle avait reçu ne lui semblait plus être maintenant qu'une téméraire bravade, dont le but était de l'effrayer ou de l'intéresser, une irrésistible tentation de faire de l'effet, à laquelle il aurait cédé, au risque d'être découvert. Le contact avec Georges de cet esprit hardi et inquiet lui causait un malaise plus grand qu'auparavant ; il lui semblait que jamais tant de choses n'avaient pesé à la fois sur son jeune cœur, et que de toutes parts les nuages s'amoncelaient autour d'elle.

Enfin ils arrivèrent à Passignano, et elle se sépara de ses compagnons de voyage pour monter dans le petit véhicule qui devait la conduire au monastère. La brièveté supposée de son absence lui avait permis de laisser entre les mains de Barbe tous les vêtements et toutes les parures ajoutés par la princesse à sa modeste garde-robe, et la petite valise qu'elle avait apportée à Florence composait tout son bagage. Cette valise fut vivement placée à côté du cocher, et la jeune fille monta elle-même dans la petite calèche, qui se mit en marche aussitôt.

La route montait insensiblement, et l'on ne s'en apercevait qu'à la beauté croissante de la vue qui se déployait de plus en plus sous les yeux.

Au loin, le lac de Trasimène étincelait au soleil, comme une brillante nappe d'argent; plus près, une petite rivière, dont le nom rappelle encore après vingt-deux siècles la lutte mémorable qui, ensanglanta ses eaux, serpentait dans la plaine qui en fut le théâtre¹. L'histoire dit, que, pendant cette journée fameuse, absorbés par l'ardeur du combat, ni les Romains ni leurs adversaires ne s'aperçurent d'un tremblement de terre qui ébranlait le sol sous leurs pieds. La terre eût tremblé de même aujourd'hui que notre pauvre Fleurange ne s'en fût peut-être pas aperçue davantage, tant elle aussi était absorbée par la lutte, d'une autre sorte, engagée entre sa volonté droite, et le violent penchant de son cœur.

Dans la solitude complète où elle se trouvait, pour la première fois depuis si longtemps, il lui sembla qu'elle recouvrait la liberté de penser, et qu'affranchie de la nécessité de lutter contre le mol attendrissement qui eût affaibli

¹ Cette petite rivière se nomme *le Sanguinetto*.

..... But a brook hath a'en
A name of blood from that day's sanguine rain
And *Sanguinetto* tells ye, where the Dead
Made the earth red, and turned the unwilling waters red.
(BYRON.)

son courage, il lui était permis de se livrer enfin, sans contrainte, au plaisir de *revivre sa vie* depuis six mois. Elle rejeta en arrière sa tête fatiguée, ferma les yeux, et permit à sa mémoire de lui retracer tous ces chers et vains souvenirs. Elle revit ainsi celui qu'elle ne devait plus revoir ; elle entendit de nouveau chacune des paroles proférées par cette voix qu'elle n'entendrait plus ; elle lui adressa elle-même toutes celles qu'elle avait si souvent réprimées. Rêve dangereux et prolongé suivi d'un douloureux réveil, dont l'effet fut de troubler profondément la paix de son âme, conservée avec effort sans doute, mais maintenue non moins que sa fermeté extérieure, pendant les jours d'épreuve que sa jeunesse venait de traverser. « Et c'est fini ! fini ! » s'écria-t-elle avec un cri presque désespéré en cachant son visage dans ses deux mains, je ne le reverrai jamais !... »

Tout d'un coup elle entendit une cloche, qui tintait doucement, et dont le son réveilla tout un monde d'impressions lointaines...

Elle releva vivement la tête, et regarda autour d'elle.

Elle était à l'ombre de grands acacias qui bordaient un chemin tournant au delà duquel se

trouvaient de grands pins et quelques maisons rustiques. En passant devant l'une d'elles, elle entendit une voix s'écrier : *Evviva la signorina*, et plus loin : *La madona vi accompagna* ! Peu après elle passa sous une arcade à demi ruinée qui semblait être un vestige de l'antiquité... La cloche tintait toujours, mais plus distinctement, car elle approchait de l'église...

— Eh quoi ! déjà ! s'écria-t-elle en joignant les mains, déjà !... nous y sommes !

En arrivant au bout de l'allée, la voiture tourna à gauche, dépassa l'église et déposa enfin la jeune fille devant une petite porte dont l'encadrement de pierre sculptée était surmonté d'une statue du Christ, au pied de laquelle se lisaient distinctement, gravés en relief, ces mots : VENITE AD ME, OMNES QUI LABORATIS ET ONERATI ESTIS, ET EGO REFICIAM VOS.

Fleurange avait sauté hors de la voiture et s'était empressée de sonner.

La porte s'ouvrit ; une douce parole de surprise et de bienvenue l'accueillit. Elle y répondit par un sourire, mais poursuivit sans s'arrêter, car à l'autre extrémité du cloître, elle avait aperçu de loin celle qu'elle venait chercher.

C'était l'heure de midi ; les petits enfants s'en

allaient de l'école, la mère Madeleine les regardait sortir, leur adressant de bonnes paroles au passage, lorsque la nouvelle venue apparut tout d'un coup au milieu d'eux et mit le petit monde en désordre. La mère Madeleine s'étonna, regarda un instant avec inquiétude celle qui venait troubler ainsi sans permission l'ordre du lieu et de la journée. Elle regarda encore... hésita un moment..., puis enfin ses bras s'ouvrirent avec une exclamation de joie. « Fior, angela mia ! chère brebis revenue au bercail ! » et l'enfant retrouvée, tombant dans les bras de sa mère, avait oublié, pour un instant, la fatigue, les dangers, les souffrances du chemin, et toutes les épines dont ses pieds meurtris gardaient la trace.

XXIX

L'église était sombre, fraîche, remplie du parfum des fleurs nouvellement cueillies qui garnissaient l'autel, et de celui de l'encens qu'on y avait brûlé le matin. La jeune fille et la reli-

gieuse s'y agenouillèrent pendant quelques instants ; c'était pour toutes les deux le préliminaire obligé de leur réunion. Il fallait avant tout remercier Dieu, appeler en tiers comme l'ami suprême celui qui a dit de lui-même *qu'il est Celui qui EST*, et dont on peut dire avec une égale vérité, *qu'il est Celui qui AIME* !

Sur un signe de la mère Madeleine, Fleurange se leva cependant bientôt, et la suivit dans la petite salle bien connue, située au rez-de-chaussée et qui portait le nom de *parloir du jardin*.

Comme tous les parloirs de couvent, celui-ci n'avait d'autre ameublement qu'une table carrée placée au milieu de la chambre, des chaises de paille rangées alentour, une bibliothèque surmontée d'un grand crucifix, et sur le mur opposé une statue de la sainte Vierge, au pied de laquelle était placé un vase rempli de fleurs. La seule différence entre ce parloir et tous ceux qui lui ressemblent, c'était la vue que l'on découvrait d'un côté, par une grande fenêtre cintrée, de l'autre, par la porte ouverte du jardin. Le beau paysage que nous avons déjà dépeint, borné à l'horizon lointain par le gracieux et grandiose contour des montagnes, avait ici pour premier plan des fleurs en abondance plus soignées que ne le sont

toujours celles d'un jardin de couvent. A droite, on apercevait les arches du cloître ; à gauche, l'ombre épaisse d'un petit bois d'orangers en fleurs en cette saison, au delà duquel se trouvait un verger où la vigne entrelacée aux arbres fruitiers ainsi que les légumes cultivés soigneusement dans cette partie de l'enclos, étaient la ressource principale de l'approvisionnement du couvent. Quelques colombes allaient et venaient du cloître au jardin, et pendant les heures de silence on n'entendait pas d'autre bruit dans la paisible enceinte que celui de leurs roucoulements. Mais pendant les récréations, le cloître ainsi que le jardin retentissaient de cris et de rires d'enfants, et le parloir de la mère Madeleine n'était pas à toute heure aussi silencieux qu'à celle où elle y introduisit Fleurange.

A peine la porte se fut-elle refermée sur elle, que la religieuse prit entre ses deux mains la tête de la jeune fille et regarda attentivement son visage comme si elle eût voulu lire jusqu'au fond de son âme.

La mère Madeleine avait à cette époque environ cinquante ans ; dans sa jeunesse, elle avait été d'une rare beauté, et son visage amaigri, par l'âge était encore d'une noblesse et d'une régularité que

faisaient ressortir le bandeau blanc et la guimpe qui l'encadraient et par-dessus lesquels son grand voile noir tombait en larges plis jusqu'à terre. Ses yeux noirs, grands et doux, avaient surtout une expression extraordinaire, expression que l'on rencontre parfois de même dans des yeux dénués de toute autre beauté, mais qui appartient exclusivement ici-bas cependant à ceux où se reflète cette mystérieuse et ineffable joie dont Bossuet a dit « qu'elle est *incompatible*, et que pour être goûtée il faut qu'elle soit goûtée *seule*. » Tel était le regard empreint de joie divine et de paix surhumaine en ce moment fixé sur Fleurange. Les yeux limpides de la jeune fille ne cherchèrent point à se détourner, et, sans se baisser, demeurèrent eux-mêmes attachés sur ceux de la mère Madeleine. Seulement son pâle visage se colora, puis redevint plus pâle qu'auparavant.

— Pauvre enfant !... pauvre enfant !... dit enfin la mère Madeleine, après un long et silencieux examen. Hélas ! comme elle a souffert !... Mais, Dieu soit béni ! le mal ne l'a pas effleurée !

Elle fit de la main droite un petit signe de croix sur le front pur de Fleurange, puis elle y posa ses lèvres, et elle ajouta en souriant :

— L'ange Gabriel, à qui je l'avais confiée au dé-

part, me la ramène comme un gardien fidèle, qui a été fidèlement obéi.

Soit que Fleurange n'eût pas en ce moment son empiré accoutumé sur elle-même, soit que, devant la mère Madeleine, elle ne cherchât pas à se contraindre, tandis que celle-ci la regardait sans chercher à l'interroger, elle fondit tout à coup en larmes.

— Oui, je comprends, dit la mère Madeleine. Il a fallu sans doute faire de grands efforts, se vaincre, agir, et parler sans pleurer !... Ma pauvre enfant y a réussi. Maintenant elle est fatiguée. Mais, poursuivit-elle plus doucement, c'est aux fatigués que le bon repos est promis, et c'est ici surtout, ici où nous sommes, que ce repos attend ceux qui viennent le demander au seul qui le permet, parce que seul il peut le donner !

« Voyons, poursuivit la mère Madeleine d'une voix plus ferme, après avoir encore laissé quelque temps Fleurange pleurer en silence ; voyons, ma Gabrielle, le cœur en haut !... ce cœur qui souffre tant ! Essayons de le soulever un peu au-dessus de cette souffrance. Souffrance qui contient le germe d'une si grande joie ! murmura-t-elle tout bas ; tandis que les jouissances de la

terre contiennent le germe de tant de souffrances !... Venez, mon enfant, venez, suivez-moi.

Ces derniers mots furent prononcés avec une douce autorité. Fleurange se leva et obéit sans résistance.

La mère Madeleine la précéda, et, lui faisant traverser le jardin exposé en ce moment à l'ardeur du soleil, elle la conduisit dans le petit bois, où l'ombre était si touffue qu'on y retrouvait la fraîcheur en plein midi. Une petite chapelle, à laquelle on parvenait par quelques marches, était située dans ce lieu paisible où l'on rassemblait les enfants vers le coucher du soleil pour faire tous ensemble une prière. Mais alors il était désert.

La mère Madeleine s'assit sur un banc placé en face de la chapelle; Fleurange se mit près d'elle.

— Voyons, dites-moi maintenant tout ce que je sais, et tout ce que j'ignore.

Ces mots eurent à peine besoin d'être articulés : Fleurange n'était pas venue dans l'intention de taire une seule pensée. Elle commença donc son récit, et, selon la demande de la mère Madeleine, elle le commença au lendemain du jour où elle avait quitté le monastère. Elle raconta son premier voyage en Italie, avec toutes ses impressions nouvelles, le séjour à Paris avec toutes ses souffran-

ces, la vie en Allemagne avec toutes ses joies ; puis la ruine de sa famille, puis le départ, puis enfin Florence, Florence, avec ses émotions, ses joies, ses dangers, ses peines cuisantes, ses tentations redoutables.

Pour la première fois de sa vie, elle prononça sans hésiter le nom du comte Georges, et elle articula sans réticence et sans détour tout ce que ce nom réveillait : tout ! Depuis les rêves insensés qui avaient précédé leur première rencontre, jusqu'à l'entretien qui avait précédé leur dernière séparation ; jusqu'à la rêverie de ce même jour, interrompue par le son de la cloche du monastère : tout fut raconté simplement, sincèrement, sans effort instinctif pour échapper aux conseils qu'on semble demander, sans excuse ménagée pour y parvenir, avec vérité, clarté, fermeté, et d'une voix qui, à mesure qu'elle avançait dans son récit, révélait de plus en plus à l'oreille attentive qui l'écoutait, la droiture non altérée et la vigueur non affaiblie de celle qui parlait.

Clarté pour voir ; force pour accomplir. — Nous l'avons dit : la mère Madeleine avait osé croire que ces deux germes, déposés dans l'âme et fécondés par la rosée divine, sans laquelle toute clarté s'obscurcit et toute force succombe, suffiraient à

cette enfant, malgré sa jeunesse, malgré sa beauté, malgré tous les pièges d'un cœur tendre et d'un esprit ardent, pour marcher d'un pas ferme et assuré dans le chemin de la vie.

Son espérance était réalisée. Elle rendait grâce à Dieu, mais elle regardait cependant le jeune visage de Fleurange avec une inexprimable compassion. La vie serait encore si longue pour elle ! et, dès le début, le combat avait été si rude !... Son courage, il est vrai, s'y était trempé, mais l'heure du repos était loin ! Tant d'orages pouvaient s'élever encore ! tant de périls, la menacer ! Du port assuré qui abritait sa propre vie, elle considérerait la mer de ce monde, sur laquelle voguait cette frêle nacelle, priant dans son cœur celui qui commande à l'Océan et à la tempête de l'arracher aux flots menaçants, et de lui faire atteindre en sûreté la rive !...

— Mon enfant, dit la mère Madeleine, après l'avoir ainsi écoutée, je ne m'étais pas trompée. Oui, vous avez bien vu le chemin que Dieu vous traçait, et vous y avez courageusement marché... Je suis contente de vous, ma Fleurange, je vous bénis, et Dieu vous bénira aussi !

En disant ces simples paroles, elle posa doucement la main sur la tête de la jeune fille.

Ces mots et ce geste ajoutèrent au soulagement qui était l'effet naturel d'un épanchement aussi complet, une sensation d'inexprimable bien-être ; il lui sembla que la paix descendait sur elle comme un vêtement divin, et l'enveloppait tout entière.

— O ma mère ! s'écria-t-elle vivement, ma mère ! ne puis-je rester ici près de vous, et ne plus quitter jamais ni ce doux asile, ni vous-même ?

La mère Madeleine sourit : en ce moment, la cloche sonna quatre coups.

— Nous reparlerons de cela, dit-elle ; maintenant la cloche m'appelle. C'est moi qu'on demande, il faut que je vous quitte ; nous nous retrouverons à l'heure de la récréation, après souper. Vous n'avez pas oublié sans doute le chemin de votre chambre ? Vous vous souvenez aussi, je pense, du réglemeut, et vous savez comment se partage ici la journée ? La cloche sonne aux mêmes heures qu'autrefois, et rien ici n'est changé.

XXX

Il est difficile, pour ceux qui ne l'ont jamais éprouvé, de se représenter l'effet produit par une atmosphère telle que celle qui environnait en ce moment Fleurange, lorsqu'on y est soudainement transporté du milieu des affaires et des plaisirs, des soucis ou des peines du monde et de la vie.

Nous dirons toutefois, à ce propos, que si nous comprenons que le cours ordinaire de la vie ne soit pas interrompu ainsi par tout le monde, nous sommes souvent surpris de l'étonnement et du dédain ironique, avec lesquels ceux qui n'en veulent pas faire l'essai parlent de ces *retraites* si fréquentes en d'autres siècles, et rentrées quelque peu dans les habitudes du nôtre. La vie est-elle donc à ceux-là si légère toujours, et si facile? la joie succède-t-elle si sûrement à la joie, dans le cours fortuné de leurs jours, et ces jours ont-ils une durée si assurée, qu'il soit superflu pour eux d'en régler le cours ou d'en prévoir la fin? ou bien, sont-ils

maîtres de leurs pensées à ce point, que nulle distraction ne les empêche de les maintenir toujours dans un parfait équilibre, en sorte que jamais le besoin d'une halte ne se fait sentir, ni pour réfléchir, ni pour se reposer? Nous l'ignorons. Ce qui nous semble indubitable; c'est que, pour un grand nombre, cette halte est bienfaisante, comme le sont l'eau, l'ombre et le repos aux voyageurs altérés et fatigués. Il est certain aussi qu'en ce jour, notre pauvre héroïne comptait parmi ceux-ci. C'est pourquoi en quittant la mère Madeleine, au lieu de monter dans sa chambre, elle retourna à l'église, et là, pendant une heure entière, elle savoura à son aise la douceur de l'allègement complet de son cœur, dans ce silence profond, dans cette sécurité divine, qui ne tient pas seulement à l'abri momentané et extérieur où l'on se trouve, mais au sentiment plus intime d'un abri intérieur, réel et permanent, contre lequel rien ici-bas ne peut rien.

Si l'on considère tout ce qui avait déjà agité et troublé cette jeune fille; si l'on se rappelle que la redoutable séduction de l'amour avait passé près d'elle, sans la ternir sans doute, mais non sans produire son effet accoutumé, qui est de désenchanter de tout ce qui n'est pas lui, apprendra-t-on avec un grand étonnement qu'en ce moment,

en ce lieu, à cette heure, l'idée lui vint d'arrêter là sa vie, et, sans aller plus loin chercher un bonheur impossible désormais, ou une destinée à tout jamais imparfaite, de se vouer à la plus haute de toutes, à celle dont Dieu seul, et ceux qu'il a le plus aimés ici-bas, les enfants et les pauvres, sont l'objet ?

Déjà même à Florence, pendant ses jours d'angoisse, le cloître de Santa Maria lui était apparu comme un refuge, et plus d'une fois l'idée de ne plus le quitter s'était présentée à son esprit comme tout à l'heure encore, en écoutant les paroles de la mère Madeleine. Mais en ce moment cette idée se formula avec une intensité nouvelle et s'empara de son imagination avec une vivacité qu'elle n'avait jamais eue auparavant.

Elle l'accueillit et s'y livra bientôt avec une sorte de pieuse ivresse. Elle goûta d'avance l'amère jouissance du sacrifice, elle accepta avec un transport intérieur la perspective du renoncement complet à toutes les joies de la vie ; et lorsqu'enfin elle acheva sa longue méditation et se décida à quitter l'église, il lui sembla qu'elle venait d'y avoir une inspiration surnaturelle.

Elle aurait voulu pouvoir aller trouver sur-le-champ la mère Madeleine. Mais elle savait qu'à

cette heure elle ne pourrait lui parler. Les enfants étaient revenus en classe, et plus tard, une heure entière était donnée, vers la fin du jour, aux pauvres qui de près et de loin venaient la consulter sur leurs affaires, ou lui conter leurs peines. Le matin, avait lieu la distribution des aliments, des remèdes, et des secours de tout genre donnés à leurs besoins naturels ; le soir était consacré à l'exercice de la charité sous une autre forme, et ceux qui avaient recours à celle-là étaient souvent plus nombreux que les autres.

Fleurange ne l'ignorait pas ; aussi elle se décida à demeurer tranquillement dans sa chambre, sans chercher à rejoindre la mère Madeleine avant souper.

Seulement lorsqu'à la fin de la classe, elle vit deux religieuses se diriger avec les enfants vers le bois d'orangers, elle descendit et se joignit à eux, pour aller y faire la prière qui terminait leur journée.

La vigne en fleurs dans le verger joignait sa fine et douce odeur à celle des orangers, et lorsque ce petit bois parfumé retenait du chant des enfants, on eût dit qu'avec leurs voix la nature tout entière envoyait au ciel son encens. La prière finie, la jeune fille se mêla aux religieuses

et à leurs élèves, et ce fut comme un retour de quelques instants aux jours paisibles de son enfance, puis vint l'heure silencieuse du réfectoire. Enfin, le souper terminé, Fleurange se disposa à aller retrouver la mère Madeleine. Elle savait qu'à ce moment elle ne la trouverait pas dans son parloir, mais sur la terrasse qui du haut du cloître donnait sur la campagne ; c'était là que pendant la belle saison elle aimait à demeurer jusqu'à la dernière heure du jour.

Ce que Fleurange avait de si pressé à lui dire, nous le savons déjà. Penser tout haut lui était habituel, et lui coûtait peu avec la mère Madeleine. Il ne s'agissait d'ailleurs que de reprendre la conversation interrompue le matin, et d'y ajouter le récit de ce qu'elle avait pensé, éprouvé et croyait avoir résolu pendant le temps que, depuis lors, elle avait passé à l'église.

La mère Madeleine, debout, les bras croisés, l'écoutait cette fois encore sans l'interrompre. En la voyant ainsi immobile à cette place, à cette heure du soir, les traits de son noble visage et les longs plis de son vêtement se détachant sur le fond bleuâtre des montagnes et sur l'azur pourpré du ciel, on l'eût facilement prise pour l'une des visions apparues dans ces contrées, à ceux qui

les ont fait revivre pour nous, et pour toutes les générations. L'illusion n'eût point été détruite par l'aspect de celle qui, assise, sur le petit mur d'appui de la terrasse, lui parlait les yeux levés, et dont l'expression et l'attitude eussent parfaitement convenu à l'une de ces jeunes saintes, placées souvent par ces peintres inspirés, près de l'image divine et majestueuse de la Mère de Dieu.

— Eh bien, ma chère mère, que me répondez-vous? dit enfin Fleurange, lorsque, après avoir longtemps attendu, elle vit que la mère Madeleine la regardait et secouait doucement la tête sans parler.

— Avant de vous répondre, dit enfin la mère Madeleine, répondez vous-même à une question que je vais vous faire : croyez-vous qu'il soit permis de se donner à Dieu dans la vie religieuse sans vocation?

— Non, assurément.

— Et savez-vous ce que c'est qu'une vocation? dit-elle très-lentement.

Fleurange hésita.

— Je croyais le savoir, dit-elle, mais vous me le demandez d'une manière qui me fait maintenant penser que je l'ignore.

— Je vais vous l'apprendre : une vocation, pour-

suivit la mère Madeleine, tandis que son regard s'éclairait d'une lumière que Fleurange n'y avait jamais vue, — c'est aimer Dieu plus qu'on aime ici-bas la créature de ce monde la plus aimée; c'est n'avoir jamais pu donner à rien et à personne sur la terre un amour qui approche de celui-là; — c'est avoir senti l'impulsion de toutes nos facultés nous incliner vers lui seul; enfin, poursuivit-elle, tandis que ses yeux semblaient pénétrer bien au delà du ciel visible sur lequel ils étaient attachés: c'est avoir compris, dès cette vie, qu'il est tout, tout pour nous, dans le passé, le présent, l'avenir, dans ce monde, et hors de ce monde, à jamais, et à l'exclusion de tout ce qui n'est pas lui!...

Fleurange, accoutumée à la simplicité habituelle de la mère Madeleine, la regardait avec surprise et elle se sentit interdite de cet accent, de ce regard nouveau, non moins que des paroles qu'elle venait d'entendre. Une vive rougeur se répandit sur son visage et jusque sur son front.

— Ma chère mère, dit-elle enfin, en baissant les yeux, il n'est sans doute pas donné à tous de ressentir un tel amour pour Dieu, surtout de l'aimer ainsi, lui seul, ici-bas. Mais, poursuivit-elle avec émotion, le sacrifice accepté et voulu de toutes les affections et de toutes les joies de la terre, n'est-

ce pas un holocauste digne aussi de lui être offert?

Les yeux de la mère Madeleine reprirent la calme douceur de leur expression naturelle.

— Oui, assurément, ma pauvre enfant, et ce n'est pas là ce que j'ai voulu mettre en doute. Comment le pourrais-je? dans cette maison ouverte à tous ceux qui ont souffert, et où parmi nos sœurs (et ce ne sont pas les moins saintes), il s'en trouve plusieurs qui ont apporté ici des cœurs brisés par les douleurs de la vie... Toutefois, ce n'est pas là cet appel irrésistible de Dieu, qui se nomme une vraie vocation; et ce que je veux vous dire, ma Gabrielle, c'est ceci : telle que je vous connais (et qui vous connaît mieux que moi?) vous êtes une de celles que Dieu eût appelées ainsi, s'il eût voulu que votre vie lui fût consacrée dans un cloître, mais ce n'est pas *vous* qui devez vous vouer à lui par découragement, par désenchantement du bonheur de ce monde. Le combat a été rude, je le sais, et, à cause de cela, vous voudriez le cesser? Non, Gabrielle, il faut au contraire reprendre des forces et le poursuivre.

Les larmes vinrent aux yeux de Fleurange, et elle baissa tristement la tête.

— O ma pauvre enfant, reprit la mère Made-

Jeine, il m'eût été plus facile de vous dire : Restez, ne nous quittons plus ! Il m'eût été plus doux de vous préserver ainsi de toutes les douleurs qui vous attendent encore ! Mais croyez-moi, le jour viendra où vous vous réjouirez que ces douleurs ne vous aient point été épargnées, et où vous reconnaîtrez que celle qui vous parle en ce moment vous connaissait mieux que vous ne vous connaissez vous-même.

Les étoiles commençaient à paraître dans le sombre azur d'où s'évanouissaient les dernières teintes du soir. C'était l'heure de l'*Ave Maria*. La cloche les en avertit bientôt, et elles récitèrent ensemble la prière accoutumée avant de redescendre dans le cloître.

XXXI

Après cet entretien, Fleurange résolut de ne plus jamais revenir sur ce qui en avait fait le sujet, et d'abandonner sans retour la pensée qu'elle avait un instant caressée avec tant d'ardeur.

Cette soumission, qui était l'un des effets de sa simplicité et de son énergie, ne l'empêchait pas de sentir qu'elle aurait un grand effort à faire pour recommencer une fois de plus une vie nouvelle, et la vie lui eût semblé nouvelle, même dans la vieille maison, car elle ne s'y fût plus retrouvée la même. Un abîme la séparait des jours paisibles et doux qu'elle y avait passés. Mais la vieille maison n'était plus qu'une vision disparue, et c'était vers un lieu inconnu qu'elle allait diriger ses pas. Ceux qui l'y attendaient lui étaient chers sans doute, et parfois la pensée de les revoir lui faisait battre le cœur de joie. Mais le plus souvent cette pensée était impuissante pour lutter contre de trop vifs et trop récents souvenirs, et malgré tous ses efforts, le regret, un regret constant et poignant, la rendait indifférente à tout, hormis à ce grand sacrifice qui en eût été la consolation sublime et auquel désormais il lui était interdit de songer.

Les jours, en s'écoulant cependant, firent peu à peu pénétrer dans son âme le bienfait de la retraite, et bientôt il lui sembla que le passé et l'avenir étaient comme suspendus. Les souvenirs et les prévisions cessèrent de la préoccuper, et de même que si elle se fût trouvée dans une barque égale-

ment éloignée de deux rives, n'entendant plus aucun des bruits de l'une ou de l'autre, elle se laissa bercer comme sur l'Océan en un jour serein par le présent calme et silencieux, ne sentant plus que la paix infinie qui l'entourait de toutes parts, ne regardant plus au-dessus d'elle que l'éternel sourire du ciel!... De tels jours ne peuvent durer, mais ils ne passent point sans laisser de trace, ne fût-ce que celle d'un souvenir rempli non de regrets, mais de promesses, ne fût-ce que cette saveur d'un instant dont l'exquise douceur s'évapore, mais dont la vertu fortifiante demeure et s'accroît dans l'âme qui l'a goûtée, ne fût-ce qu'une seule fois et un seul instant dans sa vie !

Il fallait toutefois songer à son départ, et au prétexte qu'elle avait à trouver pour le faire accepter à la princesse, sans que celle-ci eût l'air de l'avoir préparé. Pour cela elle attendait le retour des Steinberg, et bien qu'il lui en coûtât de leur révéler le véritable motif de sa résolution, elle s'y était préparée, plutôt qu'à leur en donner aussi une raison imaginaire. Mais une circonstance imprévue vint tristement lui épargner et cet acte de franchise et cette dissimulation.

Elle était au convent depuis environ dix jours, lorsqu'un matin on vint la prévenir que des voya-

geurs étaient arrivés depuis une heure à l'auberge du petit bourg de Santa Maria, et qu'en ce moment sa jeune cousine l'attendait au parloir du jardin.

Revoir le charmant visage de Clara était toujours pour elle un plaisir. Il s'y ajoutait aujourd'hui celui de présenter à la mère Madeleine une des filles de ce Ludwig Dornthal, dont l'apparition si opportune dans la vie de la pauvre orpheline était regardée par la première amie de son enfance comme un signe frappant de l'intervention du glorieux Archange qu'elle lui avait donné pour protecteur. L'arrivée de Clara Steinberg était donc marquée d'avance au couvent comme un jour de fête. Mais ce jour de fête devait être troublé, et Fleurange allait apprendre de sa cousine une triste nouvelle, apportée par les lettres qui attendaient celle-ci à Santa Maria.

L'ami fidèle et secourable de la jeune fille, l'excellent docteur Leblanc, n'existait plus ! Il avait succombé aux suites d'un accident survenu pendant une promenade qu'il faisait aux environs de Heidelberg avec le professeur Dornthal...

Lorsque la mère Madeleine parut, elle trouva donc les deux cousines en larmes, et son doux sourire de bienvenue se transforma en interrogations inquiètes. Il fallut quelques instants pour lui donner

l'explication qu'elle demandait, et ce ne fut que lorsque ses douces paroles et la paix qui émanait de sa présence eurent un peu calmé le saisissement de Fleurange, qu'elle eut le courage d'ouvrir la lettre que lui adressait Clément, pour y chercher les détails du cruel accident qui avait coûté la vie à son vieil ami ; cet ami vers lequel sa pensée s'était si souvent dirigée pendant ses récentes perplexités, et qui lui était enlevé à l'une des heures de sa vie où son appui et ses conseils lui eussent été le plus nécessaires !

« ... En revenant d'une course qu'ils avaient été faire ensemble au Stift-Neubürg, lui disait Clément, la voiture emportée et brisée les a jetés violemment sur la chaussée. Au premier moment, mon père sembla être le plus maltraité des deux. Il était entièrement sans connaissance et ne revint à lui que quelques heures après. Pour lui toutefois nous sommes aujourd'hui presque hors d'inquiétude, tandis que son ami, dont la tête n'a pas cessé d'être lucide, déclara sur-le-champ lui-même qu'il avait subi une grave lésion intérieure dont il ne se remettrait pas. Il ordonna néanmoins lui-même les remèdes nécessaires, mais, en même temps, fit toutes ses dispositions avec une fermeté admirable, écrivit à sa sœur, appela un prêtre ; tout

cela tandis que nous ne pouvions croire au danger. Mais le troisième jour ses prévisions se vérifièrent, son état s'aggrava. Sa pauvre sœur venait d'arriver avant-hier, lorsqu'il expira dans ses bras... »

.
« Chère cousine, — poursuivait Clément, j'ai, en terminant, une prière à vous faire. Cette prière, je ne vous l'adresse pas en mon nom, mais au nom de ma mère : Revenez ! si vous le pouvez, Gabrielle ; revenez tout de suite, sinon revenez bientôt. Le sacrifice que vous avez voulu vous imposer n'est plus nécessaire et votre présence au milieu de nous est indispensable. Mon pauvre père vous demande, et nous ne pouvons plus lui faire comprendre votre absence. Chère cousine, aucun désir de vous convaincre ne me ferait trouver excusable de vous tromper : je vous le répète donc, et vous pouvez me croire, le bien que votre générosité nous a fait est désormais superflu. Vous pouvez, sans scrupule, revenir sous ce toit qui est le vôtre, à moins que (ce qu'à Dieu ne plaise) votre propre choix ne vous en fasse préférer un autre. La pauvre mademoiselle Joséphine n'a qu'une pensée : celle de vous revoir. Elle dit que c'est l'unique consolation à laquelle elle aspire : Hilda est près de nous, ai-je besoin de

vous dire qu'elle désire votre retour? Ai-je besoin de vous dire si *vos frères* l'implorent et l'attendent? »

Fleurange n'avait plus désormais de prétexte à chercher. Elle n'avait plus rien à révéler ou à taire à personne, tout était décidé pour elle et sans elle par la force impérieuse et rigoureuse des événements, et sa lettre à la princesse Catherine était devenue tout d'un coup bien facile à écrire. Elle fut écrite avant la fin de ce jour, et dès le surlendemain, à l'heure où le soleil commençait à dorer la cime des montagnes, la mère Madeleine, pour la seconde fois, vit l'enfant qu'elle aimait passer le seuil abrité du couvent pour aller affronter les périls du dehors. Reviendrait-elle cette fois comme la première? reviendrait-elle, comme la colombe battue par la tempête et n'ayant pu se poser nulle part, chercher encore une fois le repos et la paix?... ou bien, était-elle partie pour ne plus revenir et allait-elle maintenant trouver la terre riante et reverdie, et le chemin qu'elle avait à parcourir, aplani sous ses pas, devenu facile et fleuri?... Elle ne cherchait point à le deviner. Aussi bien, nous le savons, ces prévisions pour la mère Madeleine n'étaient point fort importantes : que le chemin fût toujours

éclairé de la lumière d'en haut et que le courage pour y marcher ne défailloit jamais, c'était là tout. Du reste, l'éclat du soleil d'ici-bas a ses dangers, comme la tempête, et la clarté du ciel de l'âme peut s'obscurcir dans les beaux comme dans les mauvais jours. « Laissons donc à Dieu le choix des accidents de notre vie, et, sans trop regarder où nous marchons, ne songeons qu'à bien marcher... »

« Et puis... la route est courte, quelque longue qu'elle soit, et nous conduit à la vraie vie, où nous vivrons toujours ensemble, ma Gabrielle, où tout ce que ce pauvre cœur a voulu, cherché, espéré en vain ici bas, lui sera donné dans une mesure complète, pressée, surabondante, où, tout ce qu'il a souffert deviendra la proportion amoindrie de sa joie radieuse ! Dieu est fidèle ! Attendons : *Eh ! qu'est-ce qu'attendre ainsi, quand c'est lui qu'on attend, sur la foi de sa promesse¹ ?* »

Tels avaient été les derniers discours de la mère Madeleine, et, lorsqu'elle eut béni l'enfant prosternée à ses pieds au départ et qu'elle eut vu se refermer sur elle la porte du couvent, elle monta sur la terrasse du cloître pour la suivre

¹ Madame Swetchine.

encore des yeux le plus longtemps possible ; puis elle vint ensuite s'agenouiller dans l'église et prier pour elle en pleurant de tendresse. De tendresse ! oui, il n'en est pas ici-bas d'égale à celle de ces grands cœurs que l'amour de Dieu remplit et dilate ! Pour n'en pas douter, il suffit de songer aux excès de dévouement dont ceux-là (et ceux-là seuls au monde) sont capables, par amour pour les plus inconnus de leurs frères. L'on comprendra alors ce que sont pour ceux qu'ils aiment ces cœurs embrasés d'une flamme où tout ce qui est noble et digne de vivre s'alimente et s'épure, où rien ne se refroidit et rien ne s'éteint que ce qui est fragile, frivole, impur et destiné un jour à périr sans retour !

XXXIII

La princesse Catherine, en élégant négligé du matin, était établie dans son petit salon, seule avec le marquis Adelardi, lorsqu'on vint lui apporter une lettre déposée sur un plateau d'argent.

Elle jeta les yeux sur l'adresse.

— Ah ! de Gabrielle ! s'écrie-t-elle. Voilà bien la lettre que j'attendais précisément aujourd'hui.

Elle l'ouvrit et la parcourut vivement.

— C'est bien, très-bien, dit-elle. Rien de plus naturel. Elle a parfaitement trouvé ce qu'il y avait de mieux à dire. C'est bien cela, il me serait impossible de lui refuser mon consentement sans barbarie. Georges lui-même en conviendrait. Tenez, Adelardi, poursuivit-elle, en lui jetant la lettre, lisez. Il faut avouer que cette Gabrielle est loyale et qu'on peut se fier à sa parole, et de plus elle a beaucoup d'esprit.

Adelardi, pendant ce temps, lisait la lettre avec attention.

— Tout ce que vous dites là, princesse, est parfaitement exact, dit-il ; mais cette fois encore vous êtes servie par les circonstances. Cette lettre n'est point écrite à plaisir, elle est vraie d'un bout à l'autre. Cette jeune fille sait fort bien se taire. Mais elle ne sait pas du tout mentir. Ce n'est point là la lettre qu'elle eût écrite, si son contenu n'eût point été la pure vérité.

— Vous croyez?... dit la princesse, peu m'importe au surplus, cela simplifie encore les choses.

Quoique en ce cas... Ah ! mon Dieu, rendez-moi donc cette lettre.

Elle la reprit et la lut toute entière au lieu de se contenter d'en parcourir le contenu.

— Ah ! mon Dieu, répéta-t-elle. Mais alors, voilà que j'ai perdu mon médecin, moi !... le seul qui ait jamais su me traiter ; ceci, par exemple, est un vrai malheur !. Si au moins il avait eu le temps de répondre à ma dernière lettre, où je lui demandais de décider à quelles eaux je dois aller cette année ! A qui m'adresser maintenant?... Nous voici à la fin de mai, c'est le mois prochain qu'il faudrait aller aux eaux. Vraiment j'ai du guignon !

— Que voulez-vous, princesse dit le marquis d'un ton imperceptiblement ironique. On n'a pas toujours bonne chance ; vous venez d'autre part, d'être servie tellement à souhait !...

— J'en conviens, et pour en revenir à Gabrielle, il faut reconnaître, que vu les circonstances, je n'ai eu qu'à me louer d'elle. Mais nous l'avons échappé belle, Adelardi... j'ai peine encore à lui pardonner la peur que j'ai eue et l'inquiétude que j'ai encore. Quelles nouvelles me donnez-vous de Georges, depuis hier ? de quelle humeur vais-je le trouver pour recevoir la nouvelle que

j'ai à lui apprendre ? A quoi pensez-vous donc, Adelardi ? Voyons, vous m'inquiétez, vous avez l'air soucieux ; vous ne craignez pas qu'il fasse quelque folie, j'espère ?

— Quel genre de folie ?

— Ah ! mais vous m'entendez, la seule qui soit à redouter dans ce moment. Va-t-il nous faire une de ces scènes que nous connaissons ? va-t-il nous échapper pour la suivre ?... Ou bien... que vous dirai-je ?... Va-t-il, pour se distraire, faire pis, et nous précipiter de Charybde en Scylla ?... On ne sait jamais à quoi il faut s'attendre avec lui.

— Eh bien, princesse, je vous l'avoue, je voudrais être sûr que cette charmante fille en se sacrifiant elle-même, — car vous n'imaginez pas, je suppose, que Georges lui fût indifférent ?...

— Cela ne me paraît pas fort probable, dit la princesse, mais vous ne prétendez pas, j'imagine, que je prenne en considération l'effet assez naturel que doit produire Georges, lorsqu'il se donne la peine de tourner la tête d'une fille de vingt ans et surtout d'une fille dans la position de Gabrielle.

Adelardi ne répondit pas, et sa figure déjà sérieuse, se rembrunit encore.

— Encore une fois, qu'avez-vous donc, Adelardi ?

On dirait vraiment que vous êtes amoureux d'elle vous-même.

— Aucunement, quoiqu'il me soit très-facile de concevoir qu'elle puisse à son tour, et non moins facilement que Georges, faire tourner la tête à qui que ce soit. Néanmoins j'ai lutté de toutes mes forces contre lui, pour l'arracher au charme dont, avant vous, j'avais vu et compris le danger. Mais j'en reviens à ce que je disais : je voudrais être sûr maintenant que nous ne regretterons jamais le temps où l'influence de cette noble fille nous semblait si redoutable.

— Que voulez-vous dire ?

— Tenez, princesse, je vous déclare qu'aujourd'hui je voudrais qu'elle fût ici et que l'attrait de sa présence le retint tous les soirs dans ce salon, d'où, sans lui parler et en la regardant à peine, il ne pouvait pas s'arracher quand elle était là. Vous voyez déjà qu'il n'en est plus ainsi depuis son départ, et pourquoi?... Parce qu'une passion tout aussi dangereuse pour lui que celle du jeu ou celle de l'amour s'est réveillée depuis que les jours lui semblent longs et les soirées ternes et vides. Pardon, princesse, vous savez s'il vous aime et s'il est mon ami ; mais nous savons aussi bien l'un que l'autre qu'il ne

peut supporter l'ennui, et nous ne pouvons nous étonner que l'absence de Gabrielle ait laissé dans sa vie un de ces vides dont l'effet est de produire le plus colossal, le plus intolérable ennui qu'il y ait au monde. Je l'éprouve, moi qui vous parle, et vous ne me nierez pas que sans l'intérêt suprême qui vous domine, vous eussiez vous-même supporté de mauvaise grâce la soudaine disparition de cette ravissante créature dont le seul aspect...

— Allons!... allons, Adelardi, calmez-vous ou bien je vous dirai encore...

— Non, princesse, je ne suis point amoureux d'elle, veuillez n'en pas douter, mais quant à Georges, j'en suis en ce moment à me demander s'il ne vaudrait pas mieux qu'il le fût et le demeurât, quoi qu'il pût en arriver, plutôt que...

— Eh bien, achevez donc, vous me faites mourir de peur.

— Plutôt que d'être repris de cette manie, de cette passion politique, dont l'attrait est pour lui fatal, vous le savez, et peut lui faire commettre les dernières imprudences.

La princesse devint pensive.

— Oui, en vérité, Adelardi, je le sais, je ne le sais que trop, mais depuis son retour, je l'avais

trouvé tellement plus calme à cet égard, que je ne songeais pas à m'en inquiéter.

— C'est qu'il était possédé par une autre pensée ; mais grâce à une rencontre qui a malheureusement coïncidé avec le départ de Gabrielle, et qui l'a intéressé au moment même où il avait un impérieux besoin de distraction, le voilà si fort préoccupé et entraîné que, en vérité, ce que je regrette en ce moment, c'est que, au lieu d'une absence indéfinie, nous n'ayons pas à lui annoncer ce soir le retour immédiat de celle qui, mieux que personne (et seule au monde peut-être) pourrait en ce moment le mettre à l'abri de ce nouveau danger.

— Grand merci, mon cher ami ! Voilà par exemple un regret que je ne saurais partager.

— Je gage, du reste, dit Adelardi, que, sûr de l'avenir comme, grâce à votre admirable diplomatie, il croit l'être, nous allons le trouver beaucoup plus résigné que nous le supposions à cette nouvelle.

— J'y compte bien, dit la princesse en souriant, surtout puisqu'une autre fantaisie s'est emparée de son esprit, et, je vous l'avoue, je ne puis aujourd'hui me préoccuper très-sérieusement de celle-ci. *Un' alla volta per carità !...* Allons au

plus pressé, l'ennemi était dans la place, et cet ennemi, c'était l'amour ! il a bien fallu tout tenter pour le déloger. Maintenant c'est la politique qui veut s'en emparer?... on s'en occupera plus tard. Pour le moment la seule chose importante à mes yeux, c'est d'effacer autant que possible le souvenir de cette belle Fleurange (car entre autres découvertes j'ai appris que c'était là le vrai nom de Gabrielle). Comme alliée contre elle, j'accepte même la politique, quitte à la traiter ensuite comme on le fait de ces adversaires, dont on accepte le concours pour un temps et un motif donnés, et sur lesquels on tombe dès qu'on n'a plus besoin de leurs services.

En ce moment, un domestique parut et demanda les ordres de la princesse pour placer un tableau qu'on venait d'apporter.

La princesse quitta la chambre un instant et rentra en riant.

— Devinez-vous de quel tableau il s'agit ? dit-elle.

— D'une acquisition nouvelle probablement ; de quelque merveilleuse découverte faite dans l'une de vos promenades, comme ce tableau de Cigoli que vous avez acquis par-dessus le marché l'autre jour, en achetant le cadre qui l'entourait ?

— Non, point du tout : c'est un tableau moderne, qui a pour sujet : Cordelia aux pieds de son père, et pour modèle...

— Allons donc, princesse, parlez-vous sérieusement ? et Georges vous a-t-il réellement donné ce tableau ?

— *Donné?*... dit la princesse en clignant des yeux et en jouant avec son long collier de perles, non ; ce n'est du moins pas son intention. Mais pouvait-il refuser de me prêter pendant l'absence de... Cordelia, ce tableau qui me faisait plaisir ?... C'était une fantaisie de convalescente privée tout d'un coup de sa garde-malade ?... Avec un peu d'insistance pouvais-je échouer ?... ayant fait preuve d'ailleurs de tant de condescendance pour lui et de tant d'indulgence pour elle !...

— Ah ! princesse ! quelle diplomate consommée vous êtes !...

— Sérieusement, dit la princesse, savez-vous que je n'avais pas remarqué du tout cette ressemblance, n'ayant vu ce tableau qu'une fois, et avec distraction, à une époque où je ne connaissais pas encore Gabrielle. Vous savez que le cabinet de Georges est un sanctuaire où je pénètre fort rarement, et cette année, d'ailleurs, ce tableau était caché.

— Qui donc vous a donné la pensée d'aller le regarder?

— Lui-même, par la belle histoire qu'il est venu me raconter, ici, l'autre soir.

— Et où l'avez-vous placé maintenant?

— Dans mon cabinet de toilette, où il ne met jamais les pieds, répondit la princesse en éclatant de rire.

Le marquis Adelardi, on le sait, avait déploré autant que la princesse, la nouvelle passion de Georges. Néanmoins, il se sentit en ce moment mécontent d'elle et de lui-même, et il la quitta bientôt pour aller se mettre à la recherche de son ami. Il était inquiet, car il le savait tenté par une dangereuse curiosité et il aurait voulu ne pas le perdre de vue. Ils devaient se rejoindre à une espèce de Casino, alors à la mode, pour y dîner ensemble, et il espérait s'emparer de lui pour le reste de la soirée. Mais, en arrivant au lieu du rendez-vous, il n'y trouva plus celui qu'il venait chercher, Georges était parti, et l'on remit à Adelardi un billet qu'il avait laissé pour lui et qui arracha à celui-ci une énergique exclamation de contrariété.

Ce billet était ainsi conçu :

« Une fois n'est pas coutume. J'ai accepté pour

« ce soir la proposition de Lasko. Dini m'accompagne, mais soyez tranquille, je n'y vais pas sous mon nom et je ne serai connu de personne. »

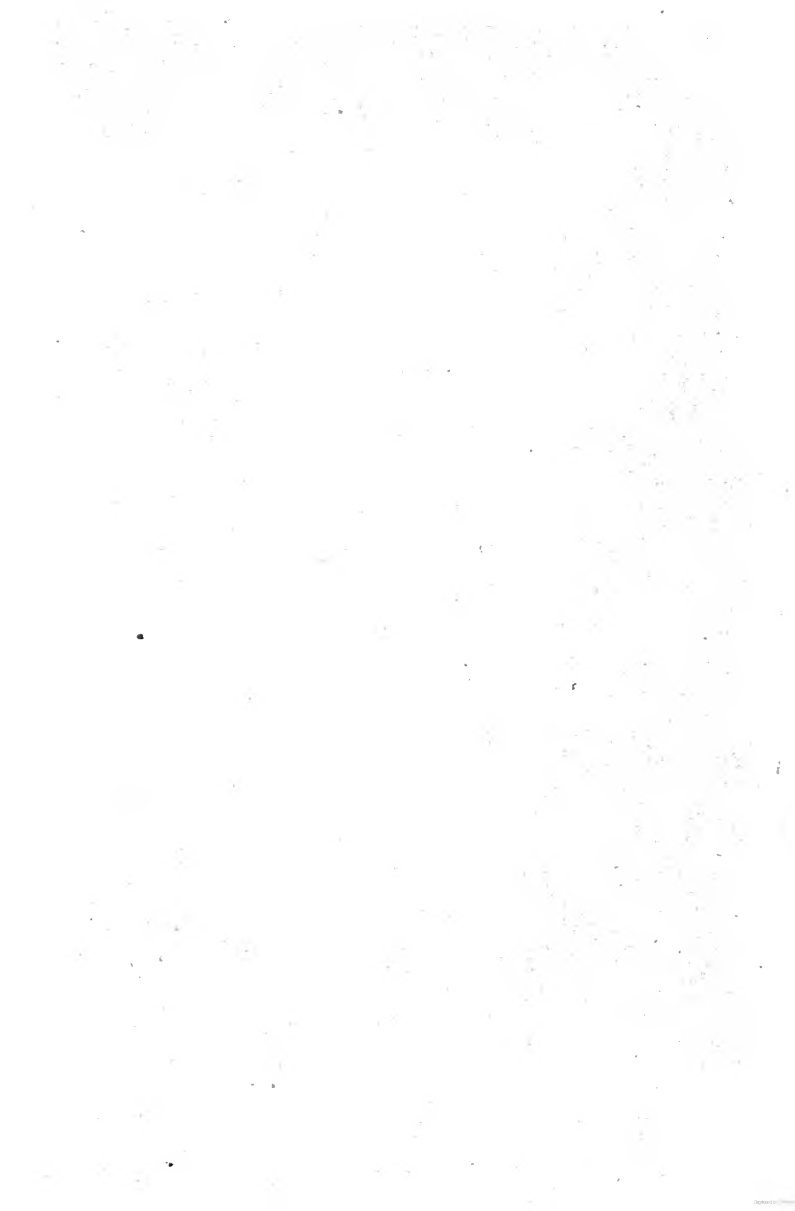
Lasko !... murmura le marquis en frappant du pied, c'est là son nom aujourd'hui ?... Que le ciel le confonde !... Que n'est-il encore au fond du Spielberg, où il se trouvait à la seule place qui lui convient !

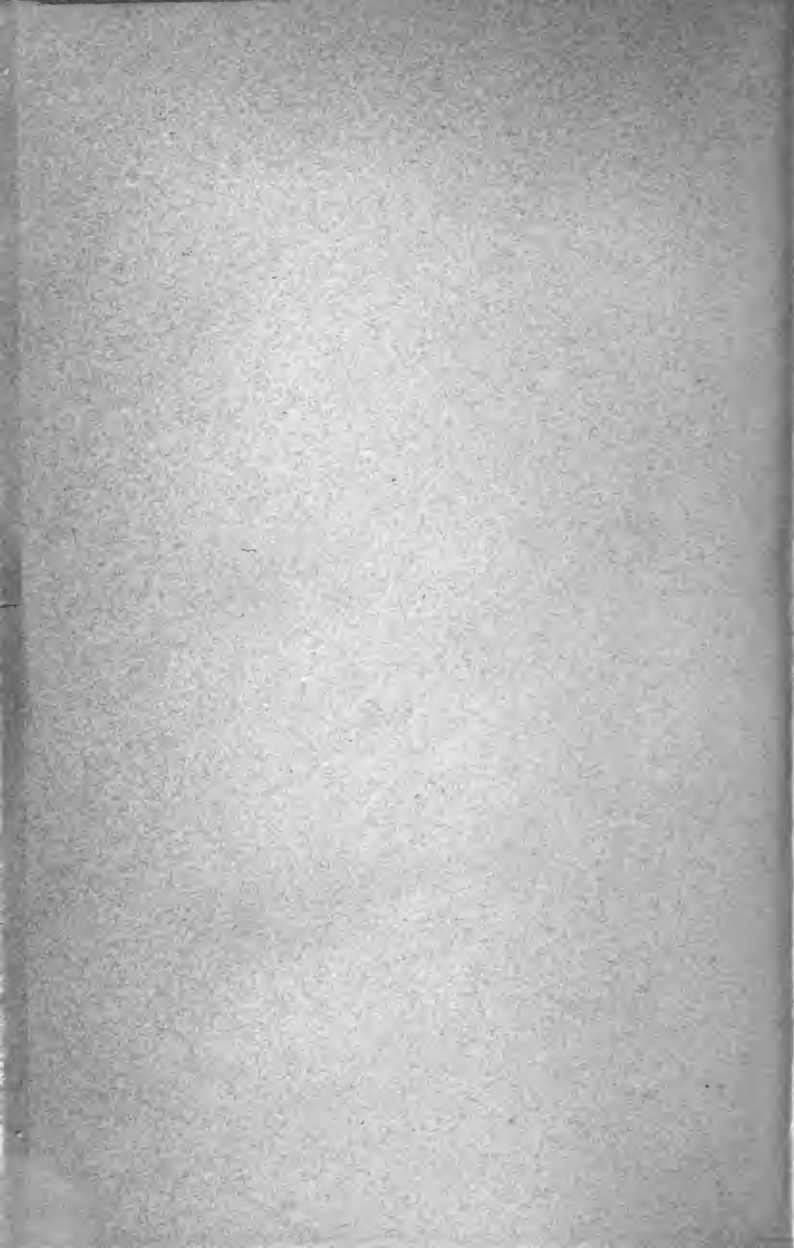
FIN DU TOME PREMIER



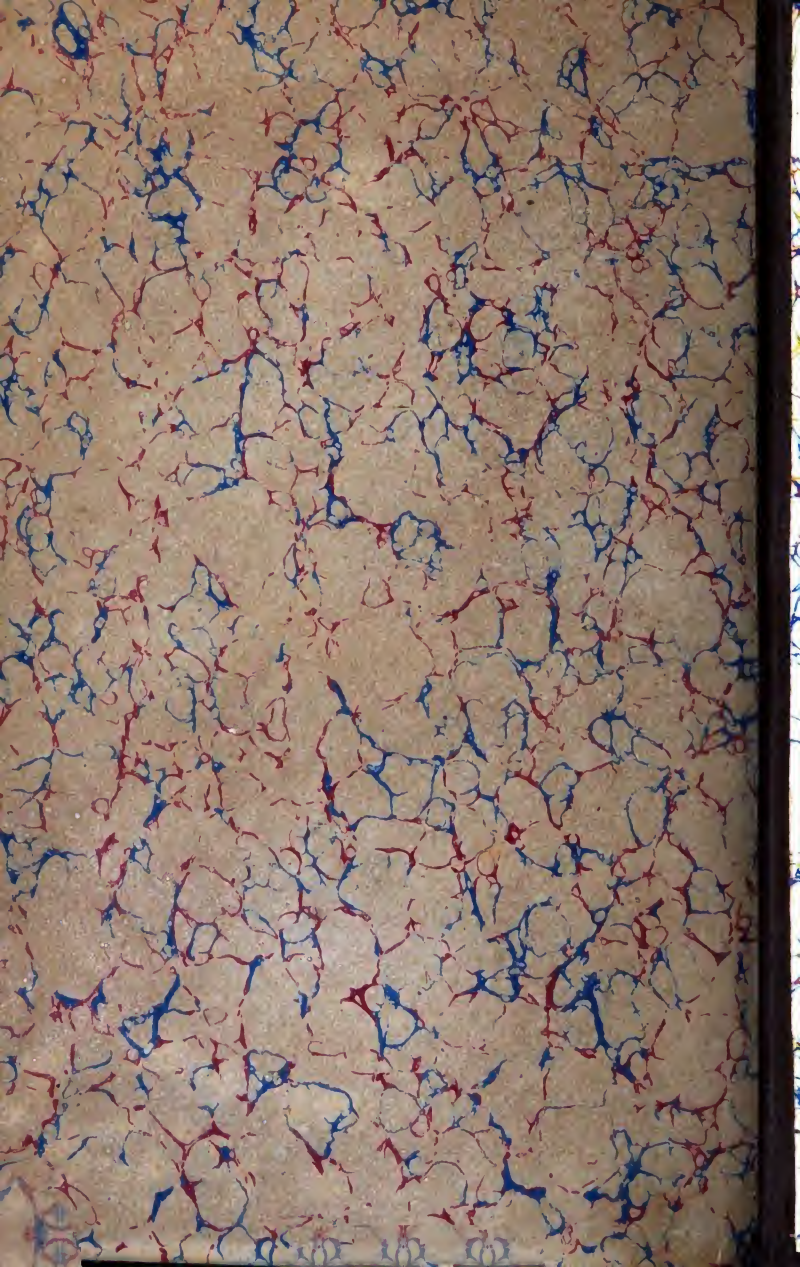
11509

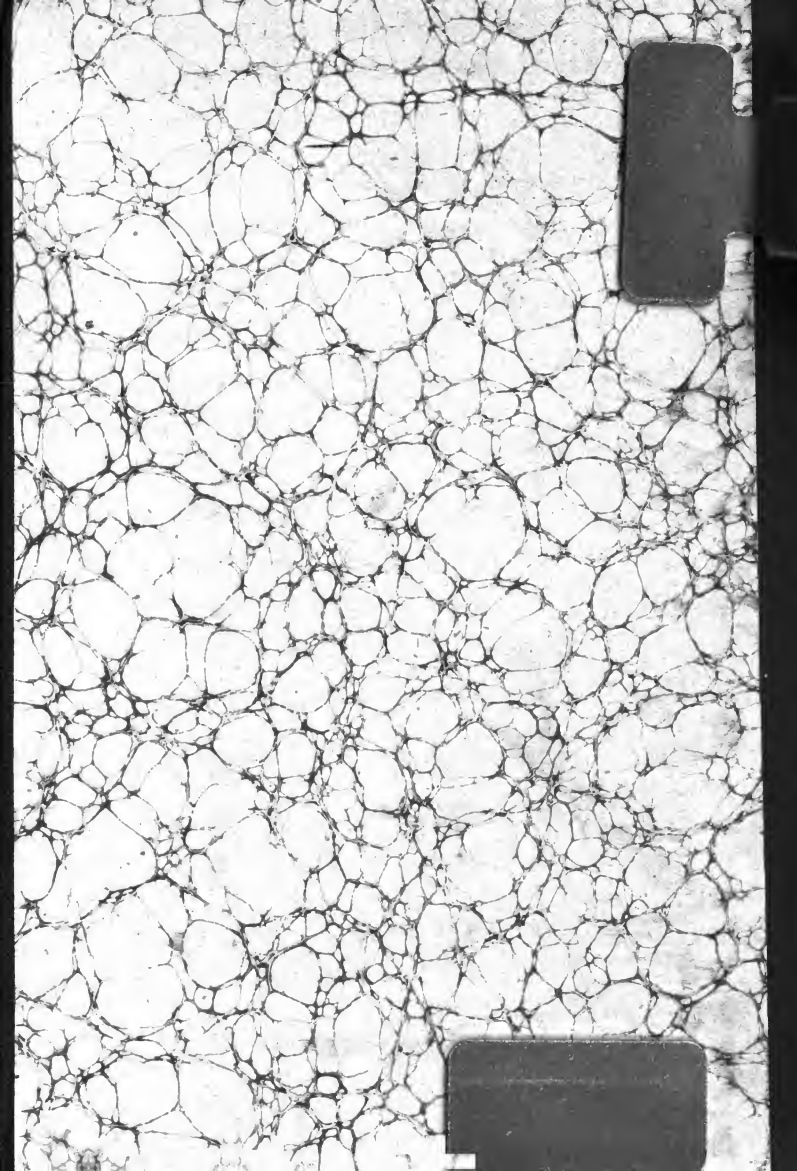
19309











BIBLIOTHECA